les démons des cataractes

HENRI VERNES

UNE AVENTURE DE
BOB MORANE

marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

HENRI VERNES

BOB MORANE
LES DÉMONS DES CATARACTES

POCKET MARABOUT

Chapitre I

— Pourvu que ce maudit moulin ne me lâche pas, murmura Bob Morane en prêtant l'oreille au bruit de son moteur. Des ennuis mécaniques au-dessus de ces régions perdues, cela ne serait pas précisément une bénédiction du Ciel…

Le petit avion de tourisme survolait à basse altitude les savanes du Centre-Afrique, faisant détaler au passage des troupeaux d'antilopes ou de zèbres. Parfois, une famille de girafes surgissait d'un bosquet de mimosas et fuyait d'un trot balancé, ou encore c'était la masse couleur de schiste d'un rhinocéros lancé à la vitesse d'un train express. Seuls, les lions, couchés à l'ombre des acacias, demeuraient impassibles au passage du grand oiseau mécanique.

C'était grâce aux droits d'un de ses derniers livres, relatant une de ses nombreuses aventures, que Bob Morane avait pu acheter d'occasion ce petit appareil à bord duquel il aurait décidé d'aller visiter, en plusieurs étapes, son vieil ami Allan Wood, qui habitait Walobo, en pleine jungle du Centre-Afrique.

Il restait peut-être une heure de vol avant d'atteindre Walobo et, sur la gauche, une boucle du fleuve N'Golo marquait déjà la plaine d'une traînée de mercure, quand le moteur avait eu son premier raté.

— Pourvu que ce maudit moulin ne me lâche pas ! répéta Morane, à haute voix cette fois car, pendant ses longues heures de solitude, au cours de son existence mouvementée, il avait ainsi pris l'habitude de soliloquer.

Il venait à peine de prononcer ces paroles que le moteur de l'appareil eut de nouveaux ratés. Selon toute probabilité, il ne tarderait pas à s'arrêter. Assez près sur la gauche, en direction du fleuve, Bob repéra un groupe de toits, ceux sans doute d'une importante plantation.

« Si seulement je pouvais tenir le coup jusque-là, pensa-t-il, il me serait facile de trouver de l'aide… »

Pourtant, son espérance fut vaine, car le moteur, après quelques ultimes crachotements, stoppa tout à fait.

— Cela devient sérieux. Faudrait voir à se poser sans casser de bois. Ce coucou de malheur m'a coûté trop d'argent pour que je coure le risque de le réduire en miettes…

Il avait fait descendre l'avion, réduit maintenant à l'état de planeur, le plus près possible du sol afin de pouvoir étudier celui-ci. Il finit par repérer une courte zone de sable et de pierraille qui, dépourvue de tout nid-de-poule, semblait offrir un terrain assez propice à l'atterrissage.

— Au petit bonheur la chance, murmura encore Morane. Je ne puis continuer ma petite promenade non motorisée sans connaître tôt ou tard la même mésaventure que ce vieil Icare…

Il pesa sur les commandes et l'appareil toucha le sol à l'extrémité de la zone sableuse, pour se mettre à rouler à contrevent. Il y eut une série de petits heurts quand les roues coururent sur le terrain. À chaque instant, les muscles bandés et les dents serrées, Morane s'attendait au choc plus violent qui ferait capoter l'avion, mais rien ne se passa cependant. L'appareil ralentit son allure, pivota d'un quart de tour sur lui-même, puis s'immobilisa.

Morane se détendit et lâcha les commandes. Un soupir de soulagement lui échappa.

— Ouf ! fit-il. Si le proverbe « aux innocents les mains pleines » dit vrai, je dois assurément avoir quelque chose qui ne tourne pas rond du côté de la matière grise…

Tout en passant les doigts de sa main droite ouverte dans ses cheveux taillés en brosse, il se renversa sur son siège et inspecta la savane au-dessus de laquelle le soleil commençait à décliner. Sur la gauche, on apercevait la masse sombre d'un petit bois.

« C'est là-derrière, pensa Bob, que doivent se trouver les constructions aperçues tout à l'heure. Mais il est inutile de tenter de m'y rendre pour le moment. Avant deux heures, la nuit sera tombée, et je ne tiens pas à ce qu'elle me surprenne en pleine jungle. Ici, dans l'avion, je jouis d'une sécurité relative. Je possède des provisions, de la boisson, des armes, bref de quoi tenir le coup jusqu'à demain matin. Il sera temps alors de me mettre en route pour chercher du secours… »

Il songea alors que la panne pouvait être bénigne et qu'il pouvait, avec un peu de chance, parvenir à remettre le moteur en état de marche avant la nuit. Il mit alors pied à terre et, tirant un escabeau pliant de la soute, il s'y hissa, souleva le capot du moteur et entreprit de passer celui-ci en revue. Vite cependant il se rendit compte qu'il ne réussirait pas, par ses propres moyens, à remettre les choses en état.

— De la plantation, dit-il à haute voix, je pourrai envoyer un message à Walobo et, de là, un télégramme à Bomba, d'où l'on m'enverra les pièces nécessaires. Mais, avant tout, arrangeons-nous pour passer la nuit le plus confortablement possible…

Il alla chercher une machette et une carabine dans l'avion et, l'arme en bandoulière, il entreprit de couper des arbustes épineux pour les disposer en une sorte de haie ininterrompue autour de l'appareil, comme font les indigènes de Rhodésie pour protéger leurs villages contre les intrusions des fauves.

Pendant que Bob effectuait ce travail, un couple de lions, mâle et femelle, s'approcha avec curiosité, mais ils demeurèrent cependant à distance respectueuse de l'homme. Quand la haie épineuse fut achevée, ils s'enhardirent et s'approchèrent plus près encore. Bob se contenta alors de leur jeter d'inoffensifs bouts de bois en poussant de grands cris, et ils se retirèrent avec un air de dignité offensée…

Comme la nuit n'allait plus tarder à tomber, à en juger par la position du soleil, Morane jugea utile de prendre d'ultimes précautions. Il réunit une provision de bois sec et alluma un feu destiné à tenir les fauves en respect. Ensuite, il remonta à bord de l'appareil, tira ses provisions de bouche de la réserve et mangea frugalement tout en regardant le soleil disparaître rapidement derrière l'horizon en teintant les nuages bas de toutes les couleurs du prisme : verts d'émeraude liquide ou de jade, rouges flamboyants, ors rutilants. Presque aussitôt, ce fut la nuit. Une nuit totale, pareille à une masse de suie et que, seules, les flammes du feu réussissaient à percer sur une profondeur de quelques mètres à peine. Au-delà, c'était à nouveau le règne des ténèbres, dans lesquelles passèrent mille cris, depuis le craquètement des insectes

nocturnes, jusqu'aux rauquements des fauves chassant et le bruit de galop des herbivores en fuite.

Durant un long moment – un quart d'heure, une heure peut-être, il n'eût pu le dire – Morane demeura ainsi face à la nuit, pestant par instant contre le sort qui l'immobilisait ainsi en pleine brousse, alors qu'il aurait dû déjà être à Walobo, confortablement installé dans le bungalow d'Allan Wood, à déguster des whiskies-soda.

Bob se secoua. Il se boucla autour de la taille la ceinture-cartouchière à laquelle était suspendu un gros revolver Colt dans sa gaine, puis il mit à nouveau pied à terre et alla jeter une importante quantité de branchages sur le foyer. À la lueur des hautes flammes, il inspecta les alentours, mais sans rien découvrir de suspect. Cette brève inspection terminée, il remonta à bord de la carlingue et, sa carabine à portée de la main, il s'allongea sur les sièges. Presque aussitôt, il sombra dans le sommeil.

*

* *

Des coups de feu réveillèrent Morane. Il ouvrit les yeux, se redressa et prêta l'oreille. De nouvelles détonations retentirent. Elles venaient d'assez loin, sans doute de derrière le petit bois aperçu tout à l'heure, donc en direction des plantations.

À plusieurs reprises, d'autres salves éclatèrent, fort brèves, puis ce fut le silence que rien, à part les bruits nocturnes de la jungle, ne vint désormais troubler.

« Que se passe-t-il là-bas ? s'interrogea Bob. On dirait qu'il y a du grabuge… »

Il continua à prêter l'oreille puis, comme aucun nouveau coup de feu ne se faisait entendre, il haussa les épaules.

— Peut-être s'agit-il tout simplement d'un planteur en train de chasser le crocodile. Il y en a pas mal sur le fleuve et il n'y a pas de meilleur moment que la nuit pour les tirer, en s'aidant d'une puissante lampe électrique…

Malgré cette supposition rassurante, Bob vérifia ses armes, puis il alla à nouveau jeter du bois sur le foyer, regagna la carlingue et se rendormit.

Cette fois, ce fut une étrange impression d'être épié qui le réveilla. Il jeta un rapide coup d'œil au cadran lumineux de sa montre pour se rendre compte qu'il était plus de deux heures du matin et qu'il y avait donc déjà de nombreuses heures qu'il dormait. Se dressant alors sur son séant, il jeta un regard par le pare-brise, en direction du feu. Aussitôt, il sentit un léger picotement, annonce de la peur, naître à la racine de ses cheveux. Un être de cauchemar se dressait derrière la haie de branchages, et la lueur du brasier, qui commençait à décliner, l'éclairait en plein. Cela se tenait debout, à la façon d'un homme, mais d'un homme qui aurait mesuré plus de deux mètres, et montrait un corps couvert d'écailles ressemblant à celles des crocodiles. Un cou épais supportait une tête monstrueuse, à la peau écailleuse elle aussi et aux mâchoires largement fendues et garnies de dents longues comme des poignards. Quatre d'entre elles, à l'avant des mâchoires, saillaient en s'entrecroisant à la façon de défenses. Deux grandes cornes complétaient ce masque démoniaque ! Quant aux yeux, ils étaient deux larges escarboucles flamboyantes. À la base du cou, deux pattes monstrueuses tendaient des griffes pareilles à des faucilles. Les membres inférieurs étaient dissimulés par la haie épineuse, mais ils devaient sans doute être pareillement armés.

Encore à demi endormi, Bob considérait avec une hébétude proche de la terreur cet être apocalyptique qui semblait le regarder en faisant claquer ses redoutables mâchoires.

Morane se secoua.

— Non, non, murmura-t-il, cela n'est pas possible. Je dois rêver… Des êtres semblables n'existent pas…

Instinctivement, il glissa la main vers sa carabine. Il toucha le métal froid et, malgré lui, frissonna. Alors seulement, il eut la certitude d'être bien éveillé, que le monstre devant lui était une réalité tangible.

Déjà, sa peur l'avait en partie quitté. Il empoigna sa carabine et, actionnant le levier d'armement, fit passer une cartouche dans le canon. Lentement, il épaula son arme et, à travers le plexiglas du cockpit, visa l'étrange entité. Immédiatement, celle-ci disparut derrière la haie de branchages.

Morane abaissa son arme et sourit.

— Eh ! Eh ! On dirait que notre visiteur connaît la vertu des armes à feu !

En dépit de cette constatation, il ne se sentait pas encore tout à fait rassuré. L'être inconnu était suffisamment repoussant, son aspect redoutable et démoniaque pour qu'il en gardât une impression pénible, voisine de l'angoisse.

« Cette apparition semblait sortir tout droit d'un mauvais film d'épouvante, songea Morane. Ou je suis victime d'une plaisanterie, ou il y a quelque mauvaise sorcellerie cachée là-dessous… » Certes, Bob n'avait pas l'habitude de s'abandonner à la superstition, mais il avait déjà assisté à tant de choses étranges en Afrique qu'il se sentait prêt à se laisser emporter par son imagination.

Une série de hurlements le fit sursauter. Quatre ou cinq silhouettes venaient d'apparaître à l'extrême limite du cercle de lumière diffusée par le brasier. Des silhouettes dans lesquelles Bob n'eut aucune peine à reconnaître des êtres semblables à celui qui venait d'apparaître quelques minutes plus tôt.

Morane était brave, audacieux même mais, cette fois, il sentit s'installer en lui une peur panique qu'il eut toutes les peines du monde à maîtriser. Finalement cependant, il y parvint à force de volonté.

— Si ces bestiaux-là veulent faire les vilains, murmura-t-il – et avec des griffes et des dents pareilles on ne peut être animé de bonnes intentions – tant pis pour eux. Avant qu'ils ne tentent de me déchirer, je leur aurai prouvé que je n'apprécie guère leur genre de beauté.

Il ouvrit le cockpit, épaula sa carabine, visa rapidement et tira. Le monstre visé s'écroula, happé aussitôt par les ténèbres, et les autres disparurent, peu soucieux semblait-il de servir de cible à l'adroit tireur.

Bob éjecta la douille vide et en fit glisser une autre dans le tonnerre de l'arme.

« Ces monstres ne semblent pas jouir d'une immunité certaine contre les balles, songea-t-il. Cela semble infirmer une origine surnaturelle…

Tout d'abord, il s'était laissé aller à son émotivité native, à son goût pour le fantastique mais, à présent, il considérait les choses

avec plus de lucidité.

— Sans doute, demain matin, murmura-t-il, serai-je à même de donner une identité précise à mes terrifiants agresseurs. En attendant, ouvrons l'œil, car ils pourront attaquer à nouveau et tenter de me surprendre. Je ne tiens pas le moins du monde à tomber sous leurs griffes.

Afin de ne pas être pris au dépourvu si le feu venait à s'éteindre, car il ne pouvait désormais se risquer hors de son refuge pour aller l'alimenter, Morane attira à ses côtés une puissante lampe baladeuse dont les accumulateurs, fraîchement chargés, pouvaient donner une lumière intense. Ainsi équipé, armes et munitions à portée de la main, il attendit que les mystérieux êtres cornus et griffus se manifestassent à nouveau.

L'attente ne fut pas longue. La lumière du feu baissa soudain, comme sous l'effet d'un brusque coup de vent. Bob concentra son attention et eut bientôt l'explication de ce phénomène : les énigmatiques visiteurs, dissimulés derrière la haie de branchages jetaient de la terre par-dessus afin d'éteindre le foyer et d'empêcher ainsi leur adversaire de les apercevoir.

De plus en plus Morane se croyait capable de donner une identité aux monstres cornus. Tandis que la terre continuait à voler par-dessus la haie, il épaula sa carabine et, par l'ouverture du cockpit, fit feu par trois fois à travers les branchages. Un cri de douleur retentit et, immédiatement, la terre cessa de tomber sur les flammes.

Bob eut un petit sourire de triomphe et glissa de nouvelles cartouches dans le magasin de son arme. Il ne doutait pas que les entités mystérieuses – mais l'étaient-elles encore tellement pour lui ? – en voulussent à sa vie et c'était sans trop de remords qu'il acceptait d'en avoir blessées, voire tuées, plusieurs d'entre elles.

Dans la brousse environnante, il y avait eu des glissements furtifs semblant signifier que l'ennemi se repliait en toute hâte.

« Sans doute auront-ils profité de la leçon, pensa le Français. Cela leur apprendra de venir me chercher noise, à moi qui ne leur demandais rien. »

Il n'était cependant pas convaincu que l'affaire se terminât de cette façon. Plusieurs heures s'écouleraient encore avant que le jour

vînt et, pendant ce temps, il pouvait se passer pas mal de choses. Si les monstres cornus attaquaient en masse, Morane aurait fort à faire pour les repousser, et il ne se voyait pas livrant un combat corps à corps avec des adversaires aussi terriblement armés. Mais peut-être, après tout, l'ennemi n'était justement pas assez nombreux pour tenter cette attaque en masse.

Cette possibilité rassura un peu Morane sur l'issue de l'affaire ; il décida de prendre son mal en patience et de redoubler d'attention en attendant la venue du jour. Alors, les choses lui apparaîtraient plus clairement et peut-être pourrait-il connaître de façon précise l'identité de ses agresseurs.

Pourtant, Bob avait beau scruter les ténèbres au-delà du cercle de lumière diffusée par le feu, il ne semblait pas que les monstres cornus dussent encore se manifester cette nuit-là.

Chapitre II

Le soleil, en émergeant de dessous l'horizon, lança ses rayons, comme autant de griffes d'or, à travers le ciel déjà dépouillé des brumes nocturnes. Bob Morane s'arracha à la torpeur, proche du sommeil, qui l'avait envahi. Il se redressa sur son siège, passa la langue sur ses lèvres un peu sèches et se peigna les cheveux de ses doigts écartés. Depuis un moment déjà, le feu s'était éteint, mais les monstres cornus ne s'étaient cependant plus manifestés.

— Je dois au moins en avoir abattu un cette nuit, murmura Bob. Tâchons de retrouver son corps…

Carabine au poing, il descendit de l'avion et s'avança vers la haie de branchages. Cependant, là où quelques heures plus tôt ses ennemis s'étaient embusqués pour jeter du sable sur le foyer, il ne découvrit rien, ni cadavre, ni empreintes. « Pourtant, songea-t-il, je ne puis douter qu'il y ait eu quelqu'un, homme ou bête, caché ici. L'être qui a été touché par ma balle ne pouvait être un fantôme, car les fantômes n'ont guère l'habitude de se plaindre… Allons voir plus loin, vers l'endroit où est tombé le premier monstre sur lequel j'ai ouvert le feu… » Mais, quand Bob eut atteint l'endroit en question, il n'y trouva pas davantage traces du monstre abattu.

— Je suis pourtant certain de ne pas l'avoir manqué. Une cible pareille ! Si cela était, je me sentirais à jamais déshonoré et je n'oserais plus toucher une arme à feu de ma vie…

Tout à coup, Morane s'immobilisa. Il venait d'apercevoir une tache brunâtre sur le sol rocailleux. Se baissant, il reconnut qu'il s'agissait de sang en partie coagulé.

— Je ne m'étais pas trompé, murmura-t-il. Ma balle a bien atteint son but et a dû tuer. Mais alors, où se trouve donc ma victime ?

Il eut beau explorer les environs immédiats du lieu où il venait de découvrir les traces de sang, il ne découvrit aucun nouvel indice, ni corps, ni empreintes, ni rien.

Pendant un instant, Morane demeura abasourdi.

— Je n’ai pourtant pas rêvé, dit-il à haute voix. Cette tache de sang le prouve assez. Pourtant, le fait est là : ma victime, quelle qu’elle soit, semble s’être volatilisée. Vraiment, ces monstres cornus me paraissent de plus en plus mystérieux…

Comme il venait de prononcer ces mots, son attention fut attirée par des appels venant de la plaine. Il regarda et aperçut un groupe d’une dizaine de Noirs, vêtus de shorts et porteurs de fusils, encadrant un Blanc armé lui aussi. Jugeant à l’aspect des nouveaux venus qu’il ne pouvait s’agir d’ennemis, Bob s’avança dans leur direction. Quand il fut parvenu à quelques mètres seulement de la petite troupe, il s’immobilisa. Les Noirs firent de même et s’écartèrent pour livrer passage au Blanc. Celui-ci s’approcha de Morane et demanda, désignant l’avion du menton :

— Est-ce vous le pilote de cet appareil ?

Bob eut un signe de tête affirmatif.

— C’est moi, en effet, répondit-il. Hier soir, une panne de moteur m’a forcé à atterrir ici.

— Est-ce vous également qui avez tiré la nuit dernière ? interrogea à nouveau l’inconnu.

Second signe affirmatif de Morane.

— C’est bien moi. D’étranges créatures griffues et cornues m’ont attaqué et, comme elles ne paraissaient pas animées de bonnes intentions, j’ai ouvert le feu sur elles.

Le front de l’inconnu s’était fait soucieux.

— D’étranges créatures griffues et cornues, fit-il en écho. Sans doute avez-vous eu affaire, vous aussi, aux Démons des Cataractes…

Pendant que ces paroles étaient échangées, Bob ne cessait de dévisager son interlocuteur. C’était un grand gaillard d’une trentaine d’années, à la chevelure et à la courte barbe blondes, assez sympathique malgré des yeux vert pâle, dénués d’expression.

— Les Démons des Cataractes ? interrogea Bob. Que voulez-vous dire ? Vos « démons » m’avaient tout l’air de Noirs portant des masques rituels, tout simplement…

— Peut-être, peut-être, fit l’autre en hochant la tête. Mais je ne puis vous expliquer tout cela ici. Je suis propriétaire de la grande plantation dont vous avez peut-être aperçu les constructions non loin

de la rivière, derrière ce petit bois. Si vous voulez m'y suivre, vous serez mon hôte, et nous pourrons y parler des Démons des Cataractes à notre aise… Mais, j'oubliais de me présenter. Je m'appelle Pete Van Horn…

— Et moi Robert Morane.

Les deux hommes se serrèrent la main. Puis, côte à côte, toujours entourés par les Noirs, ils se mirent en marche en direction du fleuve.

*

* *

Bordées au nord et à l'ouest par le fleuve N'Golo, à l'est par le plateau des Balébélés et au sud par la grande forêt, les plantations Van Horn étaient vastes et prospères. Le père Van Horn les avait organisées à l'époque héroïque et, à sa mort, ses deux fils Jean et Pete n'avaient eu qu'à reprendre une exploitation en pleine prospérité et continuer à la gérer au mieux de leurs intérêts. Un an avant le moment où commence ce récit, alors que les deux frères étaient partis à la chasse assez loin en direction du sud, en compagnie d'un guide indigène, Jean avait été tué par un buffle et Pete l'avait enterré dans la jungle, non loin du fleuve. Dès lors, le survivant des deux frères était demeuré seul propriétaire de vastes domaines sur lesquels il régnait un peu à la façon d'un roitelet, sous le seul contrôle, fort tolérant il faut le dire, de l'administration du Colonial Office.

Cet après-midi-là, Bob Morane et Pete Van Horn, après un copieux repas composé de venaison et de fruits, étaient attablés devant des rafraîchissements sur la large galerie couverte entourant le vaste et confortable bungalow au planteur. À quelques centaines de mètres devant eux, le fleuve étendait ses eaux couleur de mercure entamées par un long wharf à l'entrée duquel, sous des hangars couverts de tôle ondulée, se trouvaient entreposées des multitudes de balles et de caisses attendant la venue du prochain vapeur qui devait les emporter vers la civilisation.

Une nouvelle fois, Morane ne put s'empêcher d'admirer la parfaite organisation de ces plantations modèles, qui devaient faire

de leur propriétaire un homme riche. Il en fit la remarque à Pete Van Horn. Celui-ci hocha la tête gravement.

— Oui, dit-il, jusqu'ici le rendement des plantations a été excellent. Malheureusement, j'ai peur que cela n'ait bientôt une fin…

— Une fin ? Que voulez-vous dire ? interrogea Bob. Auriez-vous des difficultés à écouler vos produits ?…

— Ce n'est pas cela. Mes produits se vendent toujours aussi bien mais, pour les vendre, il faut avant tout les récolter. Or, depuis l'apparition des Jujurus, voilà un mois, les travailleurs ne cessent de déserter les plantations l'un après l'autre.

Bob Morane montra un visage étonné.

— Les Jujurus ? fit-il.

— C'est le nom que les Noirs donnent à ces Démons des Cataractes auxquels vous avez eu affaire cette nuit. Suivant la légende, les Jujurus seraient des êtres à la fois hommes crocodiles et buffles, qui vivraient très loin sur le fleuve, dans la région des premières cataractes, à plusieurs journées de navigation et de marche d'ici. À la fin du siècle dernier, les Jujurus s'étaient manifestés déjà, tuant et massacrant un peu partout le long de la rivière. Le Colonial Office décida de mettre fin à leurs activités et organisa une expédition puissante qui gagna les premières cataractes. Mon père faisait partie de cette expédition et, au cours de la remontée du fleuve, ses compagnons et lui acquirent bientôt la certitude que les Jujurus avaient bien leur repaire dans la région des chutes. Une fois là cependant, ils ne trouvèrent aucune trace des Jujurus. La région des cataractes était habitée seulement par deux tribus sauvages, les Pygmées Whutas et les Bambaras, Noirs de haute taille possédant une civilisation assez avancée. Toujours en guerre entre eux, nains et géants accueillirent l'expédition avec méfiance, voire avec hostilité. Finalement cependant, des relations plus amicales s'établirent et l'on put interroger Pygmées et Bambaras sur les Jujurus. Ce nom cependant ne parut rien évoquer, et les enquêteurs durent se retirer sans avoir rien découvert au sujet des Démons des Cataractes. Ceux-ci cessèrent d'ailleurs leurs attaques et, pendant un demi-siècle, on n'entendit plus parler d'eux. Jusqu'au jour où, voilà un mois, ils firent leur apparition tout le long de la rivière, tuant et pillant les petites exploitations isolées, semant

la terreur parmi les travailleurs noirs. S'il faut en croire ceux-ci, les Jujurus représenteraient l'esprit de la vieille Afrique venu pour les détourner de tout commerce avec les blancs, envahisseurs de la terre ancestrale. Devant cette menace, les travailleurs commencent à abandonner les plantations pour regagner leurs tribus. Jusqu'ici, mes entreprises avaient été épargnées, sans doute en raison de leur importance, mais la nuit dernière les Démons des Cataractes sont venus et il a fallu les repousser à coups de feu. Ce matin même, plusieurs travailleurs, complètement terrorisés, ont déserté déjà.

— Ainsi, fit Morane, les coups de feu que j'ai entendus la nuit dernière, avant que les Jujurus ne m'attaquent moi-même, provenaient bien de chez vous.

— Oui, et ce sont les coups de feu tirés par vous qui m'ont poussé à venir à votre rencontre, ce matin. Vous avez eu de la chance d'échapper aux griffes des Jujurus, monsieur Morane. J'ai vu des malheureux tombés sous leurs attaques, et ils n'étaient pas particulièrement beaux à regarder…

Bob haussa les épaules et grimaça un sourire.

— Beau à regarder ou non, fit-il, cela n'a guère beaucoup d'importance. Quand on est mort, il serait ridicule de se laisser aller à une vaine coquetterie…

La conversation tomba tout à coup. Ce fut Pete Van Horn qui la ranima en demandant :

— Que pensez-vous des Jujurus, monsieur Morane ?

Durant un instant, Morane demeura songeur.

— Ce que j'en pense ? fit-il enfin. Tout simplement qu'il doit s'agir là d'une secte semblable à celle des Hommes-Léopards. Comme ces derniers, les Jujurus se déguisent pour commettre leurs crimes.

— Naturellement, dit à son tour Van Horn, c'est là l'explication qui vient tout d'abord à l'esprit. Pourtant, les Noirs, eux, considèrent les Démons des Cataractes comme des êtres surnaturels et certaines circonstances me pousseraient à accréditer cette croyance. En effet, les Jujurus ne laissent aucune trace de leur passage et quand, au cours d'une attaque nocturne, on fait feu sur l'un d'eux, il est impossible de retrouver son corps le lendemain.

— Je me suis moi-même rendu compte de cela, approuva Morane. Pourtant, il serait un peu enfantin d'en déduire que ces

Jujurus sont de purs esprits. Ce matin, j'ai découvert des traces de sang et, à ma connaissance, les purs esprits ne saignent pas.

Le planteur eut un sourire contraint.

— Au fond de moi-même, je sais que vous avez raison, monsieur Morane. Cependant, bien que de race blanche, je suis né en Afrique et les Noirs m'ont communiqué un peu de leur superstition. À force de vivre sur ce continent monstrueux, plein de légendes et de terreurs, on finit par mélanger étroitement le réel et l'imaginaire. Quoi qu'il en soit, l'identité des Jujurus demeure plus qu'énigmatique. Tout ce que l'on sait, c'est qu'ils ont leur repaire dans la région des cataractes, car leurs attaques se développent tout le long du fleuve, d'amont en aval.

— Et le Colonial Office, n'intervient-il pas ?

— Les forces de police sont sur les dents, bien sûr, mais elles sont composées d'Africains qui, pour la plupart, tremblent au seul nom des Jujurus. En outre, ceux-ci disparaissent à la moindre tentative d'action armée. De cette façon, on ne progresse guère. Tout ce qu'il y a à faire en attendant l'intervention des troupes métropolitaines, c'est se protéger soi-même, changer, une fois la nuit venue, chaque maison en redoute. Jusqu'à ce jour, les Jujurus, qui paraissent peu nombreux, n'ont attaqué que de petits groupes isolés. Ils fondent sur leurs victimes par surprise et les lacèrent à mort. Il est probable, monsieur Morane, que si vous n'aviez pas allumé ce feu afin d'éloigner les fauves, la nuit dernière, vous auriez été surpris et massacré aussi.

— Ces Jujurus ne font-ils jamais usage d'armes ?

Le jeune planteur secoua la tête.

— Pas jusqu'ici… Oh, je sais ce que vous pensez ! Si les Démons des Cataractes se servaient d'armes, on aurait la preuve qu'il s'agit d'êtres humains déguisés. Pourtant non, ils usent uniquement de leurs griffes pour tuer…

— De fausses griffes, probablement, fit remarquer Bob. En évitant de se servir d'armes quelconques, ils laissent planer le doute sur leur identité et, de cette façon, continuent à profiter de l'effet de terreur superstitieuse…

— Peut-être, monsieur Morane, peut-être. Pour le moment, nous sommes impuissants et attendons chaque nuit avec angoisse, en

nous demandant si ces monstres sanguinaires ne vont pas encore se manifester, faire de nouvelles victimes…

Le front soucieux, Van Horn s'arrêta de parler. On eût dit qu'une pensée lancinante le tenaillait. Finalement, il parla à nouveau, comme à regret.

— Voyez-vous, monsieur Morane, nous assistons probablement au réveil de l'Afrique primitive. Pour s'installer sur ce continent, les hommes blancs ont dû commettre pas mal de crimes. Aujourd'hui, l'heure de l'expiation a sonné…

Bob Morane fronça les sourcils. Pendant qu'il parlait, une expression de terreur avait, durant une brève seconde, passé sur le visage du planteur, comme si c'était sur ses propres épaules que reposait le poids des crimes dont il venait de faire mention.

Chapitre III

Allongé sur le lit de sangles, dans sa chambre située à l'arrière du bungalow Van Horn, Bob Morane se tournait et se retournait sans cesse, ne parvenant pas à trouver le sommeil. Parfois, à travers le voile blanc de la moustiquaire entourant sa couche à la façon d'un cocon, il jetait un coup d'œil à travers la pièce, mais celle-ci était vide et, seule, la lune, dont la clarté entrait à flots par la fenêtre ouverte, accolait une ombre dure à chaque objet, lui conférant ainsi un relief irréel.

Bob ne savait pas si c'était la chaleur moite ou l'inquiétude qui l'empêchait de dormir. Durant la journée, l'avion avait été tiré par une équipe de travailleurs jusqu'à la plantation et il attendait maintenant, en sécurité sous un hangar, d'être définitivement remis en état de marche. De ce côté donc, Morane se sentait rassuré. Alors, pourquoi cette inquiétude ? Peut-être Pete Van Horn lui avait-il communiqué un peu de sa crainte superstitieuse à l'égard des Jujurus.

Finalement, Bob avait réussi à s'assoupir. Une sorte de torpeur inquiète traversée par des cauchemars remplis de formes à la fois redoutables et mal définies.

Tout à coup – Bob n'aurait pu dire avec précision depuis combien de temps il somnolait – la sensation d'une présence à ses côtés le réveilla en sursaut. Il ouvrit les paupières et sentit ses cheveux se dresser littéralement sur son crâne. Par l'entrebâillement de la moustiquaire, le mufle repoussant d'un Jujuru se penchait vers lui, tandis qu'une monstrueuse patte griffue se levait, prête à frapper.

Mû par un réflexe, Bob, encore à moitié endormi, se fit rouler de l'autre côté du lit, et il entendit les griffes lacérer le matelas à l'endroit qu'il venait de quitter. Il s'était laissé tomber sur le plancher, tirant sur la moustiquaire qui s'abattit à la façon d'un filet sur l'agresseur.

Complètement réveillé à présent, Morane se redressa d'un bond et chercha une arme, mais son étui à revolver se trouvait accroché à la tête du lit, du côté où se trouvait le monstre. Déjà celui-ci, se

servant de ses griffes comme d'autant de couteaux, s'était débarrassé de la moustiquaire et s'apprêtait à se précipiter à nouveau sur Bob. S'emparant d'une chaise, ce dernier l'abattit de toute sa force sur le mufle du Jujuru au moment où celui-ci allait l'atteindre. Alors, quelque chose d'inattendu se passa. L'énorme tête, aux mâchoires hérissées de crocs pareils à des poignards, se détacha, arrachée par la force du coup, et roula à terre, laissant apparaître le visage, grimaçant et couturé de tatouages en relief, d'un grand Noir. L'homme, se voyant démasqué, tenta une fois encore d'atteindre Morane de ses griffes postiches, mais le Français, glissant par-dessous, frappa du poing droit son agresseur au creux de l'estomac. Presque en même temps, il plongea en avant et se laissa rouler par-dessus le lit, en une classique chute avant de judo. Au passage, il accrocha l'étui à revolver et il se retrouva assis à même le plancher. Une nouvelle fois, le Jujuru se précipita sur sa victime, prêt à l'occire définitivement, à le déchirer de ses griffes jusqu'à ce que la vie l'eut quittée. Bob, qui savait ne pouvoir toujours échapper à ses griffes, comprit qu'il n'avait pas le choix des moyens. D'une saccade, il arracha le revolver de l'étui et, à trois reprises, tira sur son agresseur. Atteint en pleine poitrine par les lourds projectiles, le Jujuru s'arrêta, voulut avancer d'un pas encore, mais il perdit l'équilibre et s'écroula en avant. Dans un dernier effort, une de ses mains armées de griffes laboura le plancher à vingt centimètres à peine du genou de Morane, puis ses doigts se détendirent, s'immobilisèrent, et il ne bougea plus.

Lentement, le revolver fumant au poing, Bob se redressa. Pendant un moment, il contempla le Noir étendu à ses pieds, puis il se tourna vers la porte de la chambre, qui venait de s'ouvrir.

Pete Van Horn fit irruption dans la pièce. Il était en pyjama et braquait un revolver.

— Que se passe-t-il ? interrogea-t-il.

Du canon de son arme, Bob désigna le Jujuru.

— Il m'a attaqué pendant mon sommeil, expliqua-t-il, mais j'ai pu en venir à bout.

Le Français s'agenouilla auprès de l'énorme tête postiche, qui avait été arrachée au cours du combat et l'inspecta longuement.

— Un crâne de buffle avec ses cornes et recouvert de peau de crocodile. Les cornes ont été déformées au feu afin de parfaire l'illusion d'un être inconnu. Quant aux mâchoires, elles sont garnies de crocs taillés dans des défenses de sanglier. Pour donner l'impression de la vie, le Jujuru peut faire bouger la mâchoire inférieure grâce à une fine corde passant le long du cou. Les yeux, eux, sont tout simplement faits de petites perles de verroterie rouges collées serrées sur deux rondelles de bois. Le moindre rayon de lumière les fait scintiller…

De son côté, Van Horn s'était agenouillé près du cadavre du Jujuru.

— L'homme porte un costume fait de morceaux de peau de crocodile cousus. La tête est posée sur son propre crâne et un tube de peau la relie aux épaules. Deux trous percés dans ce cou factice lui permettent de voir. Cela explique la haute taille des Jujurus. Ce Noir me paraît d'ailleurs être un géant, ou presque…

Du doigt, le planteur désigna une sorte de petit balai, fait de branches liées en botte et pendant dans les reins du pseudo-monstre.

— Les Jujurus se servent sans doute de ce balai pour effacer leurs traces aussitôt après leur passage. Quand l'un d'eux est abattu, ses congénères emportent son corps pour aller l'enterrer quelque part dans la jungle. Comme les Jujurus attaquent toujours la nuit, ce petit escamotage leur est relativement aisé dans les ténèbres, et cela explique que l'on n'ait jamais retrouvé un de leurs cadavres. C'est de cette façon qu'ils ont réussi à faire croire à leurs origines surnaturelles… Comme vous le supposiez, monsieur Morane, les Jujurus sont donc bien des hommes déguisés, comme le sont les membres de la secte des Hommes-Léopards…

Tout en parlant, Van Horn avait retourné le Jujuru sur le dos. Avec soin, il étudia les tatouages en relief couvrant le visage du mort. Au bout d'une demi-minute environ, il releva la tête vers Morane.

— Je ne crois pas me tromper en affirmant que cet homme appartient à la tribu des Bambaras, ces Noirs de haute taille qui, avec les Pygmées Whutas, habitent la région des chutes. Dans ce

cas, les Jujurus n’auraient donc pas volé leur nom de Démons des Cataractes…

Pete Van Horn se tut durant un instant, puis il hocha doucement la tête.

— Jusqu’ici, comme vous le savez, on n’avait pu donner une identité précise à ces Démons des Cataractes. À présent, grâce à vous, les voilà définitivement démasqués.

Une grimace apparut sur le visage bronzé du Français.

— J’aurais préféré ne pas servir de cobaye pour cette expérience, dit-il. Si ce fanatique avait réussi à me frapper de ses griffes !…

Bien malgré lui, Bob ne put s’empêcher de frémir de peur rétrospective à ce souvenir.

À ce moment, l’un des boys de Van Horn fit irruption dans la chambre. Il s’adressa aussitôt à son maître.

— *Bwana* venir voir… *Bwana* venir voir vite !…

Morane et son hôte échangèrent un rapide coup d’œil, puis ils se précipitèrent à la suite du Noir.

*

* *

Quand Bob et Pete Van Horn pénétrèrent dans le living-room du bungalow, un certain désordre y régnait. Ce living-room était une vaste pièce carrée, aux meubles ultramodernes que le jeune planteur devait avoir fait venir à grands frais d’Europe. Un peu partout, on y voyait de précieux objets d’art nègre rapportés jadis par le père Van Horn de ses voyages parmi les lointaines tribus. Un de ces objets était un gigantesque fétiche de bois rougeâtre, tenant à deux mains son ventre d’hydropique dans lequel étaient plantés de nombreux clous et des lames d’acier rouillées. La tête était amovible et se rattachait au tronc par le cou, qui s’emmanchait dans une cavité circulaire s’ouvrant entre les deux épaules. Pour l’instant, cette tête était détachée et gisait sur le sol. Or, le soir même, quand il avait traversé le living-room pour gagner sa chambre, Morane avait remarqué que le fétiche était intact.

Van Horn avait ramassé la lourde tête de bois et l'avait replacée sur le tronc du fétiche. L'emboîtement se faisait avec une telle précision que l'ensemble paraissait ne former qu'une seule pièce.

— Mon père avait rapporté ce fétiche de chez les Bambaras, expliqua le planteur. Je l'ai toujours connu, sans m'apercevoir que la tête en était amovible.

— Mais pourquoi donc, puisque ce n'est vous, quelqu'un serait-il venu détacher cette tête ? interrogea Morane. Se pourrait-il qu'il y ait eu un objet quelconque dissimulé dans la cavité ?

Bob eut l'impression que son hôte réprimait un sursaut de surprise.

— Non, s'empressa de répondre Van Horn. Si quelque chose avait été dissimulé dans la cavité, mon père l'aurait su et nous l'aurait signalé, à mon frère et à moi. Ce fétiche vient de chez les Bambaras et, à mon avis, les Jujurus – qui sont des Bambaras, nous le savons à présent – auront tenté, pour une raison inconnue de nous mais sans doute religieuse, de s'en emparer. Déjà ils en avaient démonté la tête pour pouvoir le transporter plus aisément, quand ils auront été dérangés par les coups de feu que vous avez tirés…

De la main, le jeune planteur montra quelques chaises et objets renversés.

— Ce désordre prouve bien que les Jujurus ont dû fuir précipitamment, dit-il encore.

Le boy qui avait mené les deux Blancs au living-room secoua la tête.

— Non, *bwana,* pas Jujurus, fit-il. Quand Jangho est entré ici après avoir entendu coups de feu, il a vu un homme blanc fuir par la fenêtre.

Cette fois, Pete Van Horn ne put réprimer un sursaut.

— Un homme blanc ! fit-il avec violence. Quel est le civilisé qui tenterait de pénétrer ici en même temps que les Jujurus ? La pièce était-elle éclairée quand Jangho est entré ?

Le Noir eut un signe négatif.

— Non, *bwana,* fit-il. Jangho allumé lumière seulement quand voleur eut disparu…

Van Horn sembla tout à coup se détendre et un léger soupir, qui pouvait passer pour un soupir de soulagement s'échappa d'entre ses lèvres.

— Jangho aura mal vu, jeta-t-il rapidement. Il ne pouvait s'agir d'un homme blanc, je le répète…

Et, sans laisser le temps au boy de répondre, il saisit Morane par le coude et l'entraîna vers le fumoir, en disant encore, à mi-voix :

— On ne peut jamais croire tout à fait à ce que les Noirs racontent. Ils sont naïfs comme des enfants, et se fient trop souvent aux apparences.

Quelques instants plus tard, toujours en pyjama, Bob et le planteur se retrouvèrent assis face à face dans le fumoir. Après avoir allumé une cigarette, Pete Van Horn était demeuré un instant silencieux. Finalement, il sourit et rejeta par les narines un double filet de fumée bleutée.

— Tout compte fait, monsieur Morane, dit-il, cette nuit a été assez fructueuse puisque, un peu grâce à vous, nous connaissons à présent de façon précise l'identité des Démons des Cataractes.

— En effet, fit Bob. Eux-mêmes doivent savoir à présent que nous savons et sans doute arrêteront-ils leurs attaques…

— J'en doute fort. Ce sont presque certainement des tueurs rituels et rien ne les arrêtera. Les Bambaras possèdent la réputation d'être de fiers guerriers et, pour les contraindre à la paix, il faudrait leur donner une sérieuse leçon. Je crois d'ailleurs que je vais la leur donner, cette leçon…

— Comment procéderez-vous ? interrogea Morane.

— Je vais user de la force, tout simplement. Quand mes travailleurs apprendront que les Jujurus sont des hommes semblables à eux – et je vais le leur révéler sans retard –, ils cesseront d'avoir peur et ne demanderont qu'à prendre leur revanche. En les armant, et je possède toutes les armes nécessaires, je serai à la tête d'une petite armée avec laquelle je gagnerai la région des cataractes et irai demander des comptes aux Bambaras.

Bob ne répondit pas immédiatement. Il n'aimait guère ce genre d'expédition punitive, et il cherchait le moyen de détourner le planteur de son projet.

— Pourquoi ne pas laisser au Colonial Office le soin de régler cette affaire ? demanda-t-il.

— Cela prendrait trop de temps, et, en attendant que les autorités aient mis une mission sur pied, il y aurait de nouvelles victimes. D'ailleurs, on n'est jamais mieux servi que par soi-même, et cette expédition me donnera l'occasion d'aller fleurir la tombe de mon malheureux frère, qui est enterré non loin du fleuve, à quatre jours de navigation d'ici.

— Votre frère, fit Morane. Vous m'avez dit qu'il avait été tué par un buffle, au cours d'une expédition de chasse. Une fois blessé, le buffle devient un gibier dangereux et vicieux, et j'ai entendu bien des histoires de chasseurs tués par ces animaux. En ce qui concerne votre frère, comment cela s'est-il passé exactement ?

Van Horn hésita un instant, comme s'il lui répugnait d'évoquer des souvenirs douloureux.

— Jean était mon cadet de deux ans, expliqua-t-il enfin. Voilà maintenant près d'une année, nous partîmes tous deux, accompagnés de notre chasseur noir, Dongbé, vers l'amont du fleuve. Après plusieurs jours de navigation, nous nous arrêtâmes à un endroit qui nous parut particulièrement giboyeux. Durant une semaine, nous chassâmes et, après avoir réuni un nombre assez respectable de trophées, nous allions prendre le chemin du retour, quand Jean se lança imprudemment sur la trace d'un buffle blessé. Comme mon frère marchait à travers la jungle, prêt à faire feu, la bête jaillit soudain d'un proche fourré et, sans lui laisser le temps de se jeter de côté, le perça de ses cornes et le projeta en l'air, pour le piétiner ensuite. De loin, Dongbé et moi assistâmes impuissants à ce drame rapide. Tout ce que nous pûmes faire fut de nous précipiter sur les lieux pour achever le pachyderme. Quant à mon pauvre frère, il était mort. Comme, avant que nous ayons atteint le plus proche endroit civilisé, la putréfaction aurait fait son œuvre, nous l'enterrâmes sur place, sous un cairn fait de grosses pierres. Afin de protéger sa dépouille contre les bêtes charognardes, hyènes et vautours. Ensuite, il ne nous resta plus qu'à regagner la plantation, dont je pris seul les destinées en main…

Pete Van Horn se tut et, durant un moment, Morane respecta ce silence.

— Quand comptez-vous partir pour la région des cataractes ? interrogea-t-il finalement.

Le planteur eut un geste vague.

— Mettons qu'il me faudra deux ou trois jours pour armer et équiper mes hommes. Disons que nous pourrons prendre le départ dans quatre jours, cinq au maximum…

La voix de Van Horn se fit soudain plus assurée.

— Oui, c'est cela, nous pourrons partir dans cinq jours.

— Et si je vous accompagnais ? proposa Morane. J'ai pas mal roulé ma bosse et ai participé à plus d'un coup dur. En plus, je suis un excellent fusil, et je pourrais vous être d'une grande utilité.

En lui-même, Bob songeait qu'il pourrait peut-être parvenir à apaiser la vindicte de son hôte vis-à-vis des Bambaras, auxquels on pouvait peut-être faire entendre raison autrement que par de la fusillade.

L'offre du Français avait paru surprendre le planteur.

— Pourquoi m'accompagneriez-vous ? interrogea-t-il. Vous n'avez pas, comme moi, un compte à régler avec ces Jujurus…

— Que vous dites ! fit Bob. Par deux fois ils ont manqué de me faire passer de vie à trépas, ne l'oubliez pas. En outre, il s'écoulera certainement plusieurs semaines avant que les pièces dont j'ai besoin pour réparer mon avion n'arrivent de Bomba. Que vais-je faire en attendant ? Me tourner les pouces ? Rien ne me pèse comme l'inaction. Il est possible que nous soyons revenus avant que les pièces n'arrivent. Rien ne s'oppose donc à ce que je vous accompagne…

Van Horn ne paraissait pas encore tout à fait décidé à accepter la proposition du Français.

— Vous oubliez les dangers que nous ne manquerons pas de courir, dit-il.

— Je ne les oublie pas mais, à deux, nous serons plus forts pour les surmonter.

Tout à coup, Van Horn parut prendre une décision.

— Eh bien, puisque vous le voulez, monsieur Morane, vous m'accompagnerez donc. Je vois que vous aimez les plaisirs violents. Avec les Jujurus, vous devez vous en douter, vous serez servi au-delà de vos souhaits…

En signe de satisfaction, Bob Morane se frappa les cuisses de ses mains ouvertes.

— Voilà une affaire réglée, fit-il. Je me sens impatient de contempler ces célèbres et mystérieuses cataractes, qui sont de toute beauté paraît-il. Du moins s'il faut en croire les rares voyageurs qui en sont revenus. En attendant, j'aimerais aller tirer quelques clichés d'animaux dans la savane. Peut-être pourriez-vous me donner un chasseur noir pour me protéger. Ce Dongbé ferait sans doute très bien l'affaire…

Mais Van Horn secoua la tête.

— Hélas, monsieur Morane, dit-il, Dongbé serait bien incapable de remplir cet office. Il est mort voilà plus de six mois… D'une mauvaise fièvre…

Bob Morane ne parut pas surpris outre mesure par cette déclaration. À vrai dire, il s'attendait un peu à ce que Dongbé, qui accompagnait les frères Van Horn lors de leur tragique partie de chasse, n'appartienne plus au nombre des vivants.

— Mais soyez sans crainte, continuait le jeune planteur, je vous trouverai un autre chasseur indigène. Jangho, par exemple, fera très bien l'affaire. C'est un excellent tireur, et il ne craint aucune bête de la jungle. Nul mieux que lui ne pourra vous couvrir pendant que vous prendrez vos clichés. Pendant ce temps, j'organiserai notre expédition et, d'ici quelques jours, nous pourrons prendre le départ. Avant longtemps, je l'espère, nous en aurons fini avec les Jujurus.

Morane demeura silencieux. Il se demandait ce qui, réellement, le poussait à se lancer ainsi dans cette aventure. Une fois encore, c'était son instinct qui commandait sa décision, et il n'en augurait rien de bon.

Chapitre IV

Tapi derrière un bosquet de mimosas, au bord d'un ruisseau aux eaux bourbeuses, Morane surveillait les masses couleur de schiste de cette famille d'éléphants en train de brouter des pousses basses, à deux cents mètres de là. La fièvre du chasseur d'images l'habitait, et il se sentit saisi du désir de prendre un gros plan de la tête du grand mâle conduisant la harde.

D'un mouvement rapide du pouce, Bob arma sa caméra munie d'un puissant téléobjectif, puis il se tourna vers Jangho qui, porteur d'un fusil express à deux coups, se tenait accroupi à quelques mètres de là. Du menton, Morane fit signe au chasseur d'avancer vers les pachydermes. Jangho indiqua qu'il avait compris, et à demi courbé, il pénétra dans la rivière, dont l'eau lui montait à peine jusqu'aux genoux, pour se mettre à progresser en direction du troupeau.

S'avançant derrière son compagnon, Morane traversa à son tour le cours d'eau et les deux hommes, se dissimulant derrière le moindre accident de terrain, le moindre bosquet, s'approchèrent le plus près possible des animaux. Quand ils n'en furent plus qu'à une trentaine de mètres, ils s'immobilisèrent. Le vent soufflait dans la direction des éléphants, et il ne semblait pas qu'ils eussent décelé la présence des humains. Sur un nouveau signe du Français, Jangho s'écarta légèrement afin que, si l'un des pachydermes chargeait le photographe, il se présentât de profil au tireur qui, de cette façon, pourrait l'abattre plus aisément.

À nouveau, Morane se remit à avancer, et ce fut seulement quand la tête puissante du mâle conducteur occupa toute la largeur de son viseur qu'il s'immobilisa.

Bob, amoureux de la nature jusqu'à la passion, goûtait cet instant dans toute sa plénitude. C'était à l'aube qu'il avait, ce jour-là, en compagnie de Jangho, quitté la plantation Van Horn, et, au cours de la matinée, il avait tiré déjà quelques clichés qui, il l'espérait, se

révéleraient intéressants. La photo qu'il se proposait de prendre serait cependant, il en était sûr, la plus réussie de la journée.

Lentement, posément, Morane épaula la crosse de bois, pareille à celle d'un fusil, qui lui servait à assurer la stabilité de son appareil. L'œil collé au viseur, il encadra la tête du gros mâle et pressa doucement sur le levier de mise au point, pour manœuvrer ensuite le déclencheur. Aussitôt, il arma à nouveau son appareil et, déjà, il s'apprêtait à prendre un second cliché, quand un sifflement strident déchira l'air. À cinq mètres en avant de lui un petit nuage de poussière se souleva. Presque en même temps, Bob entendit la détonation. Une détonation lointaine, comme étouffée.

Alors seulement, Morane réalisa qu'on tirait sur lui sans attendre un second projectile, il se laissa glisser sur le flanc afin de ne pas détériorer son appareil. Les éléphants, alertés par le coup de feu, s'étaient mis à fuir à travers la savane.

« Qui donc peut me canarder ainsi ? se demanda Morane en se glissant à l'abri d'un buisson d'épineux. Jangho ?…» Il ne pouvait s'agir de son compagnon, car celui-ci était trop près et la détonation avait retenti au loin. En outre, Bob n'aurait eu aucune peine à reconnaître la voix du gros Express.

Déjà, alerté lui aussi sans doute par le coup de feu, Jangho était venu le rejoindre. Bob tourna la tête vers lui, pour demander :

— Jangho sait-il qui peut nous tirer dessus ?

Le chasseur noir eut un signe de négation.

— Jangho ne sait pas, répondit-il. Mais il croit connaître l'endroit d'où l'on a tiré. *Bwana regarder…*

Du doigt, Jangho désignait une petite éminence, en forme de butte, à un kilomètre de distance environ, et au sommet de laquelle il y eut un bref scintillement. Quelques secondes s'écoulèrent, puis le scintillement se reproduisit.

« La réverbération du soleil dans une lentille, songea Morane. Ce gibier de potence nous tire dessus avec une carabine munie d'un télescope. Je serais curieux de savoir pourquoi… »

Épaulant la crosse de son appareil, Morane colla son œil au viseur reflex, le puissant téléobjectif faisant office de longue-vue. Là-bas, sur la hauteur, il vit bouger une forme humaine. Celle-ci se trouvait tapie dans l'ombre d'un rocher et, en partie pour cette raison

et aussi à cause de l'éloignement, Bob se trouvait bien incapable de dire avec certitude à qui il avait affaire.

— Je vais montrer à ce mangeur de petits enfants que nous l'avons aperçu, murmura-t-il.

Il saisit le lourd Express de Jangho, épaula et visa soigneusement le sommet de la butte, puis il tira les deux balles coup sur coup. À cette distance, il n'espérait pas atteindre son but. Tout ce qu'il voulait, c'était que le mystérieux tireur, en s'apercevant que l'on faisait feu sur lui, se rendît compte qu'il était repéré et cessât ainsi de les menacer de son arme à longue portée.

Durant quelques minutes, Morane attendit puis, comme rien ne se produisait, il dit à l'adresse de Jangho :

— Tâchons d'atteindre le haut de l'éminence. Peut-être notre ennemi inconnu se découvrira-t-il…

En se dissimulant de leur mieux, les deux hommes s'approchèrent de la butte, qu'ils contournèrent pour la gravir. Pourtant, quand ils parvinrent à l'endroit où se cachait le tireur inconnu, ils ne trouvèrent personne.

— Bien sûr, notre oiseau s'est envolé, fit Morane. Sans doute ne tenait-il pas à se faire reconnaître…

Un petit objet brillant comme de l'or et glissé entre deux pierres, attira l'attention de Bob. Celui-ci se baissa et ramassa l'objet en question. C'était une douille de cartouche, plus longue que le doigt, du calibre 300 magnum.

Morane sourit.

— Reste à présent à trouver quelqu'un qui se serve d'une arme tirant le 300 magnum, soliloqua-t-il.

Pourtant, même s'il découvrait cette personne, cela ne prouverait rien, car beaucoup de chasseurs usaient de ce calibre pour le tir à longue distance en se servant d'une carabine munie d'un télescope.

*

* *

Aussitôt rentré à la plantation, le lendemain, Bob fit part de sa mésaventure à Pete Van Horn. Celui-ci parut surpris.

— Je me demande qui pourrait bien avoir intérêt à vous tirer dessus, fit-il.

Durant un long moment, le jeune planteur demeura pensif.

— Peut-être est-ce un chasseur d'éléphants, continua-t-il. Il aura tiré sur le troupeau sans vous apercevoir. Ensuite, comme il chassait sans doute sans permis, il a préféré filer par la tangente. Ce qui est important, c'est qu'il ne vous ait pas touché…

Pendant que Van Horn parlait, Bob essayait de lire sur ses traits, mais il n'y décela rien de suspect. Pourtant, une chose ne le satisfaisait pas. Pourquoi Van Horn semblait-il ignorer qu'un chasseur d'éléphants ne se serait pas servi d'un 300 magnum, à la munition rapide certes, mais ne possédant pas assez de puissance de choc, surtout à une telle distance ? Il fit donc comme si l'explication de son hôte le satisfaisait, et il préféra changer de conversation.

— Quand croyez-vous que nous pourrons prendre le départ ? interrogea-t-il.

— Après-demain, répondit Van Horn. Mes hommes sont à présent équipés. Il ne me reste plus qu'à recruter et à sélectionner les pagayeurs. Ceux-ci doivent d'ailleurs m'attendre déjà près de l'embarcadère, et je dois m'y rendre. Si vous désirez m'accompagner…

Morane préféra refuser l'invitation.

— Je vous remercie, dit-il, mais j'aimerais jeter un dernier coup d'œil à mon avion, afin de me rendre compte avant le départ si j'ai bien commandé toutes les pièces nécessaires…

Déjà, Van Horn avait tourné les talons et quitté la pièce. Par la fenêtre, Bob le vit qui s'éloignait en direction du fleuve. Longuement il demeura songeur, se demandant s'il ne serait pas plus sage d'abandonner ce projet d'accompagner Van Horn jusqu'aux cataractes. Ne ferait-il pas mieux de gagner Walobo et d'y attendre, chez son ami Allan Wood, l'arrivée des pièces nécessaires à la remise en état de l'appareil ? Tout compte fait, cette affaire des Jujurus ne le regardait pas. En outre, une atmosphère d'intrigues régnait dans la plantation. Quel était cet homme blanc qui, selon les dires de Jangho, avait pénétré l'autre nuit dans le bungalow, et

pourquoi Pete Van Horn avait-il mis en doute, pour des raisons assez vaines, le témoignage de son domestique ? Pourquoi, en outre, avait-on tiré sur lui la veille, alors qu'il s'adonnait paisiblement à sa passion de chasseur d'images ? Car, malgré les essais d'explication de son hôte, Morane continuait à être de plus en plus persuadé avoir servi de cible au tireur inconnu…

Incapable de donner des réponses satisfaisantes à ces différentes énigmes, Bob se dirigea vers le bureau de son hôte, où celui-ci rangeait ses armes. Il y avait là une douzaine de fusils et carabines alignés verticalement dans une vitrine. Immédiatement, le Français repéra une splendide Winchester à verrou, de calibre 300 magnum et dotée d'un puissant télescope. Il la prit et, après en avoir fait jouer le mécanisme d'armement, il approcha son nez de la chambre. Celle-ci ne sentait pas la cordite, comme il s'y attendait, mais l'huile fraîche, ce qui semblait indiquer que l'arme avait été nettoyée récemment et, par conséquent, qu'elle avait servi. Mais cela pouvait aussi bien être quelques jours plus tôt que la veille.

Après avoir replacé la carabine dans le râtelier, Morane demeura songeur. Si c'était bien Pete Van Horn – et rien ne le prouvait encore – qui la veille avait tiré sur lui, quelles étaient les raisons qui le faisaient agir ? Avant son atterrissage forcé dans la savane, Morane n'avait jamais entendu parler de lui, et le planteur pas davantage sans doute. En vain, Bob cherchait une raison quelconque à cette agression. Il ne voyait pas pourquoi son hôte lui en aurait soudain voulu au point de le tuer. Était-ce à cause de cet homme blanc qui, selon les dires de Jangho, avait pénétré la nuit dans le bungalow pour démonter la tête du grand fétiche bambara et repartir ensuite aussi mystérieusement qu'il était venu ?

Bob Morane haussa les épaules. C'était inutile de jouer au casse-tête chinois. Au cours des jours qui allaient suivre, il serait constamment en présence de Van Horn. Il étudierait son comportement et peut-être trouverait-il alors la réponse qu'il cherchait.

Au moment où il allait se retourner pour quitter le bureau, Bob eut soudain l'étrange sensation d'être épié. Comme si quelqu'un, posté près de la porte, le regardait. Il demeura immobile, tous les sens tendus, dans l'attente de paroles qui ne venaient pas puis, soudain,

préférant tout à cette attente, il se retourna. Le bureau était désert, et il n'y avait personne près de la porte ouverte. Alors, Bob se détendit et sourit.

— Mes nerfs viennent sans doute de me jouer un mauvais tour, murmura-t-il.

Traversant à pas lents le bureau, il regagna le living-room, où Pete Van Horn l'avait laissé peu de temps auparavant. Là, il s'arrêta devant le grand fétiche de bois rouge et considéra longuement son visage de démon grimaçant.

— J'aimerais connaître ton secret, mon gros, fit-il à voix basse. Si tu as un secret bien sûr…

Bob aurait aimé également connaître le secret de Pete Van Horn, et il se sentit de plus en plus décidé à accompagner celui-ci vers le pays des Jujurus.

Longuement, le Français demeura soucieux. Il avait l'impression qu'au cours des journées qui allaient suivre les Démons des Cataractes ne se révéleraient pas ses ennemis les plus redoutables…

Chapitre V

Pendant deux jours, les six longues pirogues lourdement chargées, avaient remonté la rivière N'Golo. On était en fin de l'après-midi du second jour et, tandis que le soleil, grosse boule de feu plongeant dans un ciel verdâtre, descendait vers l'ouest, le silence se faisait lentement sur les rives, que toute vie semblait fuir. C'était l'heure où les animaux diurnes rejoignent leurs tanières et où les nocturnes n'ont pas encore quitté les leurs. Le fleuve, dont aucun crocodile ne fendait plus la surface, au-dessus duquel nul oiseau aquatique ne battait plus des ailes pour pêcher, le fleuve donc semblait pétrifié, comme changé en une longue et large bande d'agate sombre et soigneusement polie.

Seul, de temps à autre, montait le bref cri scandé des pagayeurs montés sur les plats-bords des pirogues et plongeant avec précision leurs larges pagaies, aux palles en forme de fer de lance, dans l'eau qu'elles remuaient à peine, tant était grande l'adresse de ceux qui les maniaient. Quand le cri retombait, c'était à nouveau le silence, troublé seulement par le chant monotone, rappelant un bruit de soie froissée, de l'eau contre les flancs lisses des embarcations.

Assis côte à côte à l'avant de la première embarcation, Bob Morane et Pete Van Horn, la carabine au travers des genoux, n'échangeaient pas un seul mot, fatigués qu'ils étaient par cette longue journée sur la rivière, avec un soleil implacable chauffant leurs crânes à travers les chapeaux de feutre souple.

Depuis deux jours, Bob n'avait plus rien surpris d'étrange dans le comportement de Van Horn, et il se demandait s'il n'avait pas été victime d'un malentendu, si les soupçons qu'il avait nourris à l'égard de son hôte étaient bien fondés. Soupçons basés sur quoi d'ailleurs ? Lui-même aurait bien voulu savoir ce qu'il pouvait y avoir à reprocher à Van Horn.

Tendant soudain le bras, le planteur désigna un vaste espace débroussaillé à un kilomètre environ en amont, sur la rive gauche.

Au centre de cet espace, une cinquantaine de grandes cases à toits de chaume s'élevaient, un peu en retrait de la rive.

— Nous nous arrêterons à ce village yashibé, dit Van Horn. Là, nous changerons de pagayeurs et, demain, à l'aube, nous nous remettrons en route pour les cataractes.

Les Yashibés étaient les meilleurs piroguiers de toute la rivière. Les pagayeurs qui, pour le moment, propulsaient les pirogues appartenaient à une tribu de la plaine, dont les membres travaillaient à la plantation. Pour cette raison, ils connaissaient moins le haut fleuve, et c'était là le motif pour lequel Van Horn se proposait de les remplacer par des Yashibés, plus aguerris à la navigation parmi les chutes et les rapides.

Rapidement, les pirogues se rapprochaient du village. Elles accostèrent à un endroit où la berge, faite de sable alluvionnaire, avait été consolidée à l'aide de fascines. Un wharf grossier, construit à l'aide de troncs d'arbres non équarris, s'avançait dans le courant.

Malgré qu'à plusieurs endroits, entre les cases, des feux brûlassent, le village paraissait désert et personne ne gardait les grandes pirogues décorées amarrées le long du wharf.

Un peu d'inquiétude s'était peinte sur le visage basané de Van Horn.

— Je me demande ce que cela veut dire, fit-il. Les Yashibés sont mes amis et, d'habitude, l'approche d'une flottille provoque un joli remue-ménage et masse toute la population le long de la berge. Aujourd'hui, rien. On dirait qu'une mort collective a frappé le village…

La première pirogue s'était rangée le long de la rive. Le planteur, suivi de Morane, sauta légèrement à terre et, sans attendre, d'un pas décidé, se dirigea vers la place centrale. Quand les deux hommes y furent parvenus, Van Horn s'arrêta devant une case rectangulaire, plus grande encore que les autres et construite sur une plate-forme de bambous haute de deux mètres environ et à laquelle on accédait par un escalier de bois sculpté.

Van Horn s'immobilisa au pied de l'escalier et dit à haute voix ce simple nom :

— N'Ango !

Une dizaine de secondes s'écoulèrent puis, n'obtenant pas de réponse, Van Horn dit encore, plus haut cette fois :

— N'Ango !

À nouveau quelques secondes s'écoulèrent puis, comme le planteur ouvrait la bouche pour appeler une troisième fois, la portière en peau de lion fermant la case fut écartée et un grand Noir fit son apparition. C'était un véritable géant, très jeune encore, mince et musclé. Sa chevelure crépue était rasée, sauf une étroite bande en forme de crête au sommet du crâne. Il portait pour tout vêtement un pagne de cotonnade rouge et, autour du cou, un collier-amulette fait d'un triple rang de dents de léopard. Devant sa poitrine, posée dans la saignée de son bras gauche, il tenait négligemment une ancienne carabine Winchester à culasse de bronze, qui devait dater de l'époque esclavagiste.

— Ne reçois-tu plus tes amis, N'Ango ? interrogea Van Horn en dialecte yashibé.

— Peut-on jamais savoir où sont ses amis ! répondit le chef noir. De loin, le serpent mamba ressemble à l'inoffensif python, et pourtant sa morsure tue plus sûrement que la foudre…

Morane, ne connaissant pas la langue yashibé, ne saisissait pas une seule des paroles échangées. Pourtant, aux mimiques des deux interlocuteurs, il pouvait en reconstituer grossièrement le sens.

— Que veut dire N'Ango ? dit encore le planteur. Douterait-il de mon amitié ?

Le Yashibé haussa les épaules.

— Sans doute n'es-tu pas venu ici dans le seul but de me parler amitié, fit-il en évitant de répondre à la question qui lui était posée. Que me veux-tu ?

— Je désire me rendre avec mes hommes jusqu'au territoire des Bambaras, répondit Van Horn. Je voudrais te louer des pagayeurs aguerris, qui connaissent le haut fleuve…

N'Ango demeura un instant silencieux. Sur son visage aux traits fermés, une sourde hostilité se lisait. Finalement, il secoua la tête.

— N'Ango ne donnera pas de pagayeurs, jeta-t-il en haussant un peu la voix.

— Pourquoi ? Les Yashibés auraient-ils peur des Bambaras et des Jujurus ?

— Les Yashibés n’ont pas peur, ni des Bambaras… – N’Ango hésita un instant, puis il acheva très vite : Ni des Jujurus… D’ailleurs, N’Ango n’a pas à donner de raison à son refus…

Durant un moment, Van Horn parut hésiter sur la décision à prendre, puis il se décida soudain.

— En vertu des accords passés jadis entre le père de N’Ango et mon propre père, jeta-t-il rapidement, j’exige ces porteurs.

Le visage du chef noir se ferma davantage encore.

— L’homme blanc n’est pas en position d’exiger, fit-il d’une voix sèche.

Il releva la tête et jeta un ordre bref. Ensuite, il dit encore toujours à l’adresse de Van Horn et en faisant du bras un vaste mouvement circulaire :

— Que l’homme blanc regarde pourquoi il n’est pas en position d’exiger…

Le planteur et son compagnon jetèrent un regard autour d’eux, pour apercevoir une foule de guerriers, peints et armés en guerre, qui sortaient lentement des cases et marchaient dans leur direction.

*

* *

Pour Morane et son compagnon, il y avait eu quelques secondes d’intense surprise, presque de panique. Sans dire un mot, ils regardaient les guerriers converger en silence dans leur direction. Ils devaient être plusieurs centaines et sortaient toujours plus nombreux des cases.

Van Horn serra les dents et tourna vers Bob un masque tourmenté, sur lequel se lisaient à la fois la colère et la crainte.

— Inutile d’insister, dit-il, ou nous serions massacrés…

— Ils n’oseraient pas, fit Bob. Ils savent que vos hommes, dans les pirogues, sont armés jusqu’aux dents et qu’ils interviendraient.

— Ne croyez pas que les Yashibés auraient peur de combattre. Ce sont de redoutables guerriers et, jadis, ils étaient craints tout le long du fleuve. Et puis, mes hommes n’auraient pas encore notion de ce qui se passe que, déjà, nous aurions été percés chacun de cent lances. Ce que je ne comprends pas, c’est le brusque

changement d’attitude de N’Ango. Il y a quelques semaines à peine, il était mon ami, et à présent…

Quelque part, des tam-tams se mirent à battre, interrompant le planteur. Morane avait assez voyagé un peu partout dans le monde, à travers forêts vierges, savanes et déserts, pour savoir qu’il s’agissait là de tambours de guerre. D’ailleurs, s’il l’avait ignoré, l’attitude des guerriers yashibés l’aurait suffisamment renseigné à ce sujet. Ils avaient quitté leur passivité silencieuse pour se déchaîner soudain en poussant des cris gutturaux et en brandissant leurs armes. Un long chant monotone, fait de syllabes toujours répétées, monta alors, et les guerriers se mirent à balancer leurs têtes farouches, inlassablement, comme sous l’emprise d’une puissance hypnotique. Un seul commandement de leur chef, et ils se précipiteraient sur les deux blancs pour les déchirer. Peut-être même, avant longtemps, ce commandement serait-il superflu…

— Filons d’ici, souffla Bob à l’adresse de Van Horn, ou cela va tourner mal…

D’un hochement de tête, le planteur signifia qu’il était de l’avis de Morane et les deux hommes, tournant le dos à la case du chef, se mirent en marche vers le fleuve. Ils prenaient garde d’avancer trop vite pour ne pas avoir l’air de fuir, pour ne pas perdre la face. Tant que, par leur attitude calme, ils continueraient à en imposer aux Yashibés, il leur resterait une chance de s’en tirer. Dans le cas contraire…

À chaque instant, Bob s’attendait à recevoir la pointe d’une sagaie entre les deux épaules, car les hommes de N’Ango les suivaient de près. Pourtant, toujours pour sauvegarder leur prestige, ils devaient éviter de tourner la tête pour faire face au danger.

Finalement, ils parvinrent à la rivière. Devant l’avance belliqueuse des Yashibés, les pirogues avaient prudemment regagné le milieu du courant, sauf celle de tête, qui attendait les deux blancs. Ceux-ci montèrent à bord et, aussitôt, sous l’impulsion des pagaies, l’embarcation gagna le large.

Une grande clameur monta alors de la foule des guerriers. Clameur de triomphe et de haine à la fois, à laquelle personne, parmi ceux-là-mêmes qui l’avaient poussée, ne semblait rien comprendre.

Van Horn, le visage sombre, jeta un ordre et les six pirogues reprirent leur avance en direction de l'amont. Petit à petit, le bruit des tam-tams de guerre et les cris des guerriers yashibés décroissaient. Bientôt, ce fut à nouveau le silence total. La nuit était tombée, claire grâce à une lune de cristal, qui brillait déjà haut dans le ciel. Le planteur se tourna vers Morane.

— Vous vous demandez sans doute pourquoi je n'ai pas réagi, n'est-ce pas ? Peut-être considérez-vous ma passivité comme de la lâcheté…

Morane eut un signe négatif.

— Non, dit-il. Vous avez agi de la façon la plus sage. Au moindre geste hostile de notre part, la bagarre ce serait déclenchée aussitôt. Il y aurait eu de nombreux morts dans chaque camp, et vous et moi aurions été assurément parmi les premières victimes. Vous ne pouviez agir autrement…

Bob demeura un instant pensif, puis il se tourna carrément vers Van Horn, pour demander :

— Y a-t-il longtemps que vous connaissez ce N'Ango ?

— S'il y a longtemps que je le connais ? Depuis toujours… Son père et le mien ont été les artisans de la paix entre Blancs et Noirs sur le fleuve, et ils étaient amis. Quand mon père est mort, toute la nation yashibé a porté le deuil, et il en a été de même il y a un an, lors de la disparition tragique de mon frère. Quant à N'Ango, mon frère et moi avons joué avec lui quand nous étions encore tous trois des enfants. Nous avons chassé ensemble. Il y a un mois à peine, j'ai été invité à une grande fête au village que nous venons de quitter, et j'y ai été traité en hôte d'honneur.

— Voyez-vous une raison quelconque à ce soudain revirement ?

Pete Van Horn secoua la tête à plusieurs reprises.

— Non, dit-il, je ne vois rien. C'est comme si N'Ango était soudain devenu fou…

Il eut un haussement d'épaules et se passa la main sur le front, comme s'il chassait une mauvaise pensée.

— Bah, tôt ou tard, cela finira bien par s'éclaircir ! Nous devrons nous passer de l'aide des Yashibés, voilà tout. Dommage, car ce sont d'incomparables piroguiers, et ils nous auraient été d'un grand secours dans la région des rapides… Mais il nous faudra trouver un

endroit pour camper, car nos pagayeurs ont besoin de repos. Quand nous serons assez loin du village des Yashibés pour ne plus avoir à craindre une attaque, nous aborderons et établirons le camp. Si tout se passe bien, dans deux jours nous atteindrons l'endroit où mon pauvre frère repose de son dernier sommeil, peu avant les premiers rapides…

Morane demeurait silencieux. Il se demandait pourquoi Van Horn ne semblait pas attacher plus d'importance à la soudaine hostilité de son ami N'Ango. À sa place, Bob se serait creusé la cervelle pour y trouver une raison. Au lieu de cela, Van Horn parlait d'autre chose, tout comme s'il n'y avait pas de problème pour lui, tout comme si, sans l'avouer, *il connaissait depuis le début le motif de cette hostilité.*

« Décidément, songea Morane, ce Pete Van Horn me paraît de plus en plus un bien mystérieux personnage. Et c'est avec ce mystérieux personnage que je me suis embarqué dans cette histoire d'expédition punitive, de Démons des Cataractes et toute la lyre. Ou je me trompe fort, ou l'avenir me réserve encore bien des surprises… »

Chapitre VI

La tombe de Jean Van Horn s'élevait à proximité de la rive droite du fleuve, au sommet d'un petit monticule. C'était un amas de grosses pierres empilées les unes sur les autres jusqu'à composer un cairn haut d'un mètre environ et long de deux, en forme de toit à quatre pentes. Au sommet, une solide croix faite de deux branches liées entre elles, était plantée, portant ce seul nom gravé au couteau :

JEAN VAN HORN

Quand les pirogues arrivèrent en vue du monticule, vers le milieu du cinquième jour de navigation, le courant se faisait déjà plus rapide et une fine brume irisée, masquant à demi les lointains, indiquait la proximité des cataractes.

Bien qu'on eût pu continuer à progresser jusqu'en fin de journée, on avait abordé, Pete Van Horn désirant, on s'en souvient, aller se recueillir sur la tombe de son frère. En outre, le planteur désirait octroyer une journée et demie de repos à ses pagayeurs avant d'aborder les rapides, qu'il faudrait remonter la plupart du temps en halant les pirogues. Pendant que les Noirs dressaient le camp, Van Horn avait mené Morane jusqu'à la tombe de son frère. Sur le chemin, il avait ramassé des fleurs sauvages pour les déposer sur la sépulture.

Longuement, les deux hommes demeurèrent recueillis devant le cairn. À la dérobée, Bob surveillait les traits de Van Horn, mais s'il n'y put déceler de la tristesse, il lui sembla lire néanmoins du respect. Du respect ou de l'indifférence, il n'aurait pu le dire avec précision.

Sans échanger une seule parole, Bob et son compagnon s'en étaient revenus vers le camp. Ce fut Morane qui parla le premier.

— Dommage que Dongbé ne puisse être présent, fit-il.

Van Horn sursauta.

— Que voulez-vous dire ? interrogea-t-il d'une voix dans laquelle Bob crut discerner une légère appréhension.

— Je veux dire qu'il est dommage que Dongbé soit mort. Lui aussi sans doute aurait aimé se recueillir sur la tombe de votre malheureux frère.

Pete hocha la tête gravement.

— En effet, Dongbé nous aimait bien tous deux, Jean et moi. Il était notre chasseur noir favori et, à nous trois, nous avons effectué bien des expéditions de chasse, risqué à différentes reprises de périr sous la griffe des fauves ou sous la charge furieuse des éléphants… Hélas, Dongbé est mort lui aussi, et je reste seul à pleurer mon infortuné frère !…

À nouveau, le silence s'établit entre les deux hommes. Ce fut une fois encore Morane qui le rompit.

— Ne trouvez-vous pas étrange que les Jujurus ne se soient plus manifestés depuis notre départ de la plantation ? interrogea-t-il. À aucun moment on n'en a aperçu rôdant autour de nos différents campements. Le départ de l'expédition pour la région des cataractes a dû faire pas mal de bruit et, logiquement, les Jujurus devraient tout mettre en œuvre pour effrayer les hommes, les pousser à déserter.

— Les Jujurus ne sont pas sans ignorer, à la suite de la disparition de l'un des leurs, que nous connaissons désormais leur identité, et ils savent ne plus inspirer, comme par le passé, de terreur superstitieuse parmi les Noirs. En un mot, ils se savent démasqués. Voilà pourquoi ils ne tentent rien contre nous. Mais soyez sans crainte, les Bambaras doivent être avertis de notre approche et ils ont dû organiser un petit comité de réception pour nous accueillir…

— N'avez-vous pas peur, demanda encore Morane, que notre petite troupe soit rapidement décimée par les Bambaras ? Ceux-ci doivent être beaucoup plus nombreux que nous ne le sommes…

— Je ne l'ignore pas, monsieur Morane – même au cours de ces derniers jours d'aventures communes, aucune intimité vraie ne s'était encore établie entre les deux hommes – je ne l'ignore pas. Mais les Bambaras sont armés seulement d'arcs, de flèches, de sagaies et de lances. S'ils tentent de nous attaquer ou refusent de se soumettre, le feu de nos carabines les mettra rapidement à la raison…

— Le Ciel vous entende ! fit Morane.

Au fond de lui-même, il ne partageait pas la belle confiance de son compagnon. On n'était plus à l'époque héroïque, où le seul bruit d'une arme à feu suffisait pour mettre en déroute toute une tribu de Noirs et à leur faire considérer les envahisseurs blancs comme des demi-dieux. Depuis longtemps, les Africains avaient démonté tous les rouages de la prétendue sorcellerie des Européens, et les Bambaras, tout en se tenant à l'écart de la civilisation, ne devaient pas faire exception à la règle.

*

* *

Cette nuit-là, Bob Morane, enfermé sous sa tente, s'endormit aussitôt. Malgré sa résistance physique, il ressentait lui aussi le contrecoup de ces journées passées sur le fleuve, en plein soleil, dans ces pirogues inconfortables, où il fallait demeurer des heures entières les genoux repliés à la façon des momies incas du Pérou.

Quand il se réveilla, le jour devrait être proche car, par l'ouverture de la tente mal close, il apercevait le ciel qui, lentement, tournait au gris.

L'ouverture de la tente mal close ! Encore à demi plongé dans les brumes du sommeil, Bob se souvint que, le soir, avant de se coucher, il avait fermé, cette tente avec soin afin d'empêcher les moustiques et autres bestioles désagréables d'y pénétrer. Or, au cours de la nuit, à moins qu'il ne fût somnambule et l'ignorât, il n'était pas sorti. Donc, suivant toute logique, la porte devait être demeurée telle qu'il l'avait laissée la veille, c'est-à-dire parfaitement close. À moins que…

Sans encore réaliser parfaitement la situation, Morane tourna légèrement la tête. C'est alors qu'à travers la mince fente de ses paupières encore entrouvertes seulement, il vit la main. Elle était posée sur la crosse de son revolver, accroché au chevet du lit de camp, et il tirait lentement l'arme hors de sa gaine.

Ce fut un réflexe qui commanda les gestes du Français. Sa main droite ouverte fendit l'air à la façon d'un couperet et frappa le poignet auquel la main s'emmanchait.

Un léger cri de douleur retentit et la main lâcha la crosse du revolver, qui retomba dans l'étui.

Ouvrant tout à fait les yeux, Bob aperçut alors son visiteur. Tout d'abord, il crut avoir affaire à Pete Van Horn, mais le visage s'ornait d'une longue barbe blonde et des cheveux en désordre retombaient jusqu'à des épaules à peine couvertes de lambeaux de vêtements.

— Qu'est-ce que ?…

Un poing dur s'écrasa sur la mâchoire de Morane, qui fut rejeté en arrière par la violence du coup. En même temps, le lit de camp vacilla sous lui, parut bondir dans les airs et se renversa. Se débattant comme un beau diable, Bob réussit à se dépêtrer de la couverture, du matelas pneumatique et du lit lui-même. Quand il émergea de cet amas de choses molles et inertes, la tente était vide. Il se dressa d'un bond et sortit au-dehors.

À part un garde qui, accroupi près du feu à demi éteint, somnolait appuyé sur sa carabine, le camp était désert. Rapidement, Morane contourna la tente et jeta un regard sur la savane que la lumière du jour envahissait lentement. Pourtant, là non plus, il ne découvrit aucune présence suspecte.

— Naturellement, murmura-t-il, mon visiteur s'est perdu, sans attendre, dans la nature…

Il regagna sa tente et, alors seulement, il se demanda pourquoi il n'avait pas donné l'alarme. Ayant remis son lit sur ses pieds, il s'assit dessus et se frotta longuement les yeux.

— J'aurais pourtant juré qu'il s'agissait de Van Horn, soliloqua-t-il encore. Un Van Horn barbu, chevelu et plus mal fringué qu'un clochard des rives de la Seine. Non, décidément, ce ne pouvait être Van Horn… À moins que…

Il sursauta soudain, comme surpris par ses propres pensées.

— Non, ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible !

Durant une longue minute, il demeura comme figé, balbutiant sans cesse les mêmes mots :

— Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible !

Finalement, il se dressa, à la façon d'un démon de carton monté sur ressort et jaillissant de sa boîte.

— Cela ne me regarde peut-être pas, mais je dois en avoir le cœur net.

Rapidement, il s’habilla, boucla sa ceinture d’arme autour de ses hanches et sortit au-dehors. À demi courbé afin de ne pas être aperçu, il quitta le camp et gagna la savane. Quand il fut certain de ne plus pouvoir être repéré par un éventuel guetteur, il se redressa et se mit à marcher à grands pas pressés. À tout moment, il murmurait :

— Il me faut en avoir le cœur net !… Il me faut en avoir le cœur net !…

Chapitre VII

Vers quel but Bob Morane marchait-il avec une telle hâte ? Il allait d'un pas rapide, parallèlement au fleuve. Soudain, à peu de distance d'un petit bois, il s'immobilisa. À la lisière du petit bois en question, il venait d'apercevoir une silhouette humaine, celle d'un Européen de haute taille, à la barbe et aux cheveux blonds et hirsutes, vêtu de vêtements en loques.

Bob s'était arrêté, interdit. Le hasard le mettait en présence de son agresseur de tout à l'heure.

À ce moment, l'homme aperçut Morane et, aussitôt, il se mit à fuir entre les arbres.

— Eh, vous, là-bas ! cria Bob. Soyez sans crainte, je ne vous veux aucun mal !…

Mais l'inconnu ne paraissait guère l'écouter, car il avait disparu dans le bois. Sans attendre, Morane se lança à sa poursuite. Quand il atteignit à son tour la ligne d'arbres, l'homme blond devait avoir déjà une sérieuse avance sur lui. Néanmoins, Bob s'entêta à avancer, poussant de temps à autre un appel.

— Attendez-moi !… Je ne vous veux aucun mal…

L'autre ne semblait toujours pas entendre. En avant de lui, à une distance plus ou moins grande, Morane entendit le bruit léger – glissements de pas et craquements de branches – provoqué par la course du fuyard. Et, soudain, il ne discerna plus rien. Ce silence signifiait que l'homme s'était arrêté et Bob, après avoir encore progressé de quelques pas, s'immobilisa à son tour.

Inquiet, il regarda autour de lui. Il savait que l'inconnu était tapi, tout près, à le guetter. Mais où ? À travers les arbres, Morane ne distinguait que la broussaille du sous-bois. Comme, il le devinait, le fuyard devait être animé de mauvaises intentions, il porta la main à la crosse de son revolver. Cependant, il n'eut pas le loisir de tirer celui-ci. Un bruit ténu de branches froissées retentit derrière lui. Il voulut se retourner, mais un objet dur – sans doute une grosse

branche d’arbre maniée à la façon d’une trique le frappa sous l’oreille et le projeta sur le sol.

Le coup n’avait pas fait perdre connaissance à Bob, mais il se sentait saisi d’une singulière impuissance à faire le moindre mouvement, tout comme s’il était paralysé ; en outre, il était aveugle et sourd. Tout ce qu’il pouvait encore percevoir, c’étaient ces mains qui s’affairaient sur lui et le dépouillaient de sa ceinture d’arme. Ensuite, il n’y eut plus rien d’autre qu’un grand vide.

Combien de temps fallut-il à Bob pour retrouver ses sens ? Quelques minutes ? Une heure ? À travers un brouillard qui se dissipait lentement, il commença par distinguer ce qui l’entourait, puis il put bouger un bras, l’autre, et se redresser. Il passa la main droite sous son oreille, là où il avait été frappé, mais il n’en ramena nulle trace de sang. Alors, dans les reins, il sentit le contact d’un objet dur. C’était son couteau de chasse dans sa gaine, faisant pendant tout à l’heure à son revolver et que son agresseur, avant de s’éclipser, avait glissé sous la ceinture de son pantalon.

Une telle constatation força Bob à grimacer un sourire.

— Tout ce qu’il désirait, murmura-t-il, c’était mon revolver. Et, comme il ne voulait pas me laisser sans armes, il m’a laissé mon couteau. Cela prouve que cet homme n’est pas un criminel…

Il se redressa tout à fait et demeura un instant debout et vacillant, comme s’il allait tomber. Finalement, il réussit à retrouver complètement son équilibre. Il se sentait mal en point et avait des nausées. Moitié marchant, moitié se traînant, il sortit du petit bois et se dirigea vers un marigot à proximité duquel il avait passé peu de temps auparavant. Là, une surprise l’attendait. Un couple de lions, sans doute après avoir copieusement mangé au cours de la nuit, se tenaient au bord de la mare et buvaient. Bob s’arrêta à une centaine de mètres d’eux et, ramassant un gros bâton, se mit à l’agiter en poussant de grands cris et en invectivant les fauves.

— Au large, chats !… Chiens borgnes !… Matous pelés !… Vers de terre jaunes !… Au large !…

Longuement, de leurs grands yeux paisibles où passait toute l’assurance de la force, les lions considérèrent la silhouette gesticulante de l’homme puis, avec une dignité qui démentait les basses insultes qui leur étaient lancées ils se retirèrent.

Avec prudence, Morane attendit que les fauves se fussent éloignés pour s'approcher à son tour du marigot. Là, il s'étendit à plat ventre sur la rive et baigna consciencieusement son visage, son cou et sa nuque dans l'eau trouble. Quand il fut rafraîchi, il se sentit plus dispos, les idées plus claires. Il regarda le ciel, dans lequel le soleil, encore pâle, commençait à monter lentement.

— Maintenant, murmura Bob, reprenons les choses où nous les avons laissées avant cette désagréable affaire…

Logiquement, après le mauvais coup qu'il venait de recevoir, il aurait dû tout abandonner, rejoindre le camp et, de là, s'il en avait la possibilité, gagner Walobo où son ami Allan Wood lui réserverait un accueil chaleureux dans son confortable bungalow. En attendant que son avion soit remis en état. Bob irait à la chasse aux images avec M'Booli, l'homme de confiance de Wood.

Pourtant, Morane n'était pas de ceux-là qui déclarent forfait et, quand il s'était mis quelque chose en tête, il allait jusqu'au bout, coûte que coûte. C'est donc animé par cet esprit qu'il reprit sa promenade – si promenade il y avait – interrompue tout à l'heure par sa rencontre avec l'énigmatique inconnu.

*

* *

Ce fut seulement quand il eut atteint la tombe de Jean Van Horn que Bob s'arrêta. Longtemps, il considéra la croix et le tas de pierres en hésitant, un peu comme s'il se préparait à commettre un acte monstrueux.

— Je dois en avoir le cœur net, dit-il enfin à haute voix. Je dois en avoir le cœur net…

Il se mit à déplacer les pierres du cairn une à une. Travail long et fastidieux, surtout à cause de la chaleur qui, malgré l'heure matinale, se révélait déjà intense. Au bout d'une demi-heure de cette besogne, Morane était en nage, mais le cairn n'existait plus et avait été remplacé par un tas de pierres informe situé un peu plus loin.

Alors Morane fit une étrange constatation. À l'endroit où s'élevait précédemment le cairn, le sol rocailleux était lisse, intact ; visiblement, il n'avait jamais été creusé. En réalité, la tombe de Jean

Van Horn n'existait pas. Le cairn et la croix n'étaient que des ornements postiches, et si le corps de Jean Van Horn se trouvait enterré quelque part, ce ne pouvait être en cet endroit. De toute façon, Bob commençait à se faire une vague idée sur les circonstances de la disparition du jeune chasseur et sur le rôle joué par son frère Pete. Une chose lui échappait cependant encore : c'était le motif pour lequel Pete Van Horn avait édifié ce simulacre de sépulture. Mais sans doute, dans un avenir plus ou moins proche, trouverait-il l'occasion de se renseigner plus amplement à ce sujet.

Bob jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet et se rendit compte que la matinée s'avançait. « Il serait temps de regagner le camp, songea-t-il, sinon mon absence prolongée pourrait paraître insolite. » Durant un instant, il pensa remettre le cairn en état, mais il recula devant ce travail long et fastidieux.

« Pete Van Horn n'a plus de raison de revenir ici, songea-t-il, puisqu'il doit savoir que le corps de son frère ne s'y trouve pas. Il y est venu une première fois en ma compagnie simplement pour me jeter de la poudre aux yeux. À présent, il croit m'avoir convaincu de ses « regrets éternels » et sans doute trouvera-t-il inutile de renouveler la comédie… »

Morane reprit sans tarder la direction du campement et y parvint sans encombre. Il réussit à s'introduire dans sa tente sans être aperçu et, prenant son revolver et sa ceinture d'arme de réserve dans sa malle, il se fixa cette dernière autour des hanches. En même temps, il prit son Leica, également enfermé dans sa malle et, après l'avoir suspendu à son cou, il sortit de la tente. Pete Van Horn se dirigeait précisément de ce côté. Il considéra le Français d'un œil soucieux, où semblait luire un vague soupçon.

— Votre absence commençait à m'inquiéter, monsieur Morane, fit-il, et j'allais envoyer quelqu'un à votre recherche.

Bob sourit. Sur le chemin du retour, il avait préparé une excuse.

— Ce matin, à l'aube, expliqua-t-il, j'ai dégringolé au bas de mon lit – si Van Horn avait pénétré dans sa tente, il pouvait s'être aperçu du désordre dans lequel se trouvait sa literie – et cela m'a réveillé. Ne parvenant pas à me rendormir, j'ai eu l'idée de quitter le camp pour gagner la brousse et y attendre les premiers rayons du soleil afin de photographier quelques carnassiers venant s'abreuver au

marigot après une nuit de chasse. Hélas, c'est tout juste si j'ai pu approcher un couple de lions…

Le planteur désigna les vêtements salis et déchirés de son compagnon.

— Votre course aux images me semble avoir été bien mouvementée, fit-il remarquer.

À nouveau, Morane sourit.

— J'ai eu le malheur de tomber nez à nez avec un hippopotame qui s'en retournait au fleuve, mentit-il à nouveau. Ni lui ni moi ne voulions céder le passage à l'autre… Bien sûr, finalement, j'ai été contraint de m'écarter et, même, pour éviter la charge de ce gros balourd, il m'a fallu me rouler quelque peu dans la poussière et dans les ronces…

Il eut une grimace contrite et déclara encore :

— Et dire que je n'ai même pas eu le loisir de lui tirer son portrait !

Van Horn, le visage grave, continuait à considérer Morane avec curiosité. Au bout d'un moment, il parut se détendre.

— Vous n'auriez pas dû commettre l'imprudence de partir seul, armé uniquement d'un revolver. En face d'un lion ou d'un léopard, vous auriez encore pu vous défendre, mais pas devant un éléphant ou un rhinocéros furieux. Et puis, les Monstres des Cataractes peuvent rôder…

— Vos monstres me font l'effet de briller singulièrement par leur absence. Quant aux animaux sauvages, ils devinent quand on leur veut du mal ou non, répondit Morane.

— Jusqu'au jour où on leur fait trop confiance et où l'on se fait écharper…

Bob hocha doucement la tête et se peigna les cheveux de ses doigts ouverts.

— Peut-être avez-vous raison, fit-il. La prudence n'a jamais fait de mal à personne. La prochaine fois, je me ferai accompagner par un porteur de fusil…

La satisfaction marqua les traits du planteur.

— Content de vous voir devenu raisonnable, monsieur Morane. Mais pourquoi continuer ainsi à se donner du « monsieur » à longueur de journée ? Appelez-moi Pete et je vous appellerai Bob…

Morane acquiesça. Il ne pouvait refuser ouvertement l'amitié de Pete Van Horn afin de ne pas mettre trop sa méfiance en éveil.

« Pourvu, songea-t-il, que mon ami Pete n'aille pas faire un petit tour du côté de la « tombe » de son frère Jean. Il comprendrait aussitôt que j'ai découvert son secret et, alors, je ne donnerais pas cher de ma peau. Si mes suppositions sont exactes, Pete Van Horn ne reculerait pas devant le sacrifice d'une vie humaine, ou même de plusieurs, pour parvenir à ses fins. »

Chapitre VIII

— Là-bas, la première chute !

Morane avait tendu la main vers un point proche où le fleuve semblait s'élever soudain à la verticale, en une sorte de mur liquide qui allait en s'incurvant vers le haut. De la base de cette muraille mouvante, un fin brouillard d'eau pulvérisée s'élevait.

On était au lendemain du jour où s'étaient déroulés les événements qui précèdent. La veille, au cours du jour de repos que Van Horn avait accordé à ses hommes, le planteur ne s'était plus, comme l'avait espéré Morane, rendu sur la pseudo-tombe de son frère, et cela sans doute parce qu'il n'ignorait pas lui-même que jamais personne n'y avait été enterré.

— Voilà les difficultés qui commencent, dit encore Bob.

— Cette chute n'est pas encore très importante, expliqua Van Horn. Entre celle-ci et les cataractes proprement dites, il y a les rapides, puis un bras d'eau calme, assez long. Alors seulement, après encore quelques petites cascades hautes de quelques mètres à peine, nous arriverons enfin aux cataractes, aux environs desquelles sont installés les Bambaras et où, par conséquent, les Jujurus doivent avoir leur quartier général…

Les pirogues se rapprochaient rapidement de la première chute, et il fallut mettre pied à terre. Alors commença la laborieuse opération du portage, chaque embarcation devant être vidée de son contenu et menée à dos d'homme jusqu'au sommet de la chute, puis halée à la cordelle au-delà des rapides pour être enfin, son chargement hissé à son tour, remise à flot.

Toute une journée fut nécessaire à l'accomplissement de ce travail, et l'on repartit le lendemain, sur une rivière aux flots à présent calmés et aux rives tapissées d'une forêt épaisse formant un double mur de troncs, de branchages et de lianes entrecroisés.

Durant la moitié du jour, on navigua. Il faisait une chaleur torride et, sans le dais de bambous qui avait été érigé au-dessus de leurs têtes, Bob Morane et son compagnon, malgré leur longue

accoutumance des tropiques, auraient cent fois été cuits et recuits. Les Noirs, eux, ne semblaient pas s'apercevoir de cette température d'enfer.

On approchait de midi quand, comme on venait de franchir une courbe de la rivière, un des pagayeurs, qui s'était retourné, poussa un cri d'alarme. En arrière, une demi-douzaine de longues et étroites pirogues venaient de se détacher de la berge et se lançaient dans le sillage de la flottille.

Pete Van Horn avait saisi les puissantes jumelles suspendues à son cou, pour les braquer dans la direction des pirogues. Au bout d'un moment, il les laissa retomber.

— Les Bambaras, dit-il. Sans doute auront-ils été prévenus de notre approche. Ils ont dissimulé leurs canots dans les plantes aquatiques de la berge et ont attendu que nous soyons passés pour surgir. De cette façon ils espèrent nous couper toute retraite.

De son côté, Bob avait lui aussi pu juger la situation.

— Leurs pirogues sont mieux taillées pour la course, par conséquent plus rapides que les nôtres. Avant longtemps, nous serons rejoints. Ils semblent en outre avoir sur nous l'avantage du nombre.

— Laissons-les se rapprocher, fit Van Horn avec un mauvais sourire, et quand ils seront à bonne distance nous leur enverrons une salve de mousqueterie. Cela suffira sans doute à les décourager…

Morane ne se sentait pas partisan de cette solution, car il aurait aimé éviter le massacre. Pourtant si, réellement, les Bambaras étaient animés de mauvaises intentions, et tout semblait l'indiquer, il ne voyait pas très bien comment y parvenir. Si le besoin s'en faisait sentir, Bob devrait, tout comme ses compagnons, faire usage de ses armes pour défendre sa vie.

Tout à coup, le Français sursauta et tendit le bras vers l'amont.

— Voilà du nouveau, fit-il.

D'autres *pirogues* venaient d'apparaître, montées elles aussi par des guerriers Bambaras en armes, mais cette fois ils avaient surgi en avant de l'expédition, qui se trouvait ainsi prise entre deux feux.

L'expression de cruauté joyeuse qui s'était marquée sur le visage de Van Horn disparut soudain.

— L’affaire se corse, fit-il d’une voix sombre. Les Bambaras me semblent avoir bien calculé leur coup…

Mais, presque aussitôt, le rictus reparut sur ses lèvres, tandis que ses yeux brillaient d’un éclat féroce.

— Tant pis pour eux, grinça-t-il. Si les Bambaras veulent la bagarre, ils l’auront. Nous en tuerons le double, tout simplement, et ceux-là au moins ne viendront plus semer la terreur sur mes terres…

Il y avait un tel désir de meurtre et de vengeance dans le ton du planteur que Bob, bien qu’il fût dans le camp menacé, souhaita que les Bambaras aient ourdi quelque machination propre à faire échouer les projets meurtriers du planteur.

*

* *

En avant et en arrière de la flottille, les embarcations des Bambaras s’étaient disposées en une double rangée barrant toute la largeur du fleuve. Ne pouvant ni reculer ni avancer, les explorateurs s’étaient arrêtés au milieu du courant, à peine perceptible en cet endroit, et attendaient une attaque qui ne venait pas. Nul cri, nul bruit de paroles ne retentissait. Seul, dans le lointain, on entendait le grondement sourd des cataractes proches.

Pete Van Horn avait fait coucher ses hommes au fond des pirogues, les uns braquant leurs carabines vers l’un des groupes ennemis, les autres en direction du second. Pourtant, les Bambaras ne semblaient toujours pas décidés à attaquer.

— Mais qu’attendent-ils donc ? Qu’attendent-ils donc ? maugréa le planteur.

Il se dressa debout dans la pirogue et se mit à hurler :

— Pourquoi n’attaquez-vous pas, bande de couards ? Venez donc vous faire trouer la peau !… Nous avons une balle pour chacun de vous !…

— Pourquoi aggraver les choses ? glissa Morane. Au lieu de parler d’en découdre, vous feriez mieux d’entamer des pourparlers de paix. D’ailleurs, les Bambaras ne doivent pas comprendre grand-chose à ce que vous dites.

— Soyez sans crainte, Bob, ils connaissent assurément assez l'anglais pour comprendre. Quant à parler de paix avec ces bandits, je préférerais signer un pacte avec le Diable !

« Eh ! Eh ! pensa Morane. Un pacte avec le Diable. Ce serait là un acte qui m'étonnerait fort peu de votre part. Rien ne dit d'ailleurs que ce pacte vous ne l'ayez déjà signé. J'ai l'impression que Satan et vous, vous ne vous entendriez pas si mal… »

Les Bambaras ne devaient plus tarder à se rendre à l'invitation du planteur. De chaque ligne ennemie, deux embarcations se détachèrent. Pourtant, cela ne se passa pas tout à fait comme Van Horn l'aurait souhaité, car les guerriers bambaras étaient couchés dans le fond des esquifs et l'on n'apercevait rien d'eux. Un pagayeur, également allongé à l'arrière, assurait à la fois la propulsion et la direction.

— Attendons qu'ils soient à bonne portée, fit Van Horn. Alors, nous leur enverrons une double salve qui leur fera regretter leur audace…

Lentement, les pirogues assaillantes se rapprochaient. Bientôt ils furent à une distance suffisante pour que le tir des carabines se révélât efficace.

— Feu ! cria Van Horn.

Mais les tireurs, n'apercevant pas leurs adversaires couchés au fond des canots, se virent forcés de tirer dans le bordage de ceux-ci. Comme les pirogues étaient taillées d'une pièce, à l'aide du feu, dans des troncs d'arbres durs, les balles de plomb des anciennes carabines Winchester dont étaient munis les tireurs se perdaient dans leur épaisseur.

Van Horn et Morane échangèrent un regard chargé d'inquiétude. Chez Bob pourtant, cette inquiétude était un peu tempérée par une joie sourde de voir les plans meurtriers du planteur déjoués, et cela malgré qu'il n'ignorât pas que sa propre vie se jouait également à cet instant.

Maintenant, les pirogues étaient toutes proches. Alors, des arcs apparurent au-dessus des bordages et une volée de flèches fila vers le ciel. Arrivés au sommet de leur trajectoire, les traits retombaient, entraînés par le poids de leurs fers. La plupart se perdirent dans l'eau, mais un certain nombre cependant, en retombant dans les

embarcations assiégées, devaient blesser ou tuer plusieurs des hommes de Van Horn.

Morane serra les dents. Il se rendait compte que son compagnon avait sous-estimé leurs adversaires, car les Bambaras se révélaient non seulement des ennemis courageux, mais aussi des tacticiens habiles. Et, cette fois, Morane se mit à regretter réellement de ne pas se trouver à Walobo, confortablement installé dans le bungalow de son ami Allan Wood. Ce regret n'avait certes rien à voir avec la lâcheté. Bob se rendait seulement compte, avec une acuité plus grande encore que précédemment, qu'il risquait sa vie pour une cause sans doute perdue et dont il mettait en doute la justice. Et il comprit alors, de façon définitive et assez paradoxalement, que ce n'était pas *avec* Pete Van Horn mais *contre* Pete Van Horn qu'il combattait.

Chapitre IX

Depuis près d'une heure, l'expédition se trouvait immobilisée au milieu du fleuve. Sur ses arrières, une seconde rangée de pirogues était venue doubler la première, rendant ainsi toute retraite impossible. En outre, à plusieurs reprises, les Bambaras avaient renouvelé leur raid initial, tuant chaque fois un ou deux des hommes de Van Horn, et se retirant eux-mêmes sans la moindre perte.

Morane, assis au fond d'une des embarcations, enleva son chapeau de feutre et passa la main dans ses cheveux trempés de sueur.

— Cela ne peut continuer de cette façon, dit-il. Nous ne pouvons demeurer éternellement immobilisés ainsi au milieu de la rivière. Si cela se perpétue, les Bambaras finiront par nous tuer tous nos hommes, un à un…

— Je le crains, en effet, dit à son tour Van Horn. Mais que pouvons-nous faire ? Il nous est impossible de reculer et au plus nous tenterons de continuer vers l'amont, au plus le piège que les Bambaras nous ont tendu se refermera sur nous…

Bob tendit le bras vers la rive.

— Nous pourrions aborder, proposa-t-il, et nous mettre à l'abri sous les pirogues retournées. De cette façon, il nous sera possible de tenir nos adversaires en échec sans perdre de monde. Naturellement ce ne serait là qu'une solution momentanée, mais elle nous laisserait le temps de mettre au point un plan de fuite. Je suppose que, comme les choses se présentent, vous avez renoncé maintenant à votre projet de représailles ?

Le visage marqué par la contrariété, le planteur parut ignorer cette dernière question.

— Votre solution me paraît être la meilleure, en effet, finit-il par dire. Nous allons gagner la rive tout en déclenchant un feu d'enfer afin d'empêcher les Bambaras de se rapprocher. S'ils veulent le faire assez rapidement, ils devront se découvrir et notre tir les décimera.

Ce projet devait s'effectuer parfaitement. Ne pouvant avancer ouvertement sous le feu meurtrier des carabines, les Bambaras furent contraints de laisser les membres de l'expédition aborder et s'organiser. Les pirogues furent retournées et, sous ces abris, les hommes de Van Horn purent mépriser les flèches et les sagaies des Bambaras. Ceux-ci tentèrent bien d'user encore de leur tactique initiale mais, leurs traits rebondissant ou se plantant dans le bois dur des embarcations changées en casemates, se révéla cette fois inefficace. Ils essayèrent alors une attaque de front et en masse, mais ils durent se retirer en hâte devant le feu roulant des Winchesters.

Une période d'attente, énervante pour Bob et ses compagnons, commença alors. Les pirogues ennemies s'étaient disposées en arc de cercle face à la rive, de façon à ce que les guerriers qui les montaient demeurassent hors de portée efficace des carabines. Ainsi, adossés à la forêt, dans laquelle ils n'osaient s'aventurer de peur de tomber dans une embuscade, et le passage par le fleuve leur étant interdit, les assiégés étaient obligés de demeurer dans l'expectative, à attendre que les Bambaras prennent à nouveau l'initiative des opérations.

Cela ne tarda guère. Comme le jour déclinait, une partie des pirogues ennemies quitta l'alignement et, tandis que les autres continuaient à interdire l'accès de la rivière aux assiégés, elles se dirigèrent vers la rive en effectuant un large crochet vers l'amont. Aussitôt, Morane et le planteur devinèrent le plan des Bambaras.

— Ils vont aborder pour nous attaquer par voie de terre à la faveur de la nuit, fit Bob.

C'était également l'avis de Van Horn et, aussitôt, des dispositions furent prises pour parer à cette nouvelle menace. Les six pirogues furent disposées, toujours retournées, de façon à former un vaste hexagone régulier au centre duquel fut stockée une grande provision de bois mort. Quand la nuit fut tout à fait tombée, un feu fut allumé qui éclairait les environs de sa clarté dansante.

Longtemps, les assiégés continuèrent à demeurer dans l'attente, les yeux fixés sur les arbres proches, à guetter les silhouettes humaines qui, tôt ou tard, apparaîtraient entre les arbres.

Et tout à coup, derrière ces arbres, une grande clameur monta, puis des formes cornues et griffues, silhouettées en noir par la lueur des feux, apparurent entre les troncs. Des formes qu'aucun des assiégés n'eut de peine à reconnaître.

— Les Jujurus, souffla Van Horn. Ce sont eux qui vont encourager les Bambaras au combat.

Bob Morane serra les dents. Il se sentait étranger à ce combat. Il avait voulu accompagner l'expédition dans le seul but de tempérer l'ardeur vindicative de Pete Van Horn, mais les événements le dépassaient. Sachant n'avoir aucune pitié à attendre des Bambaras, il allait devoir, bien malgré lui, défendre sa vie, tuer pour ne pas être tué.

En avant des Jujurus, d'autres formes, humaines celles-là, s'étaient dressées. Elles bondirent à l'attaque. Il y avait là une centaine de Bambaras aux visages peints en guerre et brandissant de longues sagaies aux fers barbelés.

— Feu ! cria Van Horn.

En même temps, toutes les carabines crachèrent la mort. Un grand nombre de guerriers s'écroulèrent, mais beaucoup d'entre eux, avant de tomber, trouvèrent encore la force de lancer leurs sagaies qui, par bonheur, allèrent ricocher sur le flanc des pirogues.

Leur élan brisé, les assaillants se retirèrent en désordre. À plusieurs reprises, toujours encouragés par les Jujurus, dont on apercevait par intermittence les silhouettes cornues entre les arbres, les Bambaras devaient renouveler leur tentative, mais toujours avec le même insuccès. Finalement, après avoir laissé un certain nombre des leurs sur le terrain, ils parurent renoncer et le silence de la nuit se rétablit, troublé seulement par le grondement lointain des cataractes.

— Ils semblent en avoir assez, dit Van Horn. Peut-être est-ce pour eux le commencement de la sagesse et, pour nous, l'annonce de la victoire.

Morane eut un hochement d'épaules.

— Il est inutile d'anticiper, fit-il. Les Bambaras doivent avoir sans doute encore plus d'un tour dans leur sac.

Le Français avait à peine prononcé ces paroles quand un bruit de tambour, tout proche, monta dans les ténèbres. Un bruit de

tambour auquel un autre, éloigné celui-là, répondit presque aussitôt.

— Le tam-tam télégraphe, fit Van Horn.

Il se tourna vers Jangho, qui se trouvait allongé à peu de distance.

— Comprends-tu ce qu'ils disent ? interrogea-t-il.

— Peut-être, *bwana.* Jangho écouter…

Longuement, le chasseur noir prêta l'oreille, tandis que les tambours continuaient à battre. Au bout d'un instant, le Noir se retourna vers son maître et vers Morane.

— Les Bambaras demandent des renforts à leur village, dit-il. Le village répond que les renforts seront envoyés…

Bob et le planteur échangèrent un long regard.

— Les renforts mettront sans doute plusieurs heures pour arriver, fit Van Horn. Cela nous laisse un peu de répit. Mais, ensuite, ce sera l'attaque massive de la tribu tout entière et, alors, bonsoir la compagnie…

*

* *

Depuis longtemps, les tambours s'étaient tus, faisant à nouveau place au grondement des cataractes. Une aube encore pâle se levait au-delà du fleuve, faisant se détacher les troncs argentés des arbres de la masse encore enténébrée des broussailles.

Une pesante torpeur s'était emparée des assiégés, Blancs et Noirs, qui, les armes à la main, continuaient à attendre l'ultime assaut. Depuis que les tam-tams avaient retenti, les Bambaras n'avaient plus tenté aucune attaque, mais l'on devinait que, dans la nuit, ils s'organisaient, recevant les renforts attendus. À présent, ils devaient se tenir prêts à s'élancer, au commandement de leurs chefs, pour se précipiter sur leurs adversaires. Van Horn avait fait passer le mot d'ordre : quand les Bambaras attaqueraient, faire feu dans le tas et, s'ils réussissaient à atteindre la ligne de défense, combattre corps à corps, à coups de crosse de carabine, à coups de revolver ou de machette.

Soudain, des cris déchirants, qui n'avaient rien d'humain, retentirent un peu partout.

— Les Jujurus, souffla Morane. Ils commandent la nouvelle attaque…

Il y eut encore un silence, puis un dernier cri monta, plus aigu, plus déchirant encore que les autres, et la forêt parut soudain s'animer. En même temps, au-dessus de l'horizon, le soleil jaillit soudain, révélant les guerriers Bambaras aux corps et aux visages peints. Ils étaient beaucoup plus nombreux que la veille, sans doute plusieurs centaines, et ils bondirent à l'attaque avec plus de furie encore que précédemment. Les Winchesters crépitèrent, fauchant les premiers rangs des assaillants, dont l'élan ne se trouva pas pour autant arrêté. Plus il en tombait, plus il en survenait et, à l'apparition de chaque nouveau groupe, les Démons des Cataractes, dissimulés dans la forêt, hurlaient encourageant les guerriers, les poussant au carnage. Les sagaies et les flèches lancées par les Bambaras demeurés à couvert crépitaient sur le ventre des pirogues-abris telle une pluie de bois et de fer.

Plusieurs assaillants, qui avaient atteint la ligne de défense, furent foudroyés à bout portant. Pourtant, ils approchaient plus nombreux et, déjà, plusieurs tirailleurs avaient péri sous les coups des sagaies. Devant Morane, un géant au corps peint en bleu se dressa, brandissant une sorte de longue faucille au fer bizarrement contourné. Morane pressa sur la détente de sa Winchester, mais le chien claqua sur le percuteur sans qu'aucune détonation ne se fît entendre. La carabine était vide, et la faucille allait s'abattre. À ce moment, le guerrier eut un léger sursaut. Une grimace tordit son visage couturé de tatouages scarifiés, et il tomba la face contre terre, une courte flèche, longue de cinquante centimètres à peine, plantée dans la nuque.

Ce fut alors comme si la foudre frappait les Bambaras. Des traits, lancés du haut des arbres, s'abattirent sur eux, les couchant au sol les uns après les autres. Même ceux que les fléchettes ne faisaient qu'égratigner tombaient en se tordant de douleur sous l'effet du poison dont leurs pointes étaient enduites.

Les Winchesters s'étaient remises à tirer et, pris ainsi entre deux ennemis, les Bambaras regagnèrent en hâte le couvert des arbres en poussant des cris de terreur. Tous, ils disparurent, ne laissant que leurs morts derrière eux.

Morane s’était tourné vers la rivière. Il sursauta et posa la main sur le bras de Pete Van Horn.

— Regardez ! dit-il.

Les pirogues qui défendaient l’accès du fleuve s’éloignaient en direction de l’amont, pour bientôt disparaître derrière un coude.

— Ils fuient eux aussi, fit encore Morane.

De cela il n’y avait pas à douter. Tant par voie de terre que par voie d’eau, les Bambaras fuyaient en désordre devant un ennemi inconnu, du moins des membres de l’expédition, mais qui, à en juger par la terreur qu’il inspirait, devait être plus redoutable encore que les Bambaras et les Jujurus eux-mêmes. Un ennemi qui, jusqu’ici, ne s’était encore manifesté que par ces fléchettes pareilles à des jouets d’enfants, mais qui, cependant, dispensaient la mort aussi sûrement, sinon davantage, que les armes bruyantes des civilisés.

Leurs visages levés vers le sommet des arbres, d’où était tombée la grêle de traits ayant semé la panique parmi les Bambaras, Morane, Pete Van Horn et les autres membres de l’expédition demeuraient sur le qui-vive.

Au bout d’un moment, il y eut un bruissement dans les feuillages et une forme humaine, puis plusieurs, glissèrent à terre. Des formes humaines, certes, mais réduites. Une demi-douzaine de petits hommes, hauts à peine d’un mètre quarante mais parfaitement proportionnés et solidement musclés. Pour tout vêtement, ils portaient des pagnes faits d’écorce battue et certains étaient coiffés d’un étrange bonnet militaire, taillé dans une peau de singe. Chacun d’entre eux était armé d’un petit arc, au bois recouvert également de peau de singe.

— Des Pygmées ! fit Morane.

— Les Whutas ! dit Van Horn en écho.

Déjà, le planteur visait de sa carabine le plus proche des petits hommes, mais Bob lui arracha son arme. Van Horn tourna vers lui un visage sur lequel se lisaient à la fois de la colère et de la surprise.

— Qu’est-ce qui vous prend ?

— Ce serait plutôt à moi de vous demander ce qui vous prend de tirer sur ces hommes sans provocation. Ces hommes qui, d’ailleurs, viennent de nous sauver la vie…

Un ricanement échappa au planteur.

— Nous sauver la vie ?… Si vous croyez que les Whutas ont fait cela pour nos beaux yeux. Ils sont les ennemis des Bambaras, tout simplement. Pour le reste, ils doivent être aussi féroces qu'eux…

— C'est ce que nous allons voir, fit Morane.

Il quitta son abri et, se dirigeant vers le centre de l'hexagone formé par les pirogues, il fouilla parmi les bagages de l'expédition et en tira une boîte de sel. Sans armes, il se dirigea alors d'un pas décidé vers les Pygmées et arracha une demi-douzaine de larges feuilles pour en poser une devant chacun des petits hommes. Ceux-ci le regardaient faire avec intérêt, mais sans manifester aucun signe d'hostilité.

Sans hâte, aussi parfaitement à son aise que dans un salon semblait-il, Morane versa un peu de sel au creux de chacune des feuilles. Aussitôt, la convoitise brilla dans les yeux des Pygmées. Ils s'accroupirent et, prenant les fins cristaux blancs au creux de leurs mains, ils se mirent à les avaler avec gourmandise.

Deux ans plus tôt, Morane avait visité les pygmées du Congo belge et, ayant vécu durant quelque temps dans leur voisinage, il possédait des éléments de leur dialecte. Ce fut dans ce dialecte qu'il s'adressa au Whutas quand ceux-ci eurent fini de croquer leur sel.

— Hommes blancs reconnaissants à Whutas d'avoir sauvé leurs vies, dit-il en faisant appel à toute sa connaissance de la langue pygmée.

Un des petits hommes, au visage ouvert et intelligent et qui devait être leur chef, prit à son tour la parole.

— Les Bambaras sont mauvais, et les Whutas sont leurs ennemis. Bambaras et Whutas souvent en guerre…

Une lueur de fierté s'alluma dans le regard du chef pygmée quand il continua :

— Les Whutas sont de braves guerriers, et les Bambaras les craignent.

Avec joie, Morane se rendait compte qu'il saisissait les paroles du chef, et il comprit qu'avec un peu de tact et d'humanité il pourrait s'en faire un allié, voire un ami.

Le chef semblait saisi du même désir, car il posa le doigt sur sa propre poitrine et dit simplement :

— Nhaga !

Morane comprit que son interlocuteur venait de se nommer. Il posa à son tour le doigt sur sa poitrine, pour dire :

— Bob !

Nhaga se mit à rire et répéta à plusieurs reprises :

— Bob !… Bob !…

Ensuite il montra la feuille posée par Morane à ses pieds et demanda :

— Bob encore beaucoup de sel ?

Morane eut un signe de tête affirmatif.

— Oui, dit-il, beaucoup de sel. Assez pour tous les Whutas…

Un rire strident, exprimant la satisfaction la plus parfaite, échappa au Pygmée. De la main, il désigna la forêt.

— Bob et ses amis venir au village de Nhaga. Là ils donneront beaucoup de sel aux Whutas et les hommes blancs et les hommes noirs qui les servent seront les alliés des Whutas.

Pendant que ces paroles s'échangeaient, d'autres Pygmées étaient descendus des arbres au sommet desquels, au cours de la nuit et à l'insu des Bambaras, ils s'étaient juchés. Ils étaient une centaine, tous armés de petits arcs et de fléchettes aux pointes trempées dans le poison. Et Morane comprit que les Whutas, avec leur parfaite connaissance de la forêt, pouvaient devenir de précieux auxiliaires mais que, à la moindre erreur de la part des Blancs et de leurs hommes, leur moindre manquement aux lois de l'hospitalité, ils pouvaient devenir également des ennemis impitoyables.

Chapitre X

Le village des Pygmées Whutas était situé en pleine forêt, en un endroit où les troncs s'élevaient à des hauteurs vertigineuses, tels les piliers d'un prodigieux temple, sans qu'aucun sous-bois ne poussât entre eux.

À vrai dire, il ne s'agissait pas d'un village, mais d'une série de petites agglomérations peu distantes les unes des autres et abritant chacune une vingtaine de familles. Les huttes, basses et arrondies, étaient faites d'une armature de branchages recouverte de larges feuilles.

Tout d'abord, Van Horn n'avait consenti à suivre les petits hommes qu'avec beaucoup de réticence puis, devant leur attitude amicale et les remarques de Morane, il avait finalement adapté une attitude plus souple.

Pendant les premières journées passées chez les Pygmées, ceux-ci d'un côté, les membres de l'expédition de l'autre, étaient demeurés dans une bienveillante expectative. Puis, les Whutas se révélant des êtres doux et paisibles pourvu que l'on respectât leurs coutumes, des relations amicales s'étaient nouées. Nhaga, le chef de la tribu, avait expliqué que les Bambaras étaient leurs ennemis séculaires et que c'était pour cette raison qu'ils étaient venus au secours de l'expédition. Pendant que les Bambaras se préparaient pour l'ultime assaut, ils avaient profité de la nuit pour se glisser parmi eux et, sans être aperçus, se glisser dans les arbres d'où, comme on le sait, ils avaient pu cribler l'adversaire de leurs fléchettes empoisonnées.

Durant une dizaine de jours, Morane, Van Horn et leurs compagnons noirs étaient demeurés chez les Whutas, accompagnant ceux-ci à la chasse à l'éléphant et au gorille, leurs deux gibiers favoris. Pourtant, une préoccupation lancinante semblait torturer l'esprit de Van Horn. Un soir, il s'en ouvrit à Morane.

— Pourquoi ne proposerions-nous pas une alliance aux Whutas ? dit-il. Ceux-ci connaissent l'emplacement du village

bambara. Avec leur aide, nous viendrions aisément à bout de nos ennemis et leur enlèverions à jamais l'envie de venir semer la terreur dans la plaine.

Cette proposition, on le devine, ne plaisait qu'à demi au Français, car il demeurait persuadé qu'il était possible de faire entendre raison pacifiquement aux Bambaras et, par conséquent, aux Démons des Cataractes.

— Ne croyez-vous pas que la défaite que les Bambaras viennent d'essuyer leur aura suffi ? demanda-t-il.

— Je ne le crois pas. Ce sont les Whutas qui les ont vaincus et non pas nous. Si nous abandonnons avant d'avoir montré notre force, les Jujurus continueront à tuer un peu partout.

— N'y aurait-il pas moyen de faire entendre raison aux Bambaras autrement que par la force ? interrogea encore Bob.

— Je me demande comment…

— Nous pourrions leur envoyer une délégation, qui leur proposerait une alliance, leur offrirait des cadeaux, que sais-je ?…

Pete Van Horn eut un sourire équivoque.

— Et cette délégation, qui la commanderait ? Vous sans doute ?…

— Pourquoi pas ? S'il le faut, je suis prêt à payer de ma personne…

Le planteur considéra son interlocuteur avec ironie.

— Votre pacifisme vous honore, dit-il, mais tenter de contacter les Bambaras, surtout dans l'état d'esprit où ils doivent se trouver actuellement, serait de la folie. Ils ont peur des Whutas et de leurs flèches empoisonnées, et c'est pour cette seule raison sans doute qu'ils nous laissent en paix, mais les membres de la délégation dont vous parlez seraient massacrés avant même d'avoir atteint leur village.

Morane demeura un long moment silencieux. En lui-même il reconnaissait le bien-fondé des remarques de Van Horn mais, sans doute à cause de l'antipathie croissante qu'il ressentait à l'égard du planteur, il se refusait à l'avouer ouvertement.

— Peut-être avez-vous raison, fit-il enfin comme à regret. Pourtant, je persiste à croire qu'il existe un moyen d'arranger les choses sans nouvelle effusion de sang. Laissez-moi quelques

heures de réflexion. En général, l'imagination ne me fait jamais défaut. Je finirai bien par trouver une solution…

Une courte hésitation s'empara de Van Horn. Il hocha la tête à plusieurs reprises.

— Soit, dit-il, je vous laisse jusqu'à demain matin. Si, alors, vous n'avez pas trouvé, nous aurons une longue conversation avec le chef Nhaga, et nous tenterons de le décider à détruire définitivement la puissance des Jujurus.

*

* *

Afin d'éviter une promiscuité qui pouvait se révéler gênante, l'expédition avait dressé ses tentes à peu de distance de l'agglomération de huttes occupées par Nhaga et ses proches. Comme, le lendemain matin, Bob n'avait pas trouvé la solution recherchée, il lui fallut se résoudre à entrer dans les vues de Van Horn.

Dans le courant de l'avant-midi, les deux hommes se rendirent donc auprès du chef pygmée. Celui-ci était assis devant sa hutte, fumant une courte pipe à fourneau d'argile. Quand Bob lui eut exposé le motif de leur visite, Nhaga secoua sa bouffarde contre son gros orteil recouvert d'une peau dure comme de la corne, et il dit en parlant lentement, pour que Morane puisse saisir chacune de ses paroles :

— Depuis des générations, les Whutas et les Bambaras sont en guerre, car ces derniers, au cours des siècles, confiants dans la supériorité physique que leur conférait leur taille, ont sans cesse obligé ma tribu à reculer au plus profond de la forêt humide et chaude, tandis qu'eux-mêmes s'installaient sur les savanes des hauts plateaux d'où tombent les cataractes. Quand les Bambaras peuvent capturer un Whutas, ils le font périr dans d'horribles tortures. À de nombreuses reprises, mes ancêtres ont tenté de reconquérir les plateaux, mais en vain, car si les Whutas, grâce à leur ruse et à leur petite taille, s'adjugent l'avantage au cours des combats en forêt, où les Bambaras les craignent, ils se trouvent handicapés en terrain découvert.

« Il y a quelques jours, quand vous les avez obligés à quitter le fleuve pour vous combattre, les Bambaras se sont aventurés dans la forêt. Ils ne se sont pas éloignés des berges, mais le bruit de leurs tam-tams nous a alertés et nous avons profité de la nuit pour nous approcher et prendre position autour de votre retranchement pour, quand les Bambaras lancèrent leur attaque, les décimer à coups de flèches empoisonnées. Indirectement, c'est donc grâce à vous que nous avons pu remporter cette grande victoire sur nos ennemis. Peut-être qu'avec votre aide et vos armes redoutables nous pourrons maintenant les vaincre définitivement. Voilà pourquoi j'accepte votre offre…

Avant de traduire ces dernières paroles à Van Horn, Morane hésita. Il espérait que la réponse du chef pygmée serait négative. Au contraire, elle réduisait à néant tout espoir d'arrangement pacifique avec les Bambaras. Malgré cela, Bob ne pouvait rien faire sans transmettre la réponse de Nhaga au planteur. Quand ce dernier eut connaissance de cette réponse, il ne put réprimer un sursaut de joie, tout comme si la seule pensée d'un prochain massacre le comblait d'aise.

Bob voulut encore tenter de détourner Nhaga de son projet.

— Et les Jujurus, ne les craignez-vous pas ? interrogea-t-il.

Le chef se mit à secouer convulsivement la tête en riant.

— Pourquoi les Whutas craindraient-ils les Jujurus ? Ils savent que les Jujurus sont des hommes comme les autres. Ce sont des Bambaras appartenant à une société secrète dont les membres adorent, dans une caverne sacrée, l'effigie du dieu Jujuru, démon de la forêt et du fleuve, et dont les Bambaras ont une grande peur…

Nhaga secoua à nouveau la tête.

— Non, répéta-t-il, les Whutas ne craignent pas les Jujurus.

Bob se le tint pour dit. Devant le planteur et le chef des Pygmées, il se trouvait en minorité. De son côté, Pete Van Horn entendait profiter de son avantage avant que Nhaga, pour une raison quelconque, ne revînt sur sa décision.

— Pouvez-vous lui demander s'il serait prêt à me fournir immédiatement quelques hommes connaissant bien l'emplacement du village bambara ? fit Van Horn à l'adresse de Morane.

Le Français traduisit cette demande au chef et, quand il eut obtenu une réponse positive, la traduisit à son tour.

— Que comptez-vous faire ? demanda-t-il ensuite à Van Horn.

— Avec quelques-uns de mes propres hommes, je vais me diriger vers les cataractes et le village des Bambaras afin d'espionner ceux-ci. Si les circonstances se révèlent propices, j'enverrai un messager, et vous et Nhaga arriverez avec le gros de vos forces.

— Ce projet de partir en avant-garde me paraît un peu audacieux et inutile, fit remarquer Bob. Non seulement vous risquez de ne jamais atteindre le village des Bambaras, mais encore d'alerter ceux-ci, et perdre ainsi le bénéfice de la surprise. Si vous voulez mon avis, mieux vaut laisser la direction des opérations aux Whutas. Ils connaissent la forêt et…

Avec un geste d'impatience, Van Horn coupa la parole à son interlocuteur.

— Ma décision est prise, dit-il. J'irai en avant-garde, car je veux mettre toutes les chances de mon côté afin de détruire plus sûrement les Jujurus.

— La violence est souvent une arme à deux tranchants, glissa encore Bob. Le Colonial Office ne l'emploierait qu'en dernier ressort, quand tous les autres moyens de persuasion auraient échoué.

Un ricanement échappa à Van Horn.

— Justement, lança-t-il, je ne suis pas le Colonial Office, et j'emploie la méthode qui me semble bonne. Si elle ne vous plaît pas, monsieur Morane…

Bob remarqua, en plus du « monsieur Morane », le ton chargé d'hostilité de Pete Van Horn. Il jugea qu'il lui fallait ouvrir l'œil car, pour l'instant, le planteur avait la partie belle. Il était le plus fort et Bob, isolé à des kilomètres de tout endroit civilisé, ne pouvait songer à lui résister. Pourtant, malgré ces circonstances désavantageuses, Morane n'était pas de ceux qui baissent la tête. Il se tourna vers Van Horn, les jambes bien écartées et les mains à demi fermées ramenées devant lui, comme s'il se tenait prêt à frapper.

— Non, *monsieur* Van Horn, si vous voulez le savoir, votre méthode ne me plaît pas.

Pendant plusieurs secondes, le planteur considéra Morane, comme s'il jugeait l'adversaire. Finalement, il dut comprendre que, dans un combat corps à corps, il n'aurait pas le dessus, car il sourit d'une façon faussement amère.

— Là, là, Bob, dit-il, ne nous emballons pas. Vous êtes un pacifiste à tous crins et cela est à votre avantage. Pourtant, il me faut donner une leçon aux Bambaras. Demain, à l'aube, je partirai en direction des cataractes avec une petite escorte. Lorsque j'appellerai le reste de nos forces pour les lancer à l'attaque, rien ne vous empêchera de demeurer seul au village pygmée, avec les femmes, les enfants et les vieillards…

Morane haussa les épaules et, sans réagir aux sarcasmes du planteur, tourna les talons et se mit à marcher très vite en direction du camp. Pete Van Horn pouvait partir le lendemain, ou même aller au Diable si ça lui chantait, cela ne lui faisait ni chaud ni froid.

Chapitre XI

Depuis quelques minutes, une sorte de brouhaha confus emplissait le sommeil de Morane. Un brouhaha auquel vint soudain se superposer un ordre, lancé d'une voix ferme :

— Levez-vous !… Allons, levez-vous !…

Bob se réveilla en sursaut et ouvrit les yeux. La lumière grise de l'aube envahissait sa tente par la portière relevée et, sur le seuil, un homme se tenait debout, braquant un revolver dans la direction du dormeur. Tout d'abord, Morane crut reconnaître Pete Van Horn mais, quand ses yeux se furent habitués à la demi-obscurité régnant dans l'abri de toile, il distingua la barbe et les cheveux en broussaille, les vêtements déchirés. Il sut alors que le revolver qui était braqué sur lui était son propre revolver, qui lui avait été dérobé peu de temps auparavant, dans les circonstances que l'on sait.

— Levez-vous, répéta l'homme.

Bob n'obéit qu'à demi, car il demeura assis sur son lit de camp, à bâiller à se décrocher la mâchoire. Ce dernier devoir envers le dieu du sommeil rempli, il se peigna les cheveux à l'aide de sa main droite ouverte, puis il reporta ses regards sur son mystérieux visiteur, avant de demander :

— Est-ce votre habitude de pénétrer ainsi chez les gens dès l'aube ?

L'autre eut un signe de tête affirmatif.

— C'est l'heure idéale pour surprendre ses ennemis, répondit-il.

Bob crut reconnaître la voix, tout comme il avait cru reconnaître le visage de son interlocuteur.

— Vous êtes Jean Van Horn, n'est-ce pas ? Jean Van Horn, que tout le monde croit mort…

— Tout juste. Et vous, qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Robert Morane, et j'accompagne votre frère dans son expédition punitive contre les Bambaras.

— Qu'y a-t-il exactement de commun entre mon frère et vous ?

Jean Van Horn avait posé cette dernière question avec rudesse. Malgré cela, Bob Morane expliqua, sans se faire prier, comment il avait fait la connaissance du planteur et comment il avait été amené à le suivre. Il raconta aussi comment ils avaient fait alliance avec les Whutas et comment, la veille, Pete Van Horn était parti en direction du village bambara.

— Mais vous-même, acheva Morane, vous me devez bien aussi quelques explications. Pour commencer, comment êtes-vous parvenu jusqu'ici sans avoir été arrêté par les hommes au service de votre frère ?

Sur le visage émacié du mort-vivant, un fin sourire apparut.

— Vous semblez oublier, monsieur Morane, répondit-il, que ces hommes sont aussi les miens. Si vous voulez vous rendre compte par vous-même…

Jean Van Horn écarta la portière de la tente et, tenant toujours Morane sous la menace de son arme, il lui désigna les Noirs de l'escorte qui, réunis par petits groupes, parlaient avec animation, commentant sans doute le retour de leur second maître, qu'ils croyaient mort depuis un an.

— Si je comprends bien, fit Bob, vous avez profité de l'absence de votre frère pour apparaître et reprendre ces gens en main.

— C'est exact, monsieur Morane. Voilà un an, juste avant ma… disparition donc, la plupart de ces hommes travaillaient déjà à la plantation et, tous, m'aimaient beaucoup. Quand ils m'ont cru mort, ils ont tout naturellement obéi à mon frère mais, maintenant que je suis de retour, c'est à moi qu'ils obéiront…

Bob comprit alors que le brouhaha qu'il avait perçu, juste avant de se réveiller tout à fait, était provoqué par l'apparition dans le camp de Jean Van Horn, que les travailleurs de l'escorte avaient dû prendre tout d'abord pour un fantôme.

— Si je comprends bien, dit Bob, je suis votre prisonnier…

Van Horn avait laissé retomber la portière de la tente.

— Cela dépendra de vous, fit-il. Si vous le désirez, nous pourrons devenir des alliés, pour cela, il me faudrait avoir la certitude que je puis avoir confiance en vous.

— Il me faudrait posséder une assurance équivalente, dit Bob. Depuis notre première rencontre, qui s'est terminée pour moi, vous

le savez, par un terrible coup de gourdin sous l'oreille, je sais que vous n'êtes pas mort. Non seulement, malgré votre aspect plutôt hirsute, j'avais remarqué votre air de famille avec votre frère, mais en outre, je suis allé fouiller ce qui était censé être votre tombe, pour découvrir que jamais personne n'y avait été enterré. Votre apparition ne me surprend donc pas outre mesure. Pourtant, bien que mon opinion soit en partie faite déjà, je voudrais connaître le fin mot de l'histoire pour savoir avec certitude qui, de vous ou de votre frère, joue le rôle de Caïn dans toute cette affaire.

— Votre demande me semble fondée, monsieur Morane. Pour être mon allié, vous avez le droit de savoir.

Du doigt, Morane désigna le revolver.

— Peut-être parlerions-nous plus à l'aise sans ce… témoin, fit-il. Une conversation amicale peut se passer d'ustensiles de ce genre.

Les prunelles perçantes de Jean Van Horn se fixèrent sur le visage du Français, comme si elles voulaient percer le masque de chair, pour lire au-delà, dans la pensée même de l'homme. Cette inspection dut être satisfaisante car, au bout d'un moment, il y eut du relâchement dans l'attitude de Van Horn.

— Je crois pouvoir vous faire confiance, déclara-t-il en glissant le revolver et en s'asseyant contre le mur de toile de la tente, tandis que Morane demeurait assis sur le lit de camp.

— Vous pouvez me faire confiance, assura encore Bob, du moins jusqu'à ce que vous en ayez terminé avec votre histoire. Après, si elle ne me satisfait pas, je reprendrai toute ma liberté d'action.

*

* *

— Comme vous le savez, commença Jean Van Horn, il y a un an environ, mon frère et moi, accompagnés d'un chasseur noir nommé Dongbé, partîmes, très loin vers l'amont de la rivière, pour une partie de chasse au gros gibier. Il me faut vous dire que, depuis notre plus tendre enfance, mon frère Pete avait toujours manifesté une sourde hostilité à mon égard, non seulement parce que mon père me marquait une certaine préférence, mais surtout parce que Pete était ambitieux et âpre au gain. À la mort de notre père, certains

différends, consécutifs à la succession, nous opposèrent mais, comme le testament du défunt ne laissait place à nulle équivoque et qu'il nous partageait ses biens de façon équitable, moitié pour Pete, moitié pour moi, les difficultés s'aplanirent vite. Afin d'éviter de nouveaux ennuis pour l'avenir, je proposai à mon frère de diviser la plantation en deux parties égales à répartir entre nous. Sous prétexte de ne pas morceler un bien que notre père avait eu tant de peine à mettre en valeur, Pete préféra une association aux termes de laquelle si la mort de l'un de nous survenait sans qu'il soit marié, la totalité de la plantation reviendrait au survivant. Je signai cet accord, les années passèrent, et je n'y pensai plus.

« Ce fut seulement au cours de cette mémorable partie de chasse que je pus mesurer toute la duplicité de mon frère. Nous venions de blesser un buffle et, celui-ci s'étant réfugié dans des fourrés, nous tentions de l'en déloger pour l'achever. Je marchais en avant et ce fut moi que la bête chargea. Je la tirai de près, lui logeant une balle en plein cervelet et la tuant sur le coup. Après m'être assuré que l'animal était bien mort, je me tournai vers mon frère. C'est alors que je me rendis compte que celui-ci, ayant épaulé sa carabine, me visait. Je fis un bond de côté mais ne pus éviter que la balle me frappât à l'épaule. Comprenant le danger, je me laissai rouler à terre et me glissai à l'abri d'un buisson. Pete tira plusieurs fois encore au jugé mais sans m'atteindre à nouveau. J'avais lâché ma carabine et me trouvais dans l'impossibilité de me défendre. Me roulant de buisson en buisson, je me mis à fuir en direction du fleuve. Je comprenais n'avoir aucune pitié à attendre de la part de Pete, qui en voulait à ma part de la plantation, et je n'avais qu'une pensée : sauver ma vie.

« Pour gagner la rivière, il me fallait traverser un assez vaste espace débroussaillé. Malgré mon épaule qui me faisait souffrir, je me mis à courir en faisant de nombreux zigzags afin d'empêcher mes poursuivants – Dongbé, grassement payé sans doute, s'était joint à mon frère pour me traquer – et m'atteindre. Hélas, j'avais compté sans l'adresse de Pete, et une seconde balle me frappa au mollet. Par chance, je me trouvais à proximité de la rivière et réussis à me traîner jusqu'à la rive. Là, une terrible déception m'attendait. Je comptais essayer de traverser à la nage, et cela malgré mes

blessures, mais de nombreux crocodiles nageaient en plein courant. Me jeter à l'eau eût été courir à une mort certaine. Cependant, Pete et Dongbé se rapprochaient eux aussi de la rivière et, déjà, j'entendais le bruit de leur course. L'angoisse m'étreignait, car je comprenais que s'ils réussissaient à me rejoindre, ils m'exécuteraient aussitôt. J'avisai alors un arbre, qui venant sans doute d'être arraché à la rive, descendait lentement le courant, à quelques mètres à peine de distance. Décidé à jouer mon atout et malgré le risque des crocodiles, je me glissai à l'eau et nageai vers lui. En dépit des blessures qui me faisaient souffrir atrocement, je réussis à m'accrocher à une branche et à me dissimuler dans le feuillage, heureusement fort touffu. Quand Pete et Dongbé apparurent sur la berge, et comme ma piste s'arrêtait là, ils durent croire que j'avais tenté de traverser à la nage et qu'un crocodile m'avait happé, et cela sans prendre attention à mon arbre qui s'éloignait lentement au fil du courant.

« Par la suite, mon frère et Dongbé durent, par acquit de conscience, rechercher mon cadavre et, ne le trouvant pas, conclure définitivement que j'avais servi de pâture aux crocodiles. Par la suite, s'appuyant sur le témoignage de Dongbé, Pete réussit sans doute à faire enregistrer ma mort par les autorités…

— Cela s'est sans doute passé de cette façon, interrompit Bob. Comme vous ne l'ignorez pas, votre frère et son complice avaient élevé un grand cairn de pierres dans la savane, de façon à ce que, si des chasseurs passaient par là, ils puissent lire votre nom sur la croix. Naturellement, les autorités pouvaient ouvrir une enquête et ordonner l'exhumation de votre corps. Ceci était fort peu probable cependant, car la tombe était fort éloignée et, en outre, le témoignage de Dongbé suffisait. D'ailleurs, si cette enquête avait été ordonnées votre frère pouvait envoyer en hâte Dongbé détruire le cairn, dont il aurait feint ensuite de ne pas retrouver l'emplacement.

— Vos suppositions me paraissent exactes, monsieur Morane reprit Jean Van Horn. Pour en avoir la preuve, il nous suffira d'interroger Dongbé à notre retour à la plantation. En le menaçant, il parlera…

Morane eut un signe de tête négatif.

— Dongbé ne parlera pas, et pour la bonne raison qu'il est mort voilà quelques mois d'une mauvaise fièvre.

Une expression de contrariété assombrit encore le visage grave, marqué par la fatigue et les privations, de Jean Van Horn.

— Une mauvaise fièvre, répéta-t-il. Ou un témoin gênant qui a été supprimé, tout simplement. Malgré toute la répulsion que j'éprouve à le dire, je sais maintenant que mon frère ne reculerait devant aucun crime, tant pour assurer sa sécurité que pour satisfaire sa cupidité.

Jean Van Horn se secoua, comme s'il voulait se soustraire à un cauchemar, puis il continua son récit :

— Pendant plusieurs heures, soigneusement calé entre deux branches, je dérivai avec l'arbre déraciné. Par bonheur, je possédais dans la poche de ma veste une petite trousse de pharmacie étanche. À l'aide de mon couteau j'avais pu extraire les deux balles de mon épaule et de mon mollet, et je saupoudrai les blessures à l'aide de sulfamides. Finalement, à un coude du fleuve, l'arbre fut poussé à la berge. Je pris pied et trouvai un refuge provisoire au milieu d'un buisson épineux au sein duquel, j'en étais certain, les fauves ne s'aventureraient pas. Grâce à mon couteau de chasse, j'avais pu y pratiquer un étroit passage, dans lequel je me glissais en rampant et que je refermais derrière moi à l'aide d'un bouchon de branches épineuses. Je n'osais pas allumer de feu, de peur de signaler ainsi ma présence à mon frère.

« Comme je venais d'établir ce précaire refuge, travail qui m'avait été pénible à cause de mes blessures, je sentis les premières atteintes de la fièvre. En hâte, je fis une petite provision de fruits et de racines comestibles, plusieurs calebasses d'eau potables et, ayant allumé un petit foyer entre des pierres, cautérisai mes plaies au fer rouge. Ma fièvre était tellement intense que ce fut à peine si je sentis la douleur. Après avoir éteint le foyer, je me glissai dans mon abri, que je refermai derrière moi.

« Durant des jours, je demeurai entre la vie et la mort, et seule ma petite provision de quinine synthétique me permit sans doute d'échapper à une fin fatale. Grâce aux sulfamides et à la cautérisation, mes blessures ne s'envenimèrent pas et guérirent lentement. Lorsque la fièvre me laissait un peu de répit, je me

traînais au-dehors pour renouveler ma provision d'eau et d'aliments. Seule, j'en suis certain, ma connaissance parfaite de la jungle et de ses ressources naturelles, devait me permettre de survivre.

« Il me serait difficile de dire avec précision combien de temps je restai ainsi, vivant d'une vie quasi végétative. Quand je me trouvai complètement guéri, j'étais très faible et j'avais presque complètement perdu la mémoire. Dès lors, pendant des semaines, je vécus à la façon d'une bête, ou d'un homme des cavernes. Je m'étais constitué un refuge de branchages au sommet d'un arbre, à la façon de Tarzan, et je chassais l'antilope à l'aide de flèches et de sagaies munies de pointes en silex.

« Des mois passèrent et, lentement, la mémoire me revenait. Le forfait de mon frère Pete m'apparut alors dans toute son horreur, et je formai le projet d'en tirer une éclatante vengeance. Mais comment m'y prendre ? Réapparaître brusquement ? Pete pouvait à nouveau attenter à ma vie, mais sans me laisser la moindre chance de m'en tirer cette fois. Demander l'aide des autorités ? Mon frère me ferait passer pour un imposteur et, puisque je devais être mort légalement, on ouvrirait une enquête que Pete, avec l'aide de bons avocats, pourrait faire durer. Certes, j'étais persuadé que la vérité et la justice finiraient par triompher, mais j'étais démuni d'argent et, pour rentrer en possession de mes biens, il me fallait commencer par faire reconnaître mon identité. Bref, pour confondre le criminel, il me faudrait sans doute beaucoup de temps.

« Avant tout, il me fallait donc de l'argent, beaucoup d'argent. C'est alors que je me souvins d'un récit que nous avait fait mon père, bien des années auparavant, alors que mon frère et moi n'étions encore que des enfants.

« Dans sa jeunesse, à la fin du siècle dernier, mon père avait fait partie d'une expédition punitive contre les Bambaras. Au cours de son séjour parmi cette tribu, il était entré en possession d'un message rédigé dix ans plus tôt par un trafiquant portugais. Ce dernier, marchand d'esclaves, avait été traqué, en voulant faire son odieux négoce, par les Bambaras, qui l'avaient cerné dans une caverne creusée dans une des falaises bordant la grande cataracte. Ce Portugais transportait avec lui une grosse somme en pièces d'or destinée aux Arabes avec lesquels il traitait. Au moment d'être

capturé par les Bambaras, il dissimula ce trésor dans la caverne puis, quelques jours plus tard, avant d'être sacrifié, il avait écrit le secret de la cachette sur un morceau de papier qu'il avait dissimulé lui-même dans la case où il était retenu prisonnier. Mon père n'avait découvert ce testament que bien plus tard, enfermé dans l'un des nombreux objets rapportés de chez les Bambaras, là où le trafiquant l'avait déposé lui-même. Mon père, persuadé que le plus grand des biens était le travail, n'était jamais parti à la recherche du trésor et avait même laissé le document là où il l'avait trouvé. Nous tentâmes bien de nous en faire révéler l'emplacement, mais le digne homme ne voulut rien savoir. Alors, mon frère et moi tentâmes de découvrir la cachette par nos propres moyens ; tous nos efforts furent vains cependant et, bientôt, nous passâmes à d'autres jeux. Quelques années plus tard, j'étais déjà alors un adolescent, je renversai par mégarde le grand fétiche bambara trônant dans le living-room du bungalow. La tête se détacha et je découvris, dans une alvéole soigneusement dissimulée, le testament du Portugais. Celui-ci indiquait de façon précise l'endroit où étaient dissimulées les pièces d'or, comment il avait été capturé par les Bambaras et comment, au moment d'être mis à mort, il avait dissimulé le document à l'intérieur du fétiche trônant dans la case où il se trouvait prisonnier. Il terminait en déclarant qu'il léguait le trésor à celui qui aurait la chance de mettre la main sur le message.

« Comme il était dangereux de se rendre sur le territoire des Bambaras et comme, en outre, la plantation, en plein essor, représentait à elle seule plus de dix riches trésors, je replaçai le document dans sa cachette sans en parler à quiconque. La mort de mon père survint et je ne pensai plus au testament de l'esclavagiste jusqu'au jour où voilà un mois, je décidai de confondre mon frère. Puisque j'avais besoin d'argent, de beaucoup d'argent, et qu'il y avait un trésor caché dans la région des cataractes, ma voie était toute tracée. Je m'emparerais du trésor et, après l'avoir monnayé, je serais à même d'entreprendre les démarches qui me rétabliraient dans mes droits.

« Malheureusement, comme je viens de vous le dire, ma mémoire avait été sérieusement ébranlée, et je ne parvenais plus à me souvenir des repères indiqués sur le document. Je décidai donc

de récupérer celui-ci en m'introduisant nuitamment dans le bungalow. Je me mis donc en route pour la plantation et, au passage, m'arrêtai dans la tribu des Yashibés, dont le chef, N'Ango, était un de mes amis. En apprenant la scélératesse de mon frère, N'Ango fut outré et voulut intervenir aussitôt, mais je le priai de n'en rien faire et de garder le secret le plus complet sur mon retour. Ayant obtenu la parole du chef des Yashibés, je gagnai la plantation et, la nuit, profitant du trouble jeté par la présence des Jujurus, je m'introduisis dans le bungalow. Mon premier but était de m'emparer du document, et mon second de prendre des armes afin de pouvoir mener à bien mon raid vers les cataractes. Je fus hélas interrompu et j'eus juste le temps de m'emparer du document portugais et de fuir…

— Ainsi, fit remarquer Morane, c'était vous ce mystérieux homme blanc qui s'était introduit dans le bungalow ?

— C'était moi… Après avoir récupéré le document, je me mis à remonter le fleuve à bord d'une petite pirogue que m'avait donné N'Ango, le chef yashibé. Je dus me dissimuler dans la forêt pour laisser passer votre expédition, dont les canots, maniés par de nombreux pagayeurs, étaient naturellement plus rapides que le mien. Il me fallut donc désormais me résoudre à vous suivre, sans bien savoir quel était votre but. De loin, j'assistai à votre arrivée au village des Yashibés et à votre départ précipité. J'en déduisis que N'Ango, prévenu par moi de la scélératesse de mon frère, avait éconduit ce dernier.

« Pourtant, la nécessité de posséder une arme à feu quelconque devenait pour moi de plus en plus impérieuse. Je décidai de pénétrer dans votre camp pour m'en approprier une. Votre tente était la plus à l'écart et je profitai de votre sommeil pour m'y introduire. Mais vous vous êtes réveillé. Vous connaissez la suite : je réussis à vous échapper et, peu de temps après, en vous attaquant par surprise, à m'emparer de votre ceinture d'arme…

Jean Van Horn s'interrompit et dévisagea Morane d'un air intrigué.

— Ce que je me suis toujours demandé, dit-il, c'est pourquoi vous n'aviez pas alors donné l'alarme.

— Quand je me suis réveillé, fit Bob, et que je vous ai vu penché sur moi, j'ai cru tout d'abord que c'était Pete. Ensuite, j'ai réalisé qui vous étiez et j'ai compris que quelque chose ne tournait pas rond. Après m'être rendu compte que le cairn était un vulgaire simulacre, j'ai été persuadé que votre frère avait quelque chose à se reprocher et j'ai voulu attendre qu'il se découvrît lui-même. Voilà pourquoi je me suis fait votre complice.

— Je vous en suis reconnaissant, dit Jean Van Horn avec un sourire. Mais il me faut achever mon récit. Sans comprendre la raison pour laquelle vous ne m'aviez pas dénoncé, je continuai à suivre votre petite flottille. J'assistai impuissant à votre combat contre les Bambaras, puis à l'intervention des Pygmées. La suite est simple. Je continuai à vous suivre jusqu'ici et, ce matin, profitant de l'absence de mon frère, je me fis reconnaître par les hommes de l'escorte, et me voilà…

*

* *

Jean Van Horn s'était tu et un long silence s'était établi entre les deux hommes.

— Si je comprends bien, dit finalement Morane, la situation est à présent retournée. C'est vous qui vous mettez à la tête de l'expédition et votre frère qui devient un proscrit. Que comptez-vous faire quand il reviendra ? L'arrêter ?…

Le visage bruni et marqué par les privations de Jean Van Horn se durcit davantage encore.

— Je souhaite que Pete ne revienne pas, dit-il d'une voix sourde.

Bob sursauta.

— Je ne vous comprends pas…

— C'est facile à comprendre, pourtant. Si Pete revenait, je serais obligé de m'emparer de sa personne pour le remettre aux autorités.

— Vous pourriez tenter de vous entendre avec lui, fit Bob, et repartir à zéro.

Mais Jean Van Horn ne paraissait pas de cet avis.

— M'entendre avec Pete ? fit-il d'une voix rêveuse. Après ce qui s'est passé, ce serait impossible, comprenez-le. Je vivrais dans la

crainte continuelle qu'il ne tente une fois encore de m'assassiner. D'autre part, je ne pourrais me résoudre à remettre mon propre frère entre les mains de la justice. Non, monsieur Morane, croyez-moi, le mieux serait qu'il périsse tué par les Bambaras. Ainsi, il aurait indirectement payé pour ses crimes et ne connaîtrait pas de condamnation infamante. Je ne puis quand même pas, que diable, le tuer de ma propre main pour le soustraire à la justice !

Cette fois, Morane ne répondit pas. Il ne savait d'ailleurs que répondre, car il comprenait ce qui se passait dans l'esprit de son interlocuteur. Pour Jean Van Horn, Pete demeurait un frère, et il préférait le savoir mort plutôt que de le voir condamner comme meurtrier…

— Vous ne dites rien, monsieur Morane…

Bob haussa les épaules.

— Que puis-je vous dire ? Vous approuver ? Vous désapprouver ? Je ne sais vraiment quelle décision prendre. Tout ce que je puis faire, c'est vous plaindre. De toute façon, vous pouvez être assuré que, quoi qu'il arrive, je suis de votre côté.

La main de Van Horn se tendit et Bob la serra.

— Merci, monsieur Morane. Je me trompe rarement sur un homme, et je sais pouvoir compter sur votre loyauté.

À ce moment, très loin, un roulement de tam-tams retentit, fort assourdi. Morane et Van Horn échangèrent un long regard chargé d'inquiétude.

— Les tambours de guerre bambaras, fit Bob.

— Oui, les tambours de guerre bambaras ! Le châtiment commence…

Le Français s'était dressé d'un bond.

— Votre frère ! fit-il. C'est après lui qu'ils en ont. Sa vie est en danger. Il nous faut aller à son secours…

— Il n'en est pas question. Il s'agit peut-être de mon frère, monsieur Morane, mais aussi d'un meurtrier. Voilà pourquoi je ne risquerai pas la vie d'autres hommes pour sauver la sienne.

Déjà, Morane avait passé ses vêtements. Il réunit quelques objets indispensables, vivres, munitions et pharmacie dans un havresac, puis il s'empara de ses armes. Jean Van Horn l'avait

regardé faire sans intervenir. Quand ses préparatifs furent terminés, Bob se tourna vers lui.

— Vous ne voulez pas risquer votre vie et celle d'autres hommes pour sauver un frère criminel. D'accord, cela vous regarde. Mais ma vie à moi m'appartient, et voilà pourquoi je vais partir seul à la recherche de Pete. Et, surtout, ne tentez pas de me retenir…

Sur ces paroles, Bob sortit de la tente. Jean Van Horn ne fit rien pour l'en empêcher.

Chapitre XII

Durant toute la matinée, Bob Morane avait longé le fleuve. Par endroits, la forêt était à ce point épaisse qu'il lui fallait se frayer un chemin à coups de machette. Deux bruits le guidaient, celui de la cataracte proche à présent et celui des tam-tams bambaras. Assez inexplicablement, ces tam-tams semblaient retentir sous terre et quand Morane, s'accroupissant, posait l'oreille contre le sol, ils résonnaient avec une intensité accrue.

Petit à petit, les arbres s'espacèrent, et Bob déboucha au pied de la grande cataracte elle-même, gigantesque mur d'eau de cent mètres de hauteur, brillant sous le soleil telle une feuille d'acier poli et dont le pied disparaissait dans des nuages de vapeur.

Après avoir admiré pendant de longues minutes le spectacle grandiose s'offrant à ses regards, Morane s'avança vers l'éboulis de rocs, permettant d'accéder au sommet de la chute. Cet éboulis formait une sorte d'escalier monumental et irrégulier, fait de blocs cyclopéens et le long duquel un homme rompu à tous les exercices physiques comme l'était Bob pouvait se hisser sans trop de peine.

Il fallut plus d'une heure au Français pour atteindre le haut de la chute. Là, il s'arrêta, trempé, tant par la sueur que par les minuscules gouttelettes d'eau pulvérisées montant en nuages épais et irisés par les rayons du soleil.

Devant Morane, une vaste zone de savanes boisées s'étendait, à travers laquelle coulait la rivière, déjà beaucoup moins large qu'au bief inférieur. Au loin, on apercevait les montagnes au sein desquelles elle prenait sa source.

Le chapeau baissé sur les yeux, Bob étudiait l'étendue de la plaine devant lui. Là, quelque part au bord du fleuve, comme les Pygmées l'avaient affirmé, devait se trouver le grand village des Bambaras. Pourtant, Morane ne parvenait pas à le repérer ; sans doute devait-il être dissimulé derrière un quelconque petit bois.

Inlassablement, les tam-tams continuaient à battre. Pour la vingtième fois peut-être depuis son départ du camp, Bob

s’agenouilla et colla son oreille au sol. Il devait se rapprocher à présent, car le son lui parvenait plus nettement. C’était un martèlement lourd et puissant, faisant vaguement songer au bruit d’un marteau-pilon.

— On dirait qu’il s’agit d’un seul tambour, murmura Bob. Sans doute un de ces énormes tam-tams fait d’un tronc d’arbre creusé. Mais du diable si je comprends pourquoi ce tambour a été enterré…

Il se releva et, d’un revers de main, essuya son front dégoulinant de transpiration. Peu à peu, il commençait à réaliser la folie de son acte. Mû par un sentiment ridiculement chevaleresque, il s’en apercevait maintenant, il s’était lancé au secours d’un criminel, d’un homme qui quelques jours plus tôt, au cours de cette partie de chasse aux images en compagnie de Jangho, avait probablement tenté de le tuer lui-même. En outre, il était parti seul et, bientôt peut-être, il aurait toute la tribu des Bambaras *sur* le dos. Par expérience, Morane savait de quoi ils étaient capables et, pendant un instant, il regretta que Jean Van Horn ne l’ait pas retenu de force au campement.

Morane possédait cependant une grande force qui, pour beaucoup, pouvait passer pour de l’insouciance mais qui, en réalité, était la conscience de sa responsabilité en face de ses propres actes. Toujours il voulait aller jusqu’au bout de la voie sur laquelle il s’était engagé. Contrairement à ce que l’on pourrait penser, cela n’avait rien à voir chez lui avec un entêtement aveugle, car il s’agissait au contraire d’une puissance raisonnée et effective.

Déjà, la décision du Français était prise. Il avait décidé d’aller au secours de Pete Van Horn, et il tenterait de le ramener vivant au camp. Jusqu’alors, il n’avait encore découvert aucune trace du planteur et de ses compagnons. Pourtant, ceux-ci devaient certainement avoir suivi le même chemin que lui.

Pour l’instant, le fleuve, que Morane longeait, s’engouffrait en rapide entre deux hautes falaises resserrées en goulet. Bob marchait au sommet d’une de ces falaises et, dans la paroi de celle d’en face, il apercevait de nombreux trous, entrées d’excavations creusées sans doute par le travail des eaux de ruissellement.

« Sans doute est-ce dans une de ces cavernes que se trouve dissimulé le trésor du trafiquant d’esclaves portugais, pensa Morane.

Sans les indications nécessaires, autant chercher une aiguille dans une botte de foin… »

Il n'eut pas le loisir d'épiloguer davantage sur ce sujet car, comme il venait de tourner la tête, son attention fut attirée par un vol de vautours tournoyant dans le ciel, à peu de distance sur la savane.

Bob connaissait bien la signification d'une telle découverte. Là-bas, il devait y avoir un cadavre quelconque. Bien sûr il pouvait s'agir d'un animal, mais aussi d'un homme… Tout de suite, il songea à Pete Van Horn.

— Allons voir, murmura-t-il. Autant en avoir tout de suite le cœur net…

Au bout de quelques minutes de marche, il atteignit l'endroit au-dessus duquel tournaient les charognards. Après qu'il eût chassé les vautours qui s'étaient déjà posés sur le sol, un repoussant spectacle s'offrit à ses yeux. Il avait là quatre cadavres humains, déjà mutilés par les becs des oiseaux de proie, et desquels montait une horrible puanteur de chairs corrompues. Surmontant son dégoût, Bob s'approcha plus près encore, et il reconnut les restes de deux Noirs vêtus de lambeaux de vêtements kakis et de deux Pygmées de la tribu des Whutas.

Chassé par l'odeur nauséabonde dégagée par ces pauvres débris humains, Morane recula, le cœur serré.

— Ce sont les restes des quatre hommes qui accompagnaient Van Horn. Ils auront été tués par les Bambaras.

Sans attendre davantage, il se remit en route le long du fleuve. Sur son chemin, il devait trouver d'autres cadavres à demi dévorés par les vautours. Il en compta douze, y compris les quatre premiers. C'était la totalité de ceux qui avaient accompagné Van Horn. Pourtant, malgré de rapides recherches, il ne découvrit nulle part les restes du planteur lui-même. S'ils avaient gît quelque part, la présence des vautours les lui aurait immanquablement signalés.

« Probablement Van Horn a-t-il été capturé, pensa Bob. Les Bambaras le réservent sans doute pour quelque cérémonie sanglante au cours de laquelle il sera torturé, puis exécuté. Un idiot intégral comprendrait cela rien qu'en entendant le bruit de ce tambour… Mais que je sois pendu par les pouces si je comprends pourquoi ledit tambour semble battre sous le sol. Les Bambaras ne

sont pas des troglodytes que je sache… Mais remettons-nous en route. Tôt ou tard, j'aurai sans doute l'explication de cette énigme. Peut-être même me sera-t-il donné d'approcher ce tam-tam *de trop près… »*

*

* *

Cela faisait un quart d'heure maintenant que Bob Morane avait découvert, puis dépassé les derniers cadavres. Les rives du fleuve s'étaient abaissées et le courant considérablement apaisé. Le soleil déclinait dans le ciel et Morane, espérait atteindre le village de Bambaras avant le crépuscule. Là, il grimperait au sommet d'un arbre et tenterait de repérer la case dans laquelle se trouvait enfermé Pete Van Horn. Au cours de la nuit, il se glisserait dans le village et essaierait de libérer le planteur. « Pour le livrer ensuite à la justice, songea Bob. Bien sûr, en ce, qui concerne son frère, Pete Van Horn ne pourra qu'être retenu coupable de tentative d'assassinat. Au contraire si, comme je le suppose, il a tué Dongbé, le chasseur noir, pour supprimer un témoin gênant…

Les réflexions de Bob furent coupées net par l'apparition d'un groupe d'hommes sur la savane : une trentaine de guerriers bambaras en armes. Tout d'abord, le Français put croire n'avoir pas été aperçu, mais il dut vite se détromper, car les Bambaras s'étaient séparés en des groupes, l'un coupant en biais vers l'amont du fleuve, l'autre vers l'aval, dans l'intention évidente de lui couper la route.

Bob s'arrêta, indécis. Certes, il pourrait se défendre, mais pourtant, il ne se faisait pas d'illusions : en terrain découvert, et malgré l'efficacité des armes à feu, il succomberait finalement sous le nombre de ses adversaires. Se retrancher ? Il ne voyait à proximité nul endroit propice. Quant à fuir, bien qu'il fût un excellent coureur, il ne pouvait espérer avec ses chaussures rigides, réussir à distancer les grands guerriers bambaras accoutumés à forcer l'antilope à la course. Une seule voie de salut demeurait. Le fleuve ! Bob se mit à courir dans cette direction, mais les Bambaras, effectuant un double mouvement de crochet, tentèrent de lui barrer

le chemin. Ils filaient comme des gazelles et Bob comprit que, dans l'état présent des choses, il ne possédait aucune chance de leur échapper.

Rapidement, il saisit sa carabine passée en bandoulière, s'agenouilla et visa le premier groupe de guerriers. Par deux fois, il pressa la détente et des Bambaras roulèrent à terre. Aussitôt, Bob fit volte-face, visa l'autre groupe et deux nouveaux guerriers s'écroulèrent. Les autres Bambaras, pour échapper à ce tir meurtrier, se jetèrent sur le sol.

Bob se remit à courir et profita de ce répit pour atteindre la rive. Déjà, après avoir jeté un coup d'œil autour de lui pour se rendre compte s'il n'apercevait pas de crocodiles, il allait se jeter à la nage, quand il distingua dans les hautes herbes une vielle souche, longue d'un peu plus de deux mètres et d'une circonférence d'environ soixante-quinze centimètres. Se servant de la crosse de sa carabine comme d'un levier, Morane fit rouler le tronc à l'eau et s'aperçut avec joie que, malgré sa vétusté, il flottait.

Là-bas, les Bambaras s'étaient redressés et accouraient. En hâte, Bob se jucha à califourchon sur la souche et, sa carabine lui servant cette fois de pagaie, il la poussa dans le courant. Quelques sagaies filèrent dans sa direction, mais sans l'atteindre. La carabine redevint carabine et deux nouveaux Bambaras s'écroulèrent, tandis que les autres s'égaillaient. Quelques minutes plus tard, Bob se trouvait hors de portée des armes de jet. Alors, il se détendit et poussa un soupir de soulagement.

— Ouf ! je leur ai échappé de peu. Hélas, cela n'a pas été sans casse du côté des Bambaras, mais je jouais mon silence.

Il secoua ses regrets. « Ne nous reposons pas sur nos lauriers surtout, songea-t-il. Les Bambaras vont sans doute chercher une pirogue et me filer de train. Devant des pagayeurs de cette force, je ferai plutôt triste mine sur mon tronc d'arbre. »

Se tournant vers l'endroit de la berge où étaient demeurés les guerriers survivants, il les aperçut à la même place. Ils continuaient à regarder de son côté, mais sans bouger.

« Qu'attendent-ils donc ? Pourquoi demeurent-ils là, comme s'ils assistaient à des régates, au lieu de se précipiter vers la plus proche pirogue ? »

Brusquement, Morane comprit pourquoi les Bambaras n’essayaient pas de le poursuivre. Un remous avait saisi la souche qui s’était mise à tourbillonner, pour ensuite filer à nouveau dans le courant avec une vitesse soudain accrue.

— Les rapides ! dit Bob.

De toute la vigueur de ses bras, il tenta de faire dériver le tronc vers la berge opposée à celle où se trouvaient les Bambaras, mais il ne put y parvenir. Peut-être aurait-il réussi s’il avait possédé une bonne pirogue et une bonne pagaie, mais essayer de manœuvrer ce vieux morceau de bois pourri avec une crosse de carabine, cela équivalait à vouloir atteindre la lune à bord d’une boîte à cigares.

Chapitre XIII

Lancée presque à la vitesse d'un canot automobile filant à toute allure, la souche sur laquelle Bob Morane se tenait à califourchon s'était engagée dans le goulet aboutissant à la cataracte. Dans quelques minutes, ce serait la chute irrémédiable. Une chute de deux cents mètres dans le vide avec, en bas, l'eau qui, pour un corps humain tombant de cette hauteur, prendrait la dureté du métal.

Déjà, Bob avait toutes les peines du monde à se tenir en équilibre sur le tronc auquel, heureusement, un tronçon de branche faisait office de balancier. Le grossier esquif longeait une des murailles du goulet, murailles qui, on s'en souviendra, étaient percées de nombreuses excavations creusées par les eaux de ruissellement. Dans les lézardes de cette muraille, des arbustes avaient poussé, dont les branches, entortillées de lianes parasites, pendaient vers le courant.

« Si je pouvais saisir au passage une de ces branches ou une de ces lianes, pensait Bob, je serais momentanément tiré d'affaire. Peut-être pourrais-je me hisser et trouver un point d'appui quelconque… »

Il avait passé sa carabine en bandoulière et guettait le moment où un arbuste se trouverait à sa portée. L'occasion finit par se présenter et ses deux mains, telles des griffes, se refermèrent sur une branche pendante. Durant une fraction de seconde, Morane eut l'impression que ses bras allaient être arrachés, et il fut sur le point de lâcher prise. Pourtant, il tint bon et la souche, entraînée par le courant, glissa sous lui et disparut au loin, tandis que Morane demeurait suspendu, les pieds baignant dans l'eau tumultueuse. Lentement, à la force des poignets, il s'éleva le long de la branche tendue maintenant à la verticale. N'allait-elle pas céder sous son poids ? L'arbuste tout entier n'allait-il pas être arraché de l'étroite lézarde dans laquelle il avait pris racine ? Le végétal tint bon cependant et, après de longues minutes d'effort. Bob parvint au tronc principal, gros à peine comme une cuisse d'homme, mais sur

lequel il pouvait néanmoins se tenir assis, les jambes se balançant dans le vide.

Momentanément en sécurité, car son appui se révélait solide, Bob jugea la situation avec sang-froid. Au-dessus de lui, une excavation s'ouvrait dans la falaise. Pour l'atteindre, il lui fallait gravir une dizaine de mètres de muraille presque lisse. Certes, Bob jugeait l'escalade possible mais, pour la mener à bien, il lui fallait posséder une pleine liberté de mouvements, et son havresac et sa carabine l'encombraient. Pourtant, il ne pouvait les abandonner, car il connaissait leur utilité pour un homme seul dans la jungle. Mais Bob avait heureusement eu soin de se munir d'une pelote de fine cordelette. Il déroula celle-ci et en fixa l'une des extrémités à la carabine et au havresac, et l'autre à son poignet. Quand il aurait atteint l'excavation, il n'aurait qu'à hisser les deux objets, et recommencer ensuite jusqu'à ce qu'il se fût hissé jusqu'au sommet de la falaise. Là, il pouvait tomber à nouveau en présence d'un parti de guerriers Bambaras, et sa carabine lui serait d'une grande utilité.

Assurant chaque prise et évitant de regarder sous lui, vers l'eau bouillonnante, pour échapper au vertige, Bob commença l'escalade. Il allait lentement, le ventre collé au rocher, à la façon d'un lézard. Parfois, c'était tout juste s'il pouvait se tenir par la pointe des pieds ou l'extrémité des doigts glissés dans d'étroites crevasses. Alors, il demeurait immobile, mesurant sa respiration, n'osant lever la tête de peur de déplacer son centre de gravité et de perdre l'équilibre. Tâtonnant en aveugle, il avançait une main et cherchait une prise plus sûre. Quand il l'avait trouvée, il reprenait sa reptation verticale.

Il fallut ainsi près d'une demi-heure à Morane pour franchir les dix mètres le séparant de l'entrée de l'excavation. Finalement, il se glissa dans celle-ci et, épuisé par l'effort, resta un long moment sans bouger. Quand sa tension nerveuse se fut un peu relâchée, il amena à lui le havresac et la carabine et, alors seulement, il examina l'endroit où il se trouvait. L'excavation elle-même, d'un diamètre de deux mètres environ, avait forme d'entonnoir et, au fond, un étroit boyau semblait s'enfoncer très loin dans les profondeurs du roc.

Poussé par la curiosité, Morane s'avança vers le boyau et plongea la tête et les épaules à l'intérieur. Devant lui, il n'y avait que

les ténèbres épaisses. Il tendit le bras le plus loin qu'il put, sans rien rencontrer.

D'ailleurs, un courant d'air frais lui apprenait que le passage se continuait fort loin et devait sans doute posséder une autre sortie. À ce moment seulement, il prit garde au bruit du tam-tam. Celui-ci s'était fait plus violent et semblait provenir des entrailles du roc lui-même, en empruntant le chemin du boyau.

Bob demeura indécis. Le mystère venait de lui éclater à nouveau au visage, tel un ballon de baudruche trop gonflé, et il se sentait saisi du désir de savoir ce qui se cachait derrière le bruit de ce tambour énigmatique.

Malgré sa curiosité dévorante, Morane ne s'engageait cependant jamais dans une aventure sans en peser soigneusement le pour et le contre, sauf peut-être si une vie humaine se trouvait enjeu, ou le bonheur d'être sans défense. Cette fois, il examina soigneusement les deux possibilités s'offrant à lui : ou oublier le tam-tam et continuer sa périlleuse ascension, ou s'enfoncer dans le boyau. L'ascension se révélerait sans doute une entreprise dangereuse du moins s'il en jugeait par ces malheureux dix mètres qu'il venait de gravir après des efforts surhumains, une tension nerveuse constante. À un moment donné, ses forces pouvaient le trahir, ses nerfs le lâcher, et alors ce serait la chute dans les eaux écumantes du rapide. Il lui paraissait moins dangereux, pour l'instant du moins, de s'enfoncer dans la caverne. Plus loin, suivant les circonstances, il serait toujours temps d'aviser.

— Va pour le petit voyage souterrain, dit-il finalement à haute voix. J'ai pas mal visité de cavernes dans mon existence, des grottes au trésor, des repaires de brigands… Une de plus, une de moins…

Après avoir regarni le magasin de sa carabine, qu'il avait déchargée tout à l'heure sur les Bambaras, Bob tira une torche électrique du havresac et s'assura de son bon fonctionnement. Il possédait plusieurs piles de rechange, des vivres, des munitions, et la gourde fixée au havresac était pleine. Il se trouvait donc paré pour la petite reconnaissance souterraine qu'il voulait entreprendre.

Là-bas, à l'ouest, le soleil allait disparaître derrière l'horizon mais, pour Bob, cela n'avait à présent pas grande importance puisque, de

toute façon, là où il allait se rendre, la nuit régnait éternellement.

*
* *

Si l'entrée du boyau s'était révélée tout d'abord juste assez large pour permettre au Français de s'y glisser en rampant, vite il s'était élargi et Bob, après avoir progressé accroupi pendant une centaine de mètres, avait pu se redresser tout à fait.

Le tunnel le long duquel il avançait à présent était parfaitement circulaire et faisait songer à une gigantesque conduite d'égout. Du salpêtre couvrait les parois et ses cristaux scintillaient comme de minuscules diamants sous la lumière de la torche. Plus Bob progressait, plus le bruit du tambour se précisait, comme si, réellement, il battait quelque part à l'intérieur du roc.

À différentes reprises, le boyau avait bifurqué, et Bob avait eu soin d'emprunter chaque fois l'embranchement par lequel le son du tam-tam lui parvenait avec le plus d'intensité. À chaque bifurcation, en prévision du retour, il gravait une petite flèche dans le roc à l'aide de la pointe de son couteau.

Durant plus d'une heure, cette progression souterraine se continua et, en comptant que Bob avançait rapidement sur un sol uni, poli au cours des millénaires par le ruissellement des eaux à chaque saison des pluies, il devait avoir couvert déjà une distance assez appréciable.

Maintenant, le tambour résonnait si proche que l'explorateur avait l'impression de s'y trouver enfermé ; il ressentait chaque battement de façon physique comme si, chaque fois, il recevait un grand coup de poing en pleine poitrine.

Soudain, le plafond du tunnel s'éleva et en même temps, ou presque, un éboulis de roches ferma le passage. Pas complètement cependant car, au sommet de l'éboulis, demeurait une étroite ouverture éclairée d'une lueur rougeâtre et dansante. C'était par cette ouverture que les battements du tam-tam s'écoulaient en un torrent sonore.

Après s'être assuré que son revolver jouait bien dans son étui, Bob avait éteint sa torche électrique. Il devinait toucher au cœur

même du mystère. Bientôt sans doute, il connaîtrait le secret de ce tambour qui battait au cœur de la terre. Mais, pour connaître ce secret, quel danger ne lui faudrait-il pas surmonter ? Quels étaient les ennemis tapis là, au sommet de l'éboulis ?

Déjà, Bob s'élevait sur la pente rocheuse. Il marchait avec des précautions de félin, évitant de faire rouler la moindre pierre sous ses pas, et cela malgré la voix géante du tam-tam qui couvrait tous les autres bruits.

Enfin, Morane atteignit le sommet de l'éboulis et la lumière l'éclaira en plein. En rampant, il se roula dans une sorte de large niche et se tapit derrière un bloc de rocher. À quelques mètres sous lui s'étendait une vaste caverne où des stalactites et des stalagmites, en se rejoignant, formaient des piliers qui, couverts de concrétions cristallines, semblaient taillés dans le quartz. Des torches de bois résineux, accrochées à ces colonnes naturelles, éclairaient ce temple fantastique, sorti tout droit, semblait-il, de quelque vieille légende germanique. Le dragon lui-même ne manquait pas au décor. Sur un grand bloc de pierre, une statue monstrueuse se dressait. Haute comme trois hommes, elle semblait taillée dans le bois et représentait un être de forme humanoïde, mais à la tête de crocodile, en cornes de buffle et aux griffes semblables à des serres de rapaces. La gigantesque structure était recouverte toute entière de peaux de crocodiles grossièrement cousues entre elles.

Au premier coup d'œil, Morane avait reconnu la gigantesque idole. C'était le dieu des Jujurus, et il se trouvait dans l'antre même des Démons des Cataractes.

Sur le côté de la statue, à une dizaine de mètres environ vers la droite, on apercevait un gigantesque tambour, fait d'un tronc d'arbre creux monté sur de petits tréteaux. Derrière, un Noir au corps peint en rouge se tenait assis, maniant à la façon d'un automate deux grandes mailloches qui, en heurtant le tronc évidé, produisaient des sons semblables aux grondements du tonnerre.

Tout d'abord, il sembla à Bob que le batteur de tam-tam était le seul être vivant présent dans la caverne. Pourtant, il se détrompa vite, car il venait de distinguer un homme, vêtu de vêtements européens en lambeaux et attaché les bras en croix au socle

supportant la grande idole. Jusqu’alors, la pénombre avait soustrait le prisonnier aux regards de Morane mais, à présent, ses yeux s’étant habitués à la lumière des torches, il pouvait même le reconnaître. Cet homme blanc dominé par la haute statue du dieu Jujuru qui semblait vouloir l’écraser sous sa masse, cet homme blanc c’était Pete Van Horn.

Chapitre XIV

Un moment, Bob Morane était demeuré abasourdi par la découverte qu'il venait de faire. Ainsi, il était parti à la recherche du planteur et, alors que tout, jusqu'alors, semblait s'opposer à ce qu'il le retrouve, le hasard seul le mettait en sa présence. Pourtant, Bob avait assez de notions de calcul des probabilités pour savoir que, tout compte fait, il y avait autant de chances pour qu'il rencontrât Pete Van Horn qu'il en avait de ne pas le rencontrer. Son étonnement fut donc de courte durée et il se demanda comment il pourrait approcher le prisonnier sans se faire repérer.

Selon toute apparence, à part Van Horn et le batteur de tambour, la caverne était déserte, à moins bien sûr que des hommes ne fussent embusqués derrière les piliers naturels. Bien vite cependant, Bob, désireux de ne pas compliquer inutilement la situation, rejeta cette dernière possibilité. Restait donc le *drummer* peint en rouge. Ce fut sur ce dernier que Bob reporta toute son attention. Ce qui frappait le plus dans l'aspect de l'homme, c'était l'étrange rigidité de son corps, comme si ses bras seuls avaient été animés, et aussi la fixité de son regard. Ses yeux demeuraient grands ouverts, sans un clignement, sans un battement de paupières. Jamais non plus il ne tournait la tête et les mouvements de ses bras maniant les mailloches se révélaient étrangement mécaniques.

« On dirait un drogué, pensa Bob. Seul un homme sous l'emprise d'un stupéfiant quelconque pourrait frapper de cette façon, infatigablement, comme un robot bien réglé. Voyons quelles seront ses réactions quand je pénétrerai dans le temple… »

Il quitta son abri et se laissa tomber dans la caverne, deux mètres en contrebas. Il se reçut sur la pointe des pieds, en souplesse, sans faire le moindre bruit. Ce bruit, s'il en avait fait, aurait d'ailleurs été couvert par le son du tambour. Malgré cela, son intrusion aurait dû attirer l'attention du *drummer,* mais il n'en fut rien. L'homme continuait à regarder devant lui, comme hypnotisé.

Peu soucieux de continuer à jouer ce petit jeu dangereux, Morane se mit à longer la paroi de la caverne afin de contourner le joueur de tam-tam.

Il allait comme une ombre, bondissant de pilier en pilier, prêt à tirer son revolver et à s'en servir à la moindre alerte. Pourtant, il parvint sans encombre au socle rocheux supportant l'idole, à proximité de Pete Van Horn. Celui-ci, les bras et les jambes attachés en croix par de gros liens de fibre, ne donnait pas signe de vie. Il avait la tête baissée, le menton reposant sur la poitrine et, n'eût été le souffle qui soulevait imperceptiblement sa poitrine, Morane eût pu le croire mort.

— Pete ! fit-il à mi-voix. Pete !

Van Horn ne bougea pas et Bob comprit qu'à cause du tambour, il ne pouvait entendre ses appels. Il saisit le prisonnier à la cheville et le secoua doucement. Van Horn ouvrit les yeux. Il avait la tête baissée et, aussitôt, il reconnut Morane.

Bob lut les paroles sur les lèvres du planteur plutôt qu'il ne les entendit.

— Vous, Bob ?

Sans répondre, le Français avait tiré son couteau et tranché les liens du prisonnier. Pete Van Horn se redressa et se frotta les poignets pour y rétablir la circulation sanguine. Déjà, Bob l'avait tiré derrière le socle.

— Il nous faut sortir d'ici, dit-il en collant presque sa bouche contre l'oreille de Van Horn.

— Je ne sais pas par où vous êtes venu, répondit de la même manière le planteur, mais cela doit être le bon chemin…

Morane secoua la tête.

— Ce chemin ne possède aucune issue. Ce serait trop long à vous expliquer… Mais écartons-nous un peu de ce maudit tambour, pour que nous puissions au moins nous entendre…

Courbés en deux, Bob et son compagnon gagnèrent l'autre extrémité de la caverne, le plus loin possible du batteur de tam-tam. Quand tous deux furent accroupis dans l'ombre d'un pilier, Bob demanda, désignant le *drummer* :

— Il n'y a que lui ici ?

Le planteur eut un signe de tête affirmatif.

— Oui, dit-il. Cet homme est drogué. Il bat ainsi depuis ce matin, sans jamais s'arrêter…

— Comment se fait-il qu'ils vous aient laissé seul avec lui ?

— Si j'ai bien compris, c'est pour accomplir une sorte de rite purificateur. Seul, le batteur de tambour, drogué, donc inconscient, peut demeurer dans le temple secret avec la victime. Ensuite seulement, le sacrifice peut avoir lieu, mais pas ici même, car le sang ne peut souiller le refuge du dieu. Sans doute cela devait-il se passer au village des Bambaras.

— Comment avez-vous appris tout cela ? demanda encore Bob.

— Mon père est venu jadis chez les Bambaras, ne l'oubliez pas, et il m'a transmis un peu de sa connaissance de leur langue. Lors de ma capture, j'ai pu ainsi comprendre ce qu'ils se disaient entre eux. Après avoir tué les hommes qui m'accompagnaient, les Bambaras, commandés par quelques Jujurus m'ont mené ici, pour m'y abandonner dans la position où vous m'avez trouvé.

Longuement, Morane scruta l'étendue de la caverne, comme pour chercher une issue.

— Par quel chemin vous a-t-on introduit ici ? interrogea-t-il enfin.

Pete Van Horn prit son compagnon par la main et le conduisit vers un endroit du temple où était dressée une échelle aux montants épais et dont l'extrémité supérieure se perdait dans les ténèbres.

— Cette échelle conduit au-dehors, expliqua Van Horn. Un simple trou entouré de rochers, dans la savane, et bouché avec un tampon de branchages entrelacés.

— Croyez-vous que les Jujurus aient placé des sentinelles au-dehors ?

Le planteur eut un geste d'ignorance.

— Je n'en sais rien, ils ne m'ont pas mis dans le secret, mais c'est fort possible. Probable même…

Après un instant d'hésitation, Morane se décida brusquement.

— Il nous faut tenter le coup, dit-il. De toute façon j'en ai assez de ce tambour qui me brise les oreilles. Tenez, prenez ceci. Je garde le revolver…

Il prit la carabine qu'il portait toujours en bandoulière et l'offrit à Van Horn. Ce dernier s'empara de l'arme et tendit la main à son compagnon, en disant :

— Merci d’être venu, Bob…

Le Français feignit de ne pas remarquer cette main qui lui était tendue.

— Ne me remerciez pas, dit-il. Si je n’étais pas un fichu Don Quichotte, je vous aurais laissé subir le sort que vous méritez.

*

* *

Et, sans se soucier de l’effet produit par ses paroles, Bob commença à gravir l’échelle.

Tout en s’élevant d’échelon en échelon, Morane se prenait déjà à regretter ce que, par excès de franchise, il venait de dire à Pete Van Horn. Ce n’était certes pas le moment de créer des antagonismes entre son compagnon et lui alors qu’au contraire, ils avaient besoin de s’épauler l’un l’autre pour se tirer de la situation critique dans laquelle ils se débattaient.

La main de Bob, qu’il tenait levée au-dessus de la tête, toucha ce qui lui sembla être des broussailles sèches. Il comprit qu’il devait s’agir de ce bouchon de branchages dont avait parlé le planteur. Plongé dans l’obscurité, car la lueur des torches ne parvenait pas à cette hauteur, Morane aurait aimé pouvoir se servir de sa lampe électrique pour reconnaître les lieux mais, de crainte que la lueur ne fût aperçue du dehors, il préféra s’en abstenir.

Grimpant encore de quelques échelons, Bob souleva le bouchon de branches sèches et glissa la tête au-dehors. Au-dessus de lui, la lune brillait claire dans un ciel nocturne semblable à un vélum de soie bleue piquée d’or. Tout autour du trou, un amoncellement de rocs formait une sorte de margelle naturelle qui dissimulait l’entrée de la caverne aux regards indiscrets. Comme Morane pouvait en juger, les Démons des Cataractes avaient bien choisi l’emplacement de leur temple secret, que seul le hasard lui avait permis de découvrir.

Après s’être assuré qu’aucune présence ne se manifestait entre les rocs, Bob se glissa tout entier au-dehors, suivi bientôt par Pete Van Horn. Dissimulés parmi les rochers, les deux hommes

inspectèrent la savane autour d'eux. Celle-ci, sous la clarté argentée de la lune, semblait déserte.

— Je crois que nous pouvons y aller, souffla Van Horn.

Bob demeura silencieux. Cette absence de sentinelles l'intriguait, mais peut-être les Bambaras avaient-ils une grande confiance en la solidité des liens retenant leur prisonnier. Et puis, ils ne pouvaient demeurer là *ad vitam æternam,* à attendre que les Jujurus viennent chercher leur victime. Au plus vite, il fallait s'éloigner de cet endroit maudit.

— Oui, allons-y, murmura Bob à son tour. Nous allons tenter d'atteindre le fleuve et longer sa rive vers l'aval en nous dissimulant de notre mieux.

Ils quittèrent l'abri des rocs et gagnèrent la savane. Là, Morane leva la tête et étudia les étoiles. Au bout d'un moment, il tendit le bras vers la gauche.

— Avançons dans cette direction, dit-il. La rivière doit couler quelque part de ce côté…

Déjà il se mettait en marche, quand le planteur le retint par la manche.

— Un mot, Bob, voulez-vous ? Je serais curieux de savoir ce que vous vouliez dire tout à l'heure par ces mots : « Si je n'étais pas un fichu Don Quichotte, je vous aurais laissé subir le sort que vous méritez ? »

D'une saccade, Morane se libéra.

— Je vous expliquerai cela plus tard, fit-il. Pour le moment, fuyons au plus vite…

— Avant, je veux savoir ce que vous vouliez dire…

Bob sentit soudain l'impatience le gagner.

— Eh bien vous allez le savoir, dit-il. Je sais que vous avez voulu tuer votre frère, et je sais aussi qu'il est vivant.

Un ricanement léger échappa au planteur.

— Qui vous a aussi bien informé, monsieur Morane ?

— Votre frère lui-même. Il est au camp, et je vais vous mener à lui. À partir de ce moment-là, vous vous vous débrouillerez ensemble…

Nouveau ricanement de Van Horn.

— Et vous croyez que cela se passera comme cela, monsieur Morane ?

Bob remarqua que le canon de la carabine tenue par le planteur était maintenant braquée sur sa poitrine, et il regretta son excès de confiance.

— Ne faites pas l'idiot, Van Horn, jeta-t-il d'une voix calme. Ce qu'il faut avant tout, c'est échapper aux Bambaras. Ensuite, il sera temps de régler nos comptes.

Mais Pete Van Horn secoua la tête. Dans son visage fermé, aux mâchoires serrées, ses yeux, sous la lumière de la lune, brillaient d'un éclat féroce.

— Je vais vous tuer tout de suite, monsieur Morane. Après, je retournerai au camp et réglerai définitivement le compte de mon frère.

Le scélérat allait faire feu, Bob en était certain. Il tenta encore de le raisonner.

— Si vous tirez, Van Horn, le bruit de la détonation alertera les Bambaras et, avant un quart d'heure, vous les aurez tous sur le dos…

— N'essayez pas de gagner du temps. Je puis vous tuer en silence. Un bon coup de crosse sur le crâne, cela peut occire aussi sûrement qu'une balle. Tournez-vous, monsieur Morane…

Bob sourit.

— Si vous me croyez assez fou pour obéir, vous vous trompez. Tué pour être tué, je préfère l'être en vous faisant face. Mais j'aime autant le dire, Van Horn, non seulement vous êtes un meurtrier, mais aussi un imbécile.

L'insulte ne parut pas avoir prise sur le planteur. Visiblement, il hésitait à saisir sa carabine par le canon pour en frapper Morane alors que ce dernier lui faisait face.

S'il ratait son coup, et Bob ferait tout pour éviter celui-ci, ce serait le combat corps à corps, combat dans lequel il n'était pas certain d'avoir le dessus.

— Tant pis, monsieur Morane, vous l'aurez voulu…

Le canon de l'arme s'éleva légèrement, mais le coup ne partit pas. Au lieu de la détonation, il y eut un léger sifflement, et une sagaie vint se planter dans la poitrine de Van Horn. Celui-ci poussa

un gémissement, lâcha sa carabine et retomba en arrière, en tentant d'arracher de sa chair l'arme au fer barbelé.

— Les Bambaras, râla-t-il.

Rapidement. Morane s'était baissé et avait ramassé la carabine. Il n'eut cependant pas le temps d'en faire usage. Surgis on ne savait d'où, une vingtaine de Bambaras l'entourèrent et le désarmèrent. Quarante mains le saisirent et le jetèrent sur le sol. Bien qu'il se débattît comme un beau diable, on lui lia les poignets et les chevilles. Van Horn, après avoir été débarrassé de la sagaie, arrachée sans douceur, fut attaché de la même façon. Retournant alors leurs prisonniers sur le ventre, les Bambaras glissèrent deux longues perches sous les liens fixant leurs poignets et leurs chevilles, et quatre guerriers les soulevèrent.

Toute la troupe se mit alors en marche à travers la savane, sans doute en direction du village bambara.

Malgré sa position inconfortable de bête destinée à la boucherie, Bob pouvait de temps à autre jeter un regard à droite ou à gauche. Dès le premier de ces regards, il avait aperçu les hautes silhouettes cornues et griffues, aux mufles de cauchemar, de plusieurs Jujurus accompagnant la petite troupe des guerriers. Morane sentit alors la peur monter davantage encore en lui. La présence des Démons des Cataractes équivalait assurément à la menace d'une mort accompagnée d'épouvantables tortures.

Chapitre XV

Secoués sans ménagement sur leurs perches, Bob Morane et Pete Van Horn avaient été transportés dans la nuit. Parfois, ils étaient déposés à terre, les porteurs changeaient et la marche reprenait. Les guerriers bambaras avaient entonné un chant de triomphe, plein de glapissements et de stridulations ressemblant à des rires de déments, et la présence des Démons des Cataractes avec leurs masques infernaux, les escarboucles de leurs yeux postiches, accentuait encore le caractère fantastique de la situation.

Bob avait l'impression d'être un damné qu'une bande de génies malfaisants menait en enfer. De temps à autre, malgré la douleur qu'il ressentait aux poignets et aux chevilles à cause des liens trop serrés sur lesquels tirait tout le poids de son corps, le Français jetait un coup d'œil en direction de Van Horn. Le planteur demeurait inerte, la tête ballant en arrière et des gouttes d'un liquide qui, dans la nuit, paraissait noir, coulant de sa poitrine. Du sang… Pete Van Horn était-il mort ? Bob se le demandait. De toute façon, s'il ne l'était pas, il n'en valait sans doute guère mieux.

Le village des Bambaras fut atteint après environ une heure de douloureux calvaire. Comme la plupart des villages africains, c'était une vaste agglomération de cases rondes, aux murs de boue séchée et aux toits de chaume, entourant une place centrale. Tout autour de l'agglomération elle-même, une haute palissade faite de pieux fichés en terre s'élevait.

Quand la petite cohorte y pénétra, tout le village, alerté sans doute par le chant de triomphe, s'était éveillé et un grand feu avait été allumé au centre de la place.

Hués par les femmes, lapidés par les enfants, menacés par les guerriers qui brandissaient leurs armes dans leur direction, les prisonniers furent conduits jusqu'à une grande case à l'entrée de laquelle on les déposa. Les perches furent retirées et, saisis par les jambes et par les épaules, Bob et le blessé, toujours étroitement garrottés, furent portés à l'intérieur de la case et jetés sans

ménagement sur le sol. Les Bambaras se retirèrent et, seuls, deux guerriers armés de lances demeurèrent devant la porte. Précaution bien inutile d'ailleurs, car les deux Blancs, dans l'état où ils se trouvaient, auraient été bien incapables d'amorcer la moindre tentative de fuite.

Au-dehors, un tam-tam, dont le rythme rappelait celui du temple secret des Jujurus, s'était mis à battre. Morane essaya de se libérer des liens lui immobilisant les mains, mais tout ce qu'il réussit à faire, ce fut de s'entamer profondément les poignets. Il se tourna alors du côté où les Bambaras avaient déposé le corps de Van Horn, et il scruta l'obscurité pour tenter de discerner celui-ci, sans y parvenir. D'une voix juste assez haute pour dominer les battements du tambour, Bob appela alors :

— Van Horn !… Van Horn !…

Il n'escomptait pas recevoir de réponse, mais pourtant celle-ci lui parvint, si faible que ce fut à peine s'il put la percevoir.

— Oui, Bob… Oui…

Un soupir de soulagement échappa au Français. Pete Van Horn était un criminel, il le savait, et pourtant sa réponse le rassurait, lui apprenait qu'il n'était pas seul avec un mort, qu'un autre homme se tenait prêt à l'épauler, à lutter à ses côtés pour la conquête d'une liberté certes bien aléatoire.

— Comment vous sentez-vous ? interrogea encore Morane.

— Mal… J'ai perdu beaucoup de sang et souffert énormément… Mais à présent mes douleurs se sont calmées… Cela signifie sans doute que je n'en ai plus pour longtemps…

— Vous vous faites des idées, Pete. Votre blessure n'est pas grave et vous allez vous en tirer. Nous allons nous en tirer tous deux.

Le planteur ne répondit pas tout de suite et, pendant un long moment, il n'y eut plus que le bruit du tam-tam, puis la voix du blessé reprit :

— Je ne me fais pas d'illusions… La mort ne va pas tarder à venir… Je le sens. C'est le châtiment… de mes crimes…

— Ne soyez pas idiot. Nous nous en tirerons…

À nouveau, il n'y eut plus que le bruit du tam-tam. Bob demeurait à l'écoute, cherchant à entendre la voix de Van Horn, qui ne

retentissait plus.

— Bob ! dit-elle enfin. Bob !…

— Qu'y a-t-il ?

— Je vais mourir, je le sais… Nous sommes vous et moi seulement… et je voudrais vous parler comme… à un prêtre. Peut-être cela me soulagera-t-il…

— Votre secret est votre secret, fit Morane. Gardez-le… Si vous demeuriez en vie, ces confidences pourraient se retourner contre vous. À moins que vous ne me demandiez de garder le silence…

— Je ne vous demande rien du tout, à part de m'écouter…

La voix de Van Horn s'était faite suppliante. Et Bob réalisa qu'il ne pouvait refuser une dernière grâce à un mourant. Car, il en était certain à présent, Pete Van Horn n'en avait plus pour bien longtemps à vivre désormais. Lui non plus sans doute…

— Je vous écoute, dit Bob.

— Rapprochez-vous… J'ai peur de n'avoir pas le temps d'aller jusqu'au bout et avec… ce maudit… tambour, vous pourriez ne pas entendre toutes mes paroles…

Se tortillant à la façon d'un vers, Bob se déplaça sur le sol dans la direction d'où venait la voix. Il s'arrêta seulement lorsqu'il sentit le corps de Van Horn à proximité du sien.

*

* *

Dans la case, il y avait eu un long moment d'attente, durant lequel seul le bruit du tambour retentissait tels les battements d'un monstrueux cœur. Finalement, Pete Van Horn avait parlé à nouveau, d'une voix se faisant de plus en plus faible :

— Dès la mort de mon père, j'avais formé le projet de supprimer mon frère, tant par orgueil que par amour de la plantation, qui était toute ma vie… et que je voulais pour moi seul… Tout ce qu'il me fallait c'était l'occasion de mettre mon projet à exécution sans courir le risque de me faire prendre… Cette occasion se présenta voilà un an, au cours de cette partie de chasse dont je vous ai parlé.

Je m'étais assuré la complicité de Dongbé, le chasseur noir qui nous accompagnait… Je profitai d'une chasse au buffle pour tirer sur

Jean, mais il s'était rendu compte que je le visais et il eut le temps de se jeter de côté… Je le blessai seulement… Il réussit à fuir en direction de la rivière… Dongbé et moi nous nous lançâmes à sa poursuite et nous crûmes que, blessé une seconde fois, il s'était jeté à la nage et avait été dévoré par les crocodiles… Aidé par Dongbé, j'édifiai alors un grand cairn de pierre sous lequel était censé reposer le corps de mon frère. À notre retour à la civilisation, je déclarai la mort de Jean aux autorités et, grâce au témoignage de Dongbé, qui affirma avoir vu la dépouille mortelle de mon frère et m'avoir aidé à l'enterrer, grâce aussi à l'excellente réputation dont je jouissais, aucune enquête ne fut ordonnée et j'entrai aisément en possession de la part que je convoitais…

Pete Van Horn se tut un instant, comme s'il cherchait à reprendre des forces, puis il continua :

— Tout alla bien jusqu'au jour où Dongbé commença à se livrer au chantage en exigeant de l'argent comme prix de son silence. À plusieurs reprises, je passai par ses conditions, puis je décidai, entraîné que j'étais dans un fatal engrenage, de le supprimer à son tour. Un peu de poison dans ses aliments et tout fut dit. Comme il n'y avait pas de médecin à la plantation, je décrétai que Dongbé était mort d'une mauvaise fièvre et personne n'en parla plus… Pourtant, le jour de votre arrivée, Bob, tout fut remis en question. Cette nuit-là, après que vous ayez été attaqué par un Jujuru, Jangho affirma qu'un homme blanc avait pénétré dans le bungalow. Je feignis de me moquer de Jangho mais, en réalité, j'avais la certitude qu'il s'agissait de mon frère. Le fétiche démonté, la cavité vide entre les épaules, tout cela me fit supposer que Jean était revenu chercher un vieux document permettant de découvrir un trésor caché dans la région des cataractes… C'est alors que je feignis de vouloir monter une expédition punitive contre les Bambaras…

— Est-ce vous qui avez tenté de me tuer dans la savane, à l'aide d'une carabine munie d'un télescope ? interrogea Bob.

— C'est moi… Vous aviez insisté pour m'accompagner et j'ai eu peur que vous ne découvriez le but réel de mon voyage vers les cataractes : retrouver mon frère et le tuer pour de bon cette fois… Mais je vous ai surpris en train de fouiller dans mon râtelier d'armes, où vous avez découvert une carabine 300 magnum à télescope…

J’ai su alors que vous aviez des doutes sur moi et, au lieu de vous dissuader de m’accompagner, j’acceptai au contraire, me disant que je trouverais ainsi plus aisément le moyen de vous mettre hors d’état de me nuire… Pourquoi n’ai-je pas tenté encore de vous assassiner par la suite, je me le demande !…

— Et voilà deux jours, quand vous avez quitté le camp pour aller espionner les Bambaras, comme vous l’affirmiez, quelle était votre raison réelle ?

— Je savais que le trésor que recherchait mon frère se trouvait dans une des nombreuses cavernes creusées dans les falaises bordant les rapides, au-delà des cataractes. Je soupçonnai que Jean allait s’y rendre, et je voulais l’y attendre. Au lieu de cela, j’ai rencontré les Bambaras, et vous connaissez la suite…

— Votre frère était plus malin, dit Bob. Il a guetté votre départ, puis il s’est fait reconnaître par vos hommes et a pris votre place…

— Jean a toujours été le plus fort de nous deux… Il vient de… le prouver… une fois encore… Semblait-il m’en vouloir beaucoup ?…

Bob fut sur le point de dire la vérité, de parler de l’intransigeance de Jean Van Horn, mais il s’en abstint. Mentir dans le cas présent devenait un acte de charité…

— J’ai parlé à votre frère. Il semble disposé à vous pardonner…

— Pourquoi n’est-il pas venu lui-même à ma… recherche ?

— Il était blessé au pied, mentit encore Morane, et il avait besoin de soins. C’est lui qui m’a envoyé quand le tambour des Jujurus s’est mis à battre…

Certes, Morane n’était pas certain que ses pieux mensonges atteignissent leur but, mais il eut cependant l’impression qu’à ses côtés le mourant avait laissé aller un soupir de soulagement.

— Puis-je vous… demander encore quelque chose… Bob ?

La voix de Van Horn faiblissait de plus en plus et c’était à peine si Morane la distinguait encore à travers le son du tam-tam.

— Je voudrais, continua Van Horn, que vous… demandiez à… mon frère de me pardonner…

— Je le lui demanderai, et il vous pardonnera…

Un nouveau soupir, bien perceptible cette fois, échappa au mourant, qui trouva encore la force de murmurer :

— Merci…

Durant un long moment, Morane demeura aux aguets, tentant de percevoir de nouvelles paroles, mais en vain. Alors, il appela :

— Van Horn !… Van Horn !…

Comme il n’obtenait pas de réponse, il comprit alors que Pete Van Horn ne parlerait plus jamais, que plus jamais il ne répondrait à personne. Et Bob demeura seul dans les ténèbres, où la voix démente du tambour continuait à clamer ses menaces de mort.

Chapitre XVI

Durant toute la nuit, le tam-tam avait retenti et les Bambaras avaient mené au-dehors une sarabande d'enfer, poussant des cris, psalmodiant des chants dominés par les hurlements sinistres des Jujurus.

L'aube pointait maintenant et Bob Morane, toujours étendu ligoté dans la case, se demandait avec angoisse quel serait son sort. À différentes reprises, il avait tenté de se libérer, mais les liens dont se servaient les Bambaras, faits de cuir de buffle, se révélaient d'une solidité à toute épreuve.

Tout près de lui, grâce à la pâle lumière pénétrant à présent par la porte, Bob pouvait apercevoir le corps allongé de Pete Van Horn, pour lequel aucune souffrance de ce bas monde n'existait plus. Dans le désespoir où il se trouvait, Bob en vint presque à envier son compagnon, mais il se secoua vite, se disant que jamais l'on ne devait abandonner, qu'il fallait lutter jusqu'au bout. Néanmoins, les regrets l'habitaient. Il regrettait d'avoir accompagné le planteur dans cette expédition, alors qu'au lieu de se mêler une fois encore de ce qui ne le regardait pas il pouvait gagner Walobo où l'attendait son ami Allan Wood. Il regrettait d'avoir quitté le camp deux jours plus tôt, et cela malgré Jean Van Horn, pour retrouver le frère de celui-ci. Il le regrettait avec raison puisque, de toute façon, Pete était mort et que lui-même, bientôt, subirait le même sort.

— Mais pourquoi donc Jean Van Horn ne m'a-t-il pas retenu ? murmura Bob. Pourquoi ?…

Il eut un petit ricanement.

— S'il avait tenté de me retenir de force, fit-il encore avec désabusement, j'aurais rué dans les brancards, tenté de partir malgré tout…

Ses réflexions furent interrompues par le silence qui s'était soudain abattu autour de lui. Au-dehors, le tam-tam avait cessé de battre. Aucun cri ne retentissait plus. C'était un calme total, comme si le monde lui-même avait cessé brusquement de tourner. Puis, tout

à coup, un long cri monta, semblable au hurlement d'une bête blessée, et alors Morane entendit. Il entendit le frottement de centaines de pieds nus qui, tous, convergeaient vers la case, donc vers lui, et il comprit alors que l'heure fatidique était venue pour lui.

Après de longues secondes d'attente, un groupe de guerriers bambaras pénétra enfin dans la case. Plusieurs d'entre eux se penchèrent vers Morane et tranchèrent ses liens, tandis que d'autres se penchaient de leur côté sur Van Horn. Quand ces derniers s'aperçurent que le planteur était mort, ils se mirent à parler avec animation avec leurs compagnons, commentant sans doute l'événement. Bien sûr, Bob ne comprenait pas ce qu'ils disaient, mais il s'en moquait d'ailleurs pas mal. Il était libre et il comptait profiter du moment de répit qui lui était accordé pour tenter une action désespérée.

D'un coup de poing solidement appliqué, il envoya au sol le guerrier qui lui faisait face, bondit par-dessus et gagna la porte. Pourtant, quand il émergea au-dehors, d'autres guerriers se dressèrent sur son passage, et il comprit que sa tentative serait vaine. Malgré cela, il voulut lutter encore, se battre pour que la colère atténuât sa peur. À coups de poing, à coups de pied, il résista aux Bambaras qui s'étaient précipités sur lui. Plusieurs d'entre eux mordirent la poussière, mais ils étaient trop nombreux et bientôt, Bob, écrasé sous le nombre, dut s'avouer vaincu. Renversé, étreint par vingt mains, il continua néanmoins à se débattre, ruant, mordant, griffant…

Finalement cependant, il fut immobilisé et un Démon des Cataractes se dressa devant lui. Pendant un moment, Bob crut qu'il allait l'égorger de ses griffes, mais il n'en fut rien. Le Jujuru tendit le bras vers la sortie du village et jeta un ordre. Bob fut alors entraîné à travers la place, conduit vers la palissade, qui fut franchie. On le mena au bord du fleuve, au centre d'un petit espace débroussaillé où avait été dressé un grand tambour taillé dans un tronc d'arbre. À peu de distance de ce tambour, deux jeunes palmiers, écartés d'une dizaine de mètres l'un de l'autre et dépouillés de leurs branches, avaient été plies de force vers le bas, jusqu'à ce que leurs cimes, retenues par une corde fixée à un piquet profondément fiché dans le sol, touchassent presque celui-ci.

Immédiatement, Bob comprit le sort qui lui était réservé. On l'attacherait par les bras et par les jambes aux troncs des deux palmiers puis la corde qui les retenait serait tranchée brutalement et les deux arbres, en se redressant, déchireraient son corps.

*

* *

« Mais pourquoi donc n'en finissent-ils pas ? Pourquoi donc n'en finissent-ils pas ? »

Cela faisait deux heures maintenant que Bob était attaché aux troncs des palmiers. Le soleil montait dans le ciel, accolant à chaque objet, à chaque homme, une longue ombre oblique.

Depuis deux heures, le grand tam-tam battait et les Bambaras, guerriers et Jujurus, dansaient frénétiquement devant leur prisonnier auquel tout à l'heure un seul revers de sabre de brousse, en coupant la corde retenant les palmiers, ferait connaître une torture brève mais épouvantable, prolongée sans doute par une terrible agonie.

Le front couvert de sueur, les membres tremblants, Bob essayait de ne plus penser. Il était arrivé à un point du désespoir et de l'angoisse où tous les sens, au lieu d'être annihilés, acquièrent au contraire une acuité redoutable.

— Mais qu'ils en finissent donc ! murmura-t-il avec rage. Qu'ils en finissent donc !

Ce fut comme si une déité mauvaise exauçait soudain sa prière. Le tambour s'arrêta de battre, les cris moururent sur toutes les lèvres et un Démon des Cataractes, un grand sabre courbe serré dans son poing garni de griffes, s'avança vers le patient. Il marchait lentement, en faisant se mouvoir ses mâchoires postiches et, par moment, il poussait un grognement bestial.

Le Jujuru se trouvait à présent tout près de Morane. La lame de son sabre touchait le sol, à dix centimètres à peine de la corde maintenant les deux palmiers. Quand le sabre se relèverait et, en s'abattant, trancherait cette corde, tout serait fini.

Lentement, le sabre se leva. Au moment où Bob allait fermer les yeux, il y eut une détonation sèche et le Jujuru, lâchant son arme, tournoya sur lui-même et s'écroula sur le sol. Son masque de

crocodile cornu se détacha et vint rouler aux pieds mêmes de Morane, comme si les mâchoires voulaient mordre.

Chapitre XVII

Un instant de stupeur avait succédé à la chute du Jujuru. Cette stupeur fut cependant de courte durée. Un second Jujuru avait bondi et, ramassant le sabre de son congénère, s'apprêta à son tour à trancher le lien retenant les deux palmiers courbés. Lui non plus cependant n'eut pas le temps d'achever son geste. Un nouveau coup de feu retentit et le coucha mort sur le sol. De tous côtés, de derrière chaque buisson, de derrière chaque rocher, jaillirent alors des Noirs vêtus de kaki et armés de carabines à répétition. Ils étaient accompagnés de Pygmées porteurs de sagaies aux fers empoisonnés.

Devant cette attaque soudaine, qui les prenait au dépourvu, les Bambaras ne tentèrent même pas de se défendre. Ils jetèrent leurs armes et se laissèrent entourer sans résistance.

Un homme, un Européen, s'était précipité vers Morane. Ce dernier reconnut Jean Van Horn. Le planteur tira son couteau et trancha les cordes retenant le Français captif.

— Je suis content d'être arrivé à temps, dit-il.

Morane s'était écarté en hâte des deux palmiers.

— Et moi donc ! fit-il en se frictionnant les poignets. Pour dire vrai, je ne comptais pas sur votre intervention. Je croyais que vous m'aviez oublié, que vous m'en vouliez de notre mésentente en ce qui concernait votre frère…

Jean Van Horn secoua la tête. Il avait revêtu des vêtements trouvés dans les bagages de l'expédition, s'était rasé et coupé sommairement les cheveux. À présent, il n'avait plus rien d'un homme sauvage, et Bob retrouvait en lui beaucoup de son frère Pete, avec cependant une plus grande douceur dans le regard.

— Je ne vous oubliais pas, dit Van Horn. Après votre départ, je me suis rendu auprès de Nhaga, le chef pygmée. Il m'a fallu un certain temps pour le persuader à réunir ses hommes et à se mettre en route sans retard. La journée s'était écoulée quand nous fûmes enfin prêts, et il nous fallut marcher toute la nuit. À l'aube, nous

sommes arrivés en vue du village bambara sans avoir fait la moindre mauvaise rencontre. J'ai envoyé alors quelques hommes en avant-garde, et ils sont revenus au bout d'une heure en rapportant ce qui se passait ici. Prévoyant une fin fatale, je me suis alors mis en marche avec toute la troupe. Les Bambaras, trop occupés par leur fête et se croyant d'ailleurs en sécurité, avaient négligé de placer des sentinelles. Ainsi, nous avons pu les entourer sans qu'ils s'en aperçoivent et intervenir juste à temps pour vous tirer de leurs griffes…

— De leurs griffes et de celles de la Camarde, fit Morane avec une grimace qui voulait être un sourire. Pas à dire, Jean, je vous dois une fière chandelle. Sans vous, je serais occupé à pendre là-haut, séparé en deux parties plus ou moins égales… Mais vous permettez que je vous appelle par votre petit nom, n'est-ce pas ? De votre côté, vous pouvez m'appeler Bob, et même me taper sur le ventre si cela vous chante…

Van Horn sembla ignorer les paroles enjouées du Français, paroles qui dissimulaient d'ailleurs une réelle émotion.

— Et Pete ? interrogea-t-il. L'avez-vous retrouvé ?

Le visage de Morane redevint grave.

— Je l'ai retrouvé, répondit-il. Hélas, il est mort. Des suites d'un coup de lance reçu lorsque les Bambaras nous ont capturés…

Il tendit le bras en direction du village, pour dire encore :

— Il repose là-bas dans une case. Avant de mourir, il a demandé que vous lui pardonniez, et j'ai promis que vous le feriez…

Jean Van Horn ne répondit pas. Il avait baissé la tête, mais cela n'empêcha cependant pas Morane de voir ces deux larmes qui coulaient le long de ses joues brunies.

*

* *

Un cairn de pierres avait été élevé au bord du fleuve, à une certaine distance du village bambara. Un cairn de pierres sous lequel reposait effectivement un cadavre, et la croix qui y était plantée portait ce nom :

Pete Van Horn

Longtemps, Morane et le frère du défunt étaient demeurés tête nue, en plein soleil. Le premier, Jean Van Horn se détourna et, après s'être couvert, il se mit à marcher rapidement, droit devant lui. Bob dut presque courir pour le rejoindre. Durant quelques minutes, les deux hommes ne trouvèrent rien à dire. Finalement, le planteur prit la parole.

— Et dire qu'hier encore je le haïssais, et aujourd'hui je n'ai plus qu'une pensée : le venger. Je voudrais pouvoir massacrer tous les Bambaras jusqu'au dernier…

— Non, dit Morane, ce massacre serait inutile. D'ailleurs, les Bambaras sont-ils bien coupables ? Ils sont commandés par les Jujurus, cette société secrète dont les membres les terrorisent. Ce qu'il faut, c'est annihiler la puissance de ces fanatiques. Pour cela, il nous suffira de nous rendre au temple souterrain, de jeter bas le grand fétiche et de le livrer aux flammes. Privés de leur dieu cruel, les Jujurus seront abattus et les Bambaras cesseront de leur obéir.

Jean Van Horn se raidit. Il tourna vers Morane un visage soudain durci, sur lequel les larmes déjà s'étaient séchées.

— Vous avez raison, Bob, dit-il. Ce sont les Démons des Cataractes qu'il faut détruire. Conduisez-moi au temple souterrain. Et surtout, je voudrais que vous me fassiez la promesse de me laisser m'expliquer seul avec cette maudite idole.

Morane ne répondit pas. Il venait lui-même de conseiller ce travail d'iconoclaste à son compagnon et, pourtant, il se sentait étreint par un vague regret. Avec les Démons des Cataractes, ce serait encore un peu de la vieille Afrique qui disparaîtrait, la nature avec ses forces mauvaises et bénéfiques qui reculerait un peu plus encore devant l'homme. Mais sans doute était-ce cela la civilisation, ce gigantesque rouleau compresseur qui, comme la langue d'Ésope, pouvait être la pire, mais aussi la meilleure des choses.

Chapitre XVIII

Les pirogues redescendaient à présent lentement le fleuve N'Golo, sous un soleil dont les rayons semblaient couler dans le ciel comme de l'or fondu. Dans l'embarcation de tête, Bob Morane et Jean Van Horn étaient assis face à face sous un toit de palmes tressées.

— Et le trésor du négrier, que devient-il dans tout cela ? interrogea Bob.

Jean Van Horn sursauta.

— Ma parole, je l'avais oublié !… Pourtant, voilà deux jours maintenant que nous avons quitté la région des cataractes, et je ne me sens pas le courage d'y retourner. Trop de mauvais souvenirs s'y rattachent… Mais pourquoi ne m'avez-vous pas rappelé l'existence de ce trésor alors qu'il en était encore temps ?

— C'était votre trésor, ne l'oubliez pas, répondit Morane. Si vous y aviez tenu tellement, vous y auriez songé vous-même…

Van Horn hocha la tête gravement.

— Vous avez raison, Bob. Si je n'y ai pas songé, cela prouve que ce trésor n'a vraiment pas grande importance. Et il en a moins encore à présent que, grâce à votre témoignage, je vais pouvoir rentrer en possession de mes biens et de ceux de mon malheureux frère, puisque je suis son unique héritier… Tenez, si vous désirez ce trésor, voilà le document du Portugais. Il est à vous…

Le jeune planteur tira de sa poche un vieux papier jauni et déchiré, plié en carré. Bob le prit et le retourna durant quelques secondes entre ses doigts. Ensuite, il le glissa dans la poche de sa veste de chasse.

— Eh bien, interrogea Van Horn, vous ne lisez même pas ?

Bob haussa les épaules.

— On m'a raconté tellement d'histoires de trésors depuis que je roule ma bosse à travers les sept mers et les sept continents – et j'en ai moi-même découvert plus d'un – qu'ils ne m'intéressent plus ! Et puis, je n'ai pas envie de revoir, pour l'instant du moins, nos amis

les Bambaras. Nous les avons mis à la raison, nous leur avons rappelé que le Colonial Office ne badinait pas avec les révoltés. Nous avons même détruit l'idole des Jujurus qui, privés de leur fétiche, sont tout juste bons à présent à aller chanter des cantiques, les nuits de Noël, avec ces honorables dames de l'Armée du Salut. Pourtant, rien ne dit que si les Bambaras pouvaient rencontrer l'un de nous isolé dans la jungle et lui mettre la main dessus, ils n'organiseraient pas aussitôt une petite fête en son honneur. Une petite fête dont il ferait les frais, bien sûr. On m'a déjà appris le coup des deux palmiers et je ne tiens pas du tout à ce que les Bambaras me dévoilent d'autres jeux de société de leur invention. D'ailleurs, si les Bambaras demeurent en paix chez eux, qu'on les y laisse. Dans toute cette histoire, je ne suis pas tout à fait certain qu'ils aient tort. Tout compte fait, ni eux ni les autres Noirs d'Afrique n'ont demandé à un certain Stanley de venir mettre le nez dans leurs affaires…

Morane frappa sur la poche de sa veste, là où il avait glissé le document.

— Après tout, dit-il, qui sait si un jour je ne m'égarerai pas du côté de ces maudites cataractes ? Peut-être alors me déciderai-je à aller voir la couleur des doublons de notre esclavagiste. Pour l'instant, j'estime qu'une bonne gorgée d'eau est le plus précieux de tous les trésors.

Il saisit la gourde posée à ses pieds et, renversant la tête en arrière, but une longue rasade. Hélas, malgré sa soif, il ne trouva qu'une saveur relative à ce breuvage tiède. Alors, il se sentit pressé de regagner la plantation Van Horn et, de là, en avion ou par tout autre moyen de locomotion, joindre Walobo, où l'attendait son ami Allan Wood. Son ami Allan Wood qui possédait un confortable bungalow avec une terrasse bien exposée, les fauteuils les plus confortables de tout le continent noir, et l'art de préparer des boissons rafraîchissantes comme personne.

Déjà, Bob se voyait assis à la terrasse de son ami, sous le grand ventilateur électrique avec, devant lui, un grand verre de soda-quelque-chose dans lequel nageraient des glaçons assez gros chacun pour couler une douzaine de *Titanic.* Alors seulement – en cet instant, Morane le comprenait avec acuité, – son bonheur serait complet.

FIN

QUELQUES MOTS SUR LES PYGMÉES

Un jour, Stanley et ses compagnons, après s'être enfoncés dans les profondes forêts bordant le cours du fleuve Congo, rencontrèrent un village indigène, complètement déserté et dont les huttes étaient si petites qu'elles semblaient avoir été construites à l'usage d'enfants. On finit cependant par découvrir un des habitants du village, caché à proximité de la brousse. Amené devant Stanley, il sembla frappé d'un étonnement profond en apercevant un homme à la peau si blanche, prodige que, selon toute évidence, il n'avait jamais contemplé auparavant. De son côté, l'explorateur fut surpris par la petitesse de l'indigène, qui mesurait à peine un mètre quarante, tout en étant pourtant bien proportionné et solidement musclé. Stanley comprit alors qu'il se trouvait en présence d'un de ces pygmées légendaires dont parlaient déjà les écrits de la Grèce ancienne, mais qu'aucun Européen n'avait encore rencontrés jusqu'ici.

LES MAÎTRES DU POISON

Fidèle à ses principes, Stanley devait traiter le pygmée avec douceur, montrant sans cesse les sentiments les plus pacifiques à son égard et tendant à s'en faire un ami. L'explorateur ne devait pas tarder à se féliciter de ces excellents sentiments car, un jour, alors qu'il examinait une des sagaies de son nouvel allié, celui-ci parut fort effrayé et, lui désignant une substance épaisse et gluante qui garnissait le fer de l'arme, lui fit comprendre qu'il s'agissait d'un poison mortel, capable de tuer un homme en quelques minutes à peine. C'était grâce à ce poison que les pygmées pouvaient avoir raison des plus grands animaux de la forêt, comme l'éléphant par exemple.

Durant quelque temps, les explorateurs emmenèrent le petit homme dans leurs pérégrinations. Au bout de quelques étapes, le pygmée exprima le désir de regagner son village. On lui remit alors quelques poignées de coquillages, qui étaient inconnus dans la forêt, des colliers de verroterie, et on se sépara les meilleurs amis du monde. Avant de s'en retourner, le pygmée devait exprimer, aux noirs arabisés accompagnant l'expédition, tout son étonnement de n'avoir pas servi de plat de résistance pour la table de l'homme blanc.

Plus tard, Stanley parla longuement de ces pygmées, avec lesquels il eut différents contacts, dans son livre fameux : *À travers le Continent noir,* attirant ainsi l'attention des ethnologues sur cette race mystérieuse perdue dans la forêt équatoriale.

LES PYGMÉES ET LEUR LÉGENDE

Stanley n'était cependant pas le premier à parler des étranges petits hommes noirs. Ceux-ci en effet étaient connus de la plus haute antiquité et c'était même les Grecs qui leur avaient donné ce nom de pygmée, qui désignait une mesure de longueur d'un pied environ, soit trente-trois centimètres.

Pour les auteurs anciens, ces pygmées habitaient soit l'Éthiopie, soit l'Inde (il existe d'ailleurs également des races de petits hommes en Asie et en Océanie), soit les Monts de la Lune où, croyait-on, le Nil prenait sa source. Ces êtres, dans l'esprit des anciens, n'étaient donc pas aussi imaginaires qu'on a pu le croire durant longtemps, puisque les Monts de la Lune sont voisins de la grande forêt équatoriale. Il est même probable, sinon certain, que les textes anciens ne font que rapporter des souvenirs de voyageurs qui, à cette époque déjà, en remontant le cours du Nil, auraient rencontré de ces peuplades des pygmées, sans doute beaucoup plus nombreuses alors qu'à l'heure actuelle.

LES ÉNIGMATIQUES PÉCHINIENS

Homère, Juvénal et Aristote ont fait mention dans leurs écrits de ces petits hommes qu'ils représentent partant à la chasse aux grues montés sur des chèvres. D'autres auteurs affirment qu'ils attachent des perdrix à leurs chariots volants. Quant à leurs habitations, elles sont décrites comme faites d'une moitié d'œuf d'autruche. C'est d'ailleurs bien cette forme que montrent les huttes des pygmées, faites d'une armature de branchages recouvertes de larges feuilles.

Au moyen âge, toute une littérature, récits de voyages imaginaires ou non, parla également des pygmées, les faisant habiter, soit l'Afrique, soit la Laponie.

De toutes ces données, certaines fantaisistes, certaines authentiques, il apparaît que nos ancêtres avaient connaissance de l'existence d'un peuple de petits hommes noirs, vivant aux sources du Nil, qu'ils appelaient du nom de Péchiniens et qui, selon Hérodote, se livraient à la chasse aux grues. On pense que ces Péchiniens seraient les ancêtres des pygmées Akkas, rencontrés en Afrique Centrale par Schweinfurt.

Stanley, on le sait, devait lui aussi entrer en contact avec les descendants des Péchiniens. Il paraît probable qu'au cours des siècles ces pygmées, devant les raids des Arabes esclavagistes, se virent contraints à reculer de plus en plus au cœur des forêts.

LES PYGMÉES D’AUJOURD’HUI

De nos jours, les pygmées qui, jadis, devaient former une famille ethnique puissante, sont réduits à quelques familles vivant assez misérablement à l’intérieur de la grande forêt équatoriale et n’ayant que peu ou pas du tout de rapports avec les autres tribus.

Après Stanley, les blancs eurent beaucoup de mal à entrer en contact avec le petit peuple, dont les membres ne semblaient pas vouloir se laisser approcher et moins encore dévoiler leurs coutumes. Finalement cependant, des explorateurs devaient réussir à mettre les pygmées suffisamment en confiance pour les faire poser devant des appareils aussi mystérieux que des caméras photographiques ou cinématographiques. Pour les amadouer, il suffisait de leur distribuer du sel, dont ils sont très friands, l’éloignement de la mer les tenant privés de ce produits indispensable à l’équilibre biologique de l’homme.

DES CHASSEURS D'ÉLÉPHANTS

Pourtant, si les pygmées, après avoir été craints, sont aujourd'hui devenus pacifiques, ils continuent à s'adonner à la chasse, qui est leur unique moyen de subsistance, car aucune culture ne peut prospérer sous le couvert de la forêt.

Le gibier favori des pygmées est l'éléphant. Après avoir cerné un de ces géants, les pygmées le criblent de leurs sagaies et de leurs petites flèches empoisonnées. Ils attendent ensuite que le poison ait fait son effet. Le pachyderme s'écroule alors et il ne leur reste plus qu'à le dépecer. Il faut noter que le poison ne détériore en aucune façon la viande de l'animal ainsi tué.

D'autre part, les sentiments belliqueux de leurs ancêtres apparaissent encore dans les danses auxquelles, à la moindre occasion, s'adonnent les pygmées. Ces danses, souvent frénétiques, se différencient fortement de celles des autres tribus noires, et on a même été jusqu'à les comparer à celles des Indiens Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord.

DES ORIGINES QUI DEMEURENT MYSTÉRIEUSES

Au point de vue racial, les petits hommes sont assez différents des noirs de taille normale. Beaucoup d'entre eux possèdent des traits voisins de ceux des Touaregs du désert, et certains ont des cheveux et des poils d'un blond clair ou roux. D'autres enfin présentent des caractères nettement mongoliques.

Jadis, les pygmées devaient être fort nombreux en Afrique dont on pense qu'ils formaient la population d'origine, qui dut reculer toujours davantage devant des envahisseurs successifs plus puissants qu'eux. Il est possible également que les premiers noirs qui entrèrent en contact avec les blancs n'hésitèrent pas, pour vendre de l'ivoire en masse à ceux-ci, à aller en razzier chez les pygmées, déclarant une guerre sans merci à ceux-ci. En outre, les conditions physiques des pygmées, débilités par le climat insalubre de la forêt, provoquèrent un déséquilibre énorme entre la natalité et la mortalité, cette dernière l'emportant de loin.

Il paraît donc à peu près certain que, d'ici quelques générations, la race des pygmées sera presque éteinte et que, seules, quelques familles perpétueront le souvenir d'un peuple qui, jadis, régna peut-être en maître sur toute l'Afrique Noire.